



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

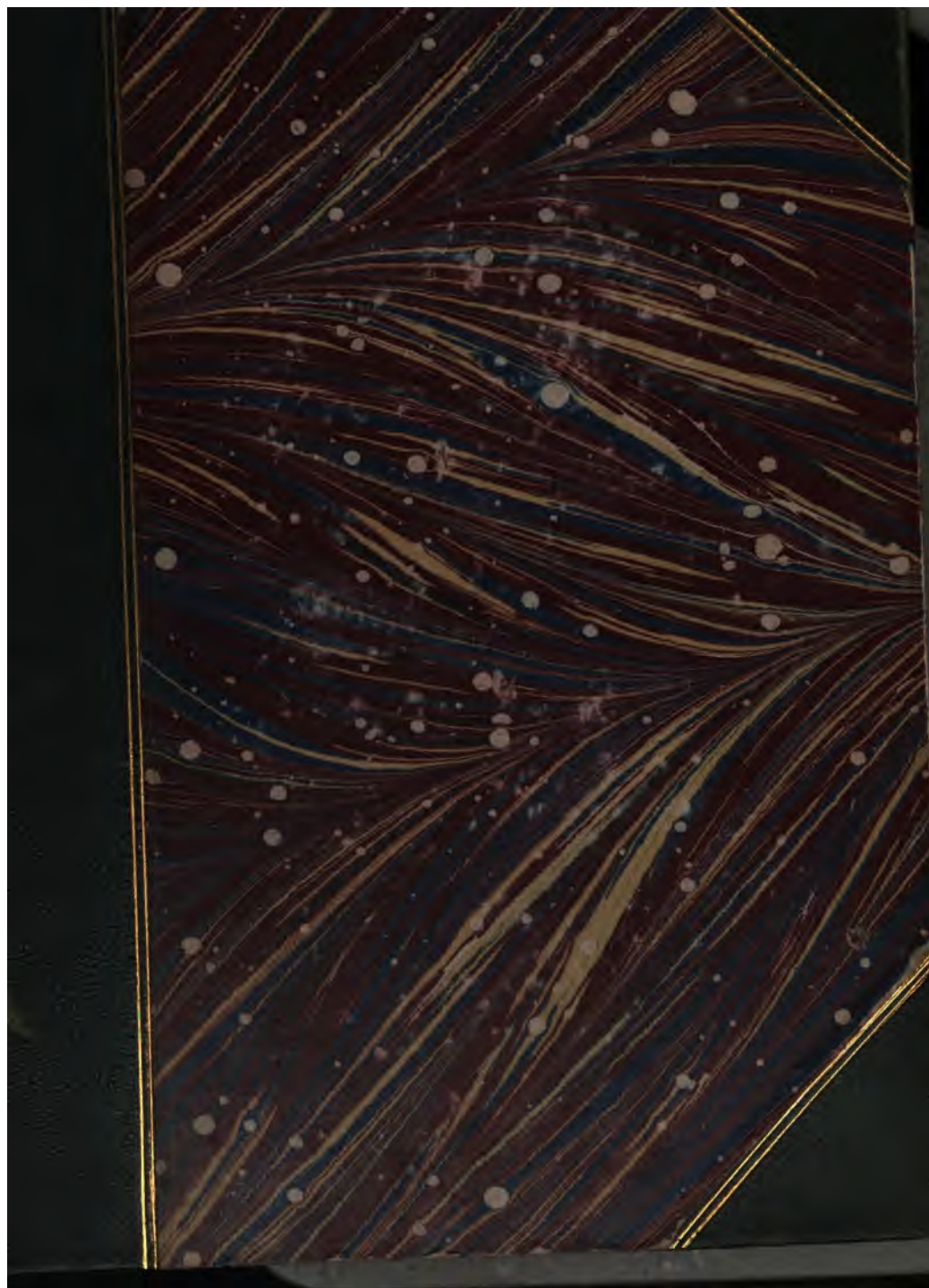
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

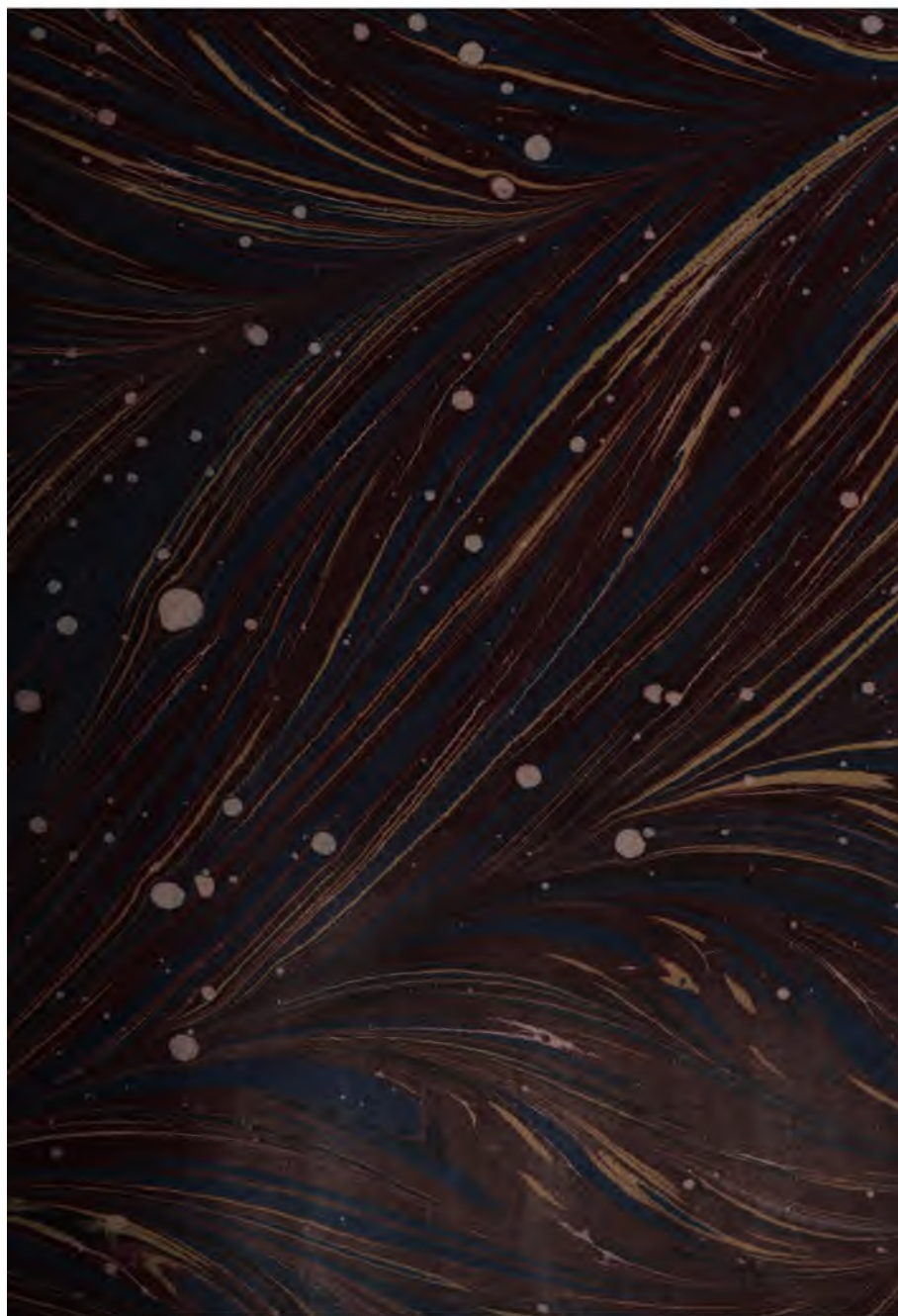
À propos du service Google Recherche de Livres

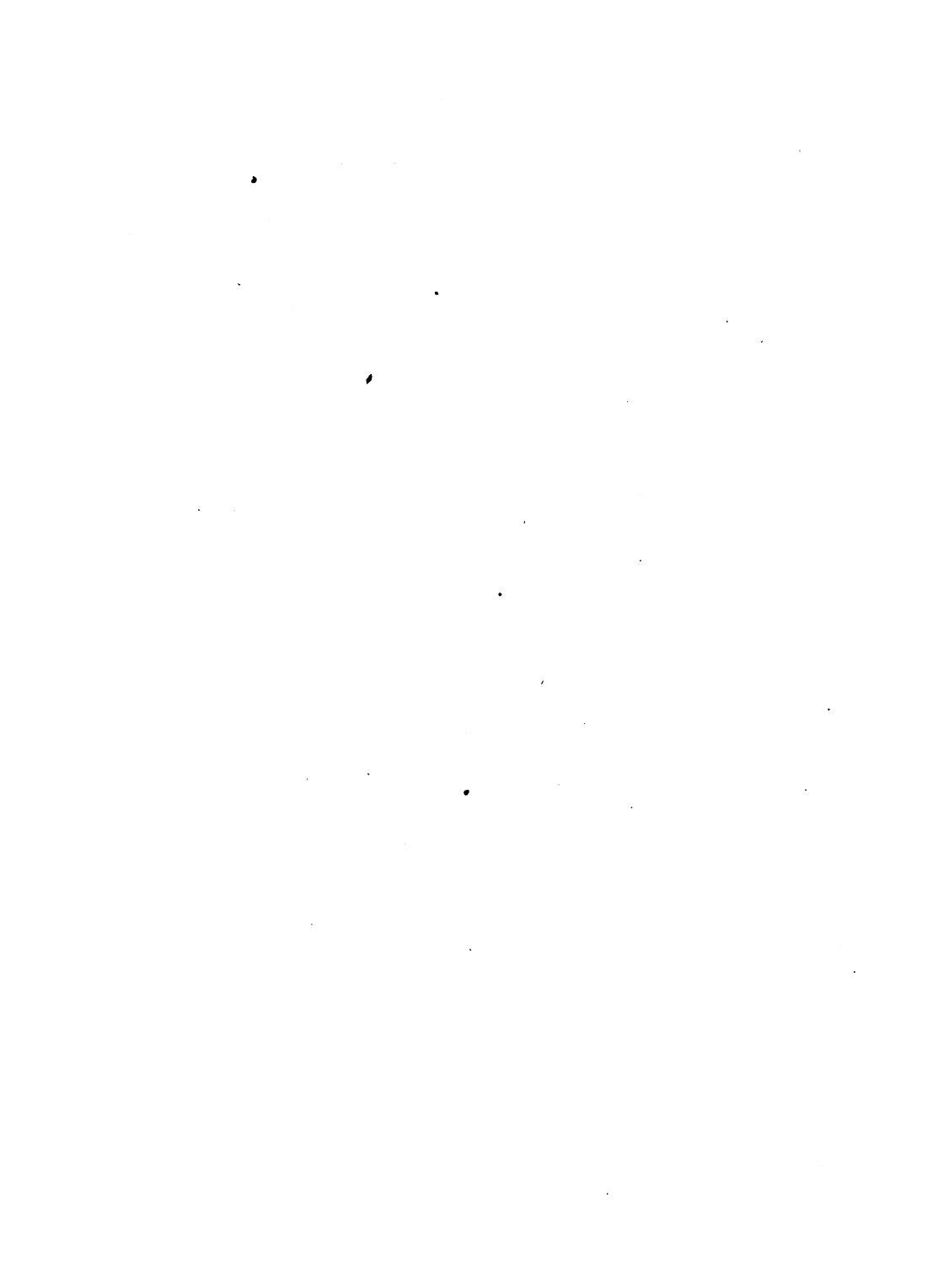
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



✓ 93. K. 18.









LA MIOUGRANO

ENTRE-DUBERTO

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TEODOR AUBANEL

LA

MIOUGRANO

ENTRE-DUBERTO

NOVO EDICIOUN



MOUNT-PELIÉ

AU BURÈU DI PUBLICACIOUN DE LA SOUCIETA

PÈR L'ESTUDI DI LENGU ROUMANO

1877

THÉODORE AUBANEL

LA

GRENADE

ENTR'OUVERTE

NOUVELLE ÉDITION



MONTPELLIER

AU BUREAU DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

1877



AVANS-PREPAUS

AVANS-PREPAUS

I

Lou mióugranié, de sa naturo, es sóuvagèu mai que lis àutris aubre. Amo de crèisse dins li clapeirolò, au raje dóu soulèu, e liuen dis ome e près de Diéu. Aqui, soulet coume un ermito, à l'uscle de l'estiéu, expandis d'escoundoun si flour sanguinello. L'amour e lou soulèu fegoundon l'espandido : dins li calice rouge se coungreion milo grano de courau, milo poulidi sorre, tóuti couchado ensèn souto la memo cuberto.

AVANT-PROPOS

I

Le grenadier, de sa nature, est plus sauvage que les autres arbres. Il aime à croître dans les cailloux amoncelés, aux lieux où rayonne le soleil, et loin des hommes et près de Dieu. Là, seul comme un ermite, au hâle de l'été, il épanouit en cachette ses fleurs sanglantes. L'amour et le soleil fécondent l'épanouissement : dans les calices rouges se créent spontanément mille graines de corail, mille jolies sœurs, couchées toutes ensemble sous la même couverture.

La miougrano boudenflo tèn rejuncho tant que pòu souto sa rusco si bèlli grano rouginello, si bèlli chato vergougnouso. Mai lis aucèu de la garrigo vènon au miougranié : De-que vos faire de ti grano ?.. Tout-aro vèn l'autouno, tout-aro vèn l'ivèr, que van nous courseja de-la-man-d'eila di colo, de-la-man-d'eila di mar... Vos dounc que fugue di, o miougranié sòuvage, que quiten la Prouvènço, sènso vèire espeli ti bèlli grano de courau, sèns vèire naseja ti bèlli chato vergougnouso ?

Alor lou miougranié, pèr countenta l'envejo dis au-celoun de la garrigo, entre-duerb la miougrano plan-planet : li milo grano vermeialo trelusisson au soulèu; li milo chato crentouseto, emé si bèlli gauto roso, meton la tèsto au fenestroun; e li couquin d'aucèu vènon à vòu, e se regalon à plesi di bòn gran de courau ; li couquin d'amourous devourisson de poutoun li bèlli chato vergougnouso.

II

Teodor Aubanèu — e dirés coume iéu, quand aurés legi soun libre — es un miougranié sòuvage. Lou publi prouvençau, en quau si proumiéri trobo avien tant agrada, coumençavo de se dire : Mai, que fai noste Aubanèu, que l'entendèn plus canta ?

La grenade gonflée tient renfermées, tant qu'elle peut, sous son écorce ses belles graines roses, ses belles filles pudibondes. Mais les oiseaux de la lande disent au grenadier : Que veux-tu faire de tes graines ?... Tout à l'heure vient l'automne, tout à l'heure vient l'hiver, qui vont nous chasser au delà des collines, au delà des mers... Veux-tu donc qu'il soit dit, ô grenadier sauvage, que nous quissions la Provence sans voir éclore tes belles graines de corail, sans voir poindre le nez de tes belles filles pudibondes ?

Alors le grenadier, pour contenter l'envie des oisillons de la lande, entr'ouvre la grenade lentement : les mille graines vermeilles brillent au soleil ; les mille fillettes craintives, avec leurs belles joues roses, mettent la tête à la fenêtre ; et les fripons d'oiseaux accourent à volées, et se régalent à cœur-joie des bonnes graines de corail ; les fripons d'amoureux dévorent de baisers les belles filles pudibondes.

II

Théodore Aubanel — et vous direz comme moi, quand vous aurez lu son livre — est un grenadier sauvage. Le public provençal, à qui avaient tant plu ses premières poésies ; commençait à se dire : Que fait donc notre Aubanel, que nous n'entendons plus chanter ?

Aubanèu cantavo d'escondoun. L'amour, aquelo divino abiho que fai de mèu tant dous, quand la sesoun e lou rode ie counvènon, e que, se quaucarèn la countrario, fai de tant fòrti pognesoun, l'amour avié tanca dins soun cor un dardaïoun terrible, despieta-dous. La passioun malurouso de noste paure ami èro sènso esperanço, la malautié sènso remèdi : l'amigo de soun cor, la chatouno entre-visto dins lou clarun de sa jouïnesso, ai ! s'èro facho mourgo.

Lou bon jouvènt plourè sèt an sa bono amigo ; emai se n'es pancaro counsoula !

Pèr se leva dóu front aquèu lourdige que lou coumbourissié, partiguè d'Avignoun à la bello eïsservo. Veguè Roumo, veguè Paris ; emé l'espaso dins lou flanc, tournè mai en Prouvènço ; barrulè li mountagno, la Santo-Baumo, lou Ventour, lis Aup e lis Aupiho... Mai la roso èro espóussado, restavo plus que lis espino, e rèn poudié li derraba.

III

Soulamen, lou regounfle de soun amour, de liuen en liuen, gisclavo en un desbord de pouèsio. Avié pres pèr deviso :

QUAU CANTO,
SOUN MAU ENCANTO.

Aubanel chantait en cachette. L'amour, cette divine abeille qui fait du miel si doux, quand la saison et le lieu lui conviennent, et qui, si quelque chose la contrarie, fait des piqûres si violentes, l'amour avait plongé dans son cœur un aiguillon terrible, impitoyable. La malheureuse passion de notre ami était sans espérance, la maladie sans remède : l'amie de son cœur, la jeune fille entrevue dans le ciel clair de sa jeunesse, hélas ! s'était faite nonne.

Le bon jeune homme pleura sept ans sa bien-aimée; et il ne s'en est pas encore consolé !

Pour ôter de son front ce vertige qui le consumait, il partit d'Avignon à la garde de Dieu. Il vit Rome, il vit Paris; avec l'épée au flanc, il revint en Provence; il parcourut les montagnes, la Sainte-Baume, le Ventour, les Alpes et les Alpilles... Mais la rose était effeuillée, il ne restait plus que les épines, et rien ne pouvait les arracher.

III

Seulement le trop-plein de son amour jaillissait, de loin en loin, en un débordement de poésie. Il avait pris pour devise :

QUI CHANTE,
SON MAL ENCHANTE.

E chasco fes que lou regrèt ie trasié 'no lancejado, lou paure drole trasié 'no plagnitudo.

Es aquéli plagnitudo, aquélis espouncho d'amour que, sus nosto preièro de nàutri sis ami, de nàutri lis aucèu de la garrigo, Teodor Aubanèu counsènt à publica souto lou galant titre de *Libre de l'Amour*.

Lou *Libre de l'Amour*, causo mai-que-mai raro, es dounc un cant de bono fe, uno flamado vertadiero. L'istòri, vène de vous la dire, es touto simple : es un jouvènt que amo, que se languis de soun amigo, que reboulis, que plouro, que se plan au bon Diéu. Tenènt aquelo istòri pèr sacrado, l'autour i' a rènn vougu touca : tout es aqui coume es vengu, e tant-miéus ! car de soun amour vierge, de sa languisoun, de soun reboulimen, de si lagremo, emé de si plagnun, n'a sourti simplamen e naturalamen un libre de naturo, jouine, vivènt e delicious.

IV

S'avès passa, au mes d'abriéu, de-long di bouissou-nado, devès counèisse la sentour de l'aubespun : es douço emai amaro.

S'avès, au coumençamen de Mai, pres lou fres

Et chaque fois que le regret lui poussait un coup de lance, le pauvre enfant poussait une plainte.

Ce sont ces plaintes, ces jets poignants d'amour, qu'à notre prière, de nous ses amis, de nous les oiseaux de la lande, Théodore Aubanel se décide à publier sous le charmant titre de *Livre de l'Amour*.

Le *Livre de l'Amour*, chose extrêmement rare, est donc un chant de bonne foi, une flamme vraie. L'histoire, je viens de vous la dire, elle est toute simple : c'est un jeune homme qui aime, qui, loin de son amante, languit d'ennui, qui souffre, qui pleure, qui se plaint au bon Dieu. Tenant cette histoire pour sacrée, l'auteur n'y a voulu toucher en rien ; tout est là comme c'est venu, et tant mieux ! car de son amour vierge, de son langoureux ennui, de sa souffrance, de ses larmes, et de ses plaintes, est sorti simplement et naturellement un livre de nature, jeune, vivant et délicieux.

IV

Si vous avez passé, au mois d'avril, le long des haies vives, vous devez connaître la senteur de l'aubépine : elle est douce et amère tout ensemble.

Si vous avez, au commencement de mai, pris le frais,

à la vesprado, souto lis aubre verdoulet, devès counèisse lou canta dóu roussignòu : es clar e viéu, apassiouna e caste, e fort e pietadous.

S'en passant, au mes de jun, souto li bàrri d'Avignon, avès agu vist coucha lou soulèu, devès counèisse lou trelus dóu Rose souto lou pont antique de Sant Beneset : sèmblo un mantèu de prince, tout rouge e resplendèt, tout estrassa de cop de lanço, e que floutejo, e que flamejo...

Lou *Libre de l'Amour*, pode pas miéus lou coumpara. E noun creiriéu m'aventura de forço en afourtissènt que, gràci à-n-éu, li grano de courau de la *Midougrano entre-duberto* devendran en Prouvènço lou capelet dis amoureux.

V

Après lou *Libre de l'Amour* vèn l'*Entre-lusido*.

E se coumpren : agués uno sebisso de rousié, de plumachié o bèn de nerto ; sara bèn tal asard se noun ie sort entre-mitan quàuqui sagato d'agrenas, de pandecousto, o de prouvençalo ; e regardas la mar, quand lou mistrau l'estroupo, la fouito e la tourmento, veirès toujours entre lis erso mountagnouso, quauque risènt que lou soulèu se ie miraio.

vers le soir, sous les arbres verdelets, vous devez connaître le chant du rossignol : il est clair et vif, passionné et chaste, et puissant et plaintif.

Si, passant au mois de juin sous les remparts d'Avignon, vous avez vu coucher le soleil, vous devez connaître la splendeur du Rhône sous le pont antique de Saint Bénézet : on dirait un manteau de prince, rouge et resplendissant, tout déchiré de coups de lances, et qui flotte, et qui flambe...

Je ne puis mieux comparer le *Livre de l'Amour*. Et je ne croirais pas m'aventurer beaucoup en affirmant que, grâce à lui, les graines de corail de la *Grenade entr'ouverte* deviendront en Provence le chapelet des amants.

V

Après le *Livre de l'Amour* vient l'*Entre-lueur*.

Et on comprend cela : ayez une haie de rosiers, de lilas ou de myrtes ; ce sera bien grand hasard s'il n'y sort à travers quelques surgeons de prunellier, de chèvre-feuille ou de pervenche ; et regardez la mer, quand le mistral la trousse, la fouette et la tourmente, vous verrez toujours entre les vagues montueuses quelque clapotis rieur où le soleil se mire.

Ansïn entre li cant d'amour, entre li cant apassiouna de Teodor Aubanèu, i' a proun agu si cant de pas, e de soulas e de divertissènço. Ansïn, dins la tem-pèsto de soun cor, i' a proun agu sa pichouneto *entre-lusido*.

Verai, courto es l'entre-lusido. Mai tant mai poude-rouso èro l'estaco, tant mai la deliéurado es vigou-rouso. Es routo la cadeno; o dóu-mens lou jouvènt lou crèi, lou crèi un moumenet: e ve-l'aquí! Emé quento afecioun s'amourro i frésqui font de la naturo tranquilasso! Bén lou soulèu coume un limbert; l'alensiau de la fourèst ie fai aussa la narro; se canto li segaire, sèmblo que tèn la daïo en man; se canto li pescaire, sèmblo que mando lou fielat; e se canto li noço, es trefouli, dirias d'avis qu'es éu lou nôvi.

VI

Mai di chavano l'esclargissun es passagié; e lou treboulun dóu cor adus mai-que-d'un-cop l'oumbrun dins l'amo.

Quand Rimbaud de Vaqueiras èro tant afouga de Beatris, la sorre dóu marqués Bounifàci de Mount-ferrat, e que n'ausavo pas ie dire, veici la cansoun que faguè, en desesperanço d'amour:

Ainsi, entre les chants d'amour, entre les chants passionnés de Théodore Aubanel y a-t-il eu encore ses chants de paix, de consolation et de plaisir. Ainsi, dans la tempête de son cœur, y a-t-il eu encore sa petite *entre-lueur*.

En vérité, courte est l'entre-lueur. Mais d'autant plus puissante était l'attache, d'autant plus vigoureuse est l'échappée. La chaîne est brisée ; ou du moins le jeune homme le croit un instant : et voyez-le ! Avec quelle ardeur il s'abreuve aux fraîches sources de la majestueuse et calme nature ! Il boit le soleil comme un lézard ; l'haleine suave de la forêt fait dresser sa narine ; chante-t-il les faucheurs ? il semble tenir la faux en main ; chante-t-il les pêcheurs ? il semble jeter lui-même le filet, et s'il chante les noces, il tressaille de joie, on dirait que lui-même est le fiancé.

VI

Mais des orages l'éclaircie est passagère ; et le trouble du cœur amène plus d'une fois l'ombre dans l'âme.

Quand Raimbaud de Vacqueiras était si ardemment épris de Béatrix, la sœur du marquis Boniface de Montferrat, et qu'il n'osait le lui dire, voici la chanson qu'il fit en désespoir d'amour :

No m'agrad' iverns ni pascors ,
 Ni clar tèms , ni folh de garrics ;
 Car mos enans mi par destrics ,
 E totz mièi majer gautz dolors ;
 E son maltrach tut mièi lezèr
 E desesperat mièi espèr ;
 Qu'aissi m' sol amor e donnèis
 Tener gai coma l'aiga l' pèis :
 E pois d'amdnoi me soi partitz
 Com hom eissilhatz e marritz ,
 Tot' altra vida m' sèmbra mortz ,
 E tot autre joi desconortz.

Aubanèu d'Avignoun poudié bèn dire ansin. Quand la bruno Zani, coume la nèu tendrino e vierginenco de la colo que s'esvalis à la caudo alenado di bèu jour, quand Zani la brunello aguè fugi Avignoun, fugi, paouroso , l'alèn brulant de soun felibre, siguè pèr soun felibre un mourimen de cor. E d'aro-en-lai, se lou voulès saupre, touto clarta ie semblè nèblo, malancounié touto alegranço e touto vido mort. E vaqui coume vai que coumpausè, dins la sournuro de soun amo, lagremo à cha lagremo, lou *Libre de la Mort*. Li sèt doulour amaro soun aqui, li sèt coutèu de la Pieta traucon aquéli pajo. Tout ço que soufre èi soun ami, tout ço qu'es causo de soufrènço èi soun glàri mourtau. E talamen pognènt, talamen aspre e vieù soun li tablèu que pinto, que veritablamen dirias avis

Ne me plaît hiver ni temps de Pâques — ni ciel clair, ni feuille de chène ; — car mon succès me paraît traverse, — et toutes mes plus grandes joies douleurs ; — et sont souffrants tous mes loisirs — et désespérés mes espoirs ; — de coutume amour et galanterie — me tiennent gai comme l'eau le poisson : — et depuis que l'un de l'autre sommes séparés, — comme à homme exilé et misérable, — toute autre vie me semble mort, — et toute autre joie désolation.

Ainsi pouvait bien dire Aubanel d'Avignon. Quand la brune Zani, comme la neige tendre et virginale de la colline qui disparaît à la chaude haleine des beaux jours, quand Zani la *brunelle* eût fui Avignon, fui, peureuse, l'haleine brûlante de son poète, ce fut pour son poète une défaillance de cœur. Et désormais, si vous voulez le savoir, toute clarté lui sembla brume, mélancolie toute allégresse et toute vie mort. Et voilà comment il composa, dans l'assombrissement de son âme, et larme à larme, le *Livre de la Mort*. Les sept douleurs amères sont là, les sept glaives de la Pitié percent ces pages. Tout ce qui souffre est son ami, tout ce qui est cause de souffrance est son horreur mortelle. Et tellement mordants, tellement âpres et vifs sont les tableaux qu'il peint, qu'on dirait vraiment

que lou felibre, desmaïenca de soun amour, a vougu se venja de soun injuste sort, en baccelant tóuti lis estrumen dóu sort injuste, tóuti li tirannio d'aquest mounde.

VII

N'en vaqui proun pèr esplica l'encauso e la divisioun d'aquest voulume. Me siéu pas mes sus la porto pèr crida : venès vèire ! ni pèr vanta ço que parlo d'espe-réu. E pièi, se saup que li felibre sian ni d'or ni d'argènt, poudèn pas plaire en tóuti.

Ai vougu soulamen ensigna lou camin de l'aubre à-n-aquéli que podon avé set.

FREDERI MISTRAL.

Maiano (Bouco-dou-Rose). — Pèr sant Gènt, lou 16 de Mai 1860.

que le poète, violemment sevré de son amour (ainsi qu'un arbre auquel sont arrachées ses pousses printanières), a voulu se venger de son injuste sort en flagellant tous les instruments du sort inique, toutes les tyrannies de ce monde.

VII

En voilà assez pour expliquer le motif et la division de ce volume. Ce n'est pas pour crier : venez voir ! que je me suis mis sur la porte, ni pour vanter ce qui parle par soi-même. D'ailleurs, on sait que nous, poètes, ne sommes ni d'or ni d'argent, nous ne pouvons plaire à tous.

J'ai voulu seulement indiquer le chemin de l'arbre à ceux qui peuvent avoir soif.



I

LOU LIBRE DE L'AMOUR

Coume fai la miógrano au rai que l'amaduro,
Moun cor se durbiguè,
E, noun poudènt trouva plus tèndro parladuro,
En plour s'espandiguè.

F. MISTRAL.

LE LIVRE DE L'AMOUR

Comme fait la grenade au rayon qui
la mûrit, mon cœur s'est ouvert, et, ne
pouvant trouver plus tendre langage, en
pleurs s'est répandu.

F. MISTRAL.



I

S'ieu dic pauc, ins èl cor me sta.

ARNAUD DANIEL.

Ai lou cor bèn malaut, malaut à n'en mourir ;
Ai lou cor bèn malaut, e vole pas gari.



I

Si je dis peu, le reste est dans mon cœur.

ARNAUD DANIEL.

J'ai le cœur bien malade, malade à en mourir ; j'ai
le cœur bien malade, et ne veux pas être guéri.



II

E membre vos qual fo l' comensamens
De nostr' amor !

LA COUNTESSO DE Dio.

Alor, n'avès garda memòri,
D'aquéu jour que, long dóu camin,
Fasias, davans un ouratòri,
Vosto preièro dóu matin ;

Preièro douço, tèndro, antico !
Iéu, peraquì d'asard vengu,
En entendènt lou bèu cantico,
M'ère arresta tout esmougu.



II

Et qu'il vous souvienne quel fut le commencement de notre amour!

LA COMTESSE DE DIE.

Vous avez donc gardé souvenance du jour où, au bord du chemin, vous faisiez, devant un oratoire, votre prière du matin ;

Prière douce, tendre, antique! Moi, par là, venu d'aventure, en entendant le beau cantique, je m'étais arrêté, tout ému.

Èro eila, souto lou viè sause
 Que béu lis aigo dóu pesquié.....
 Me sèmblo encaro que vous ause :
 — Bello Crous, vosto voues disié,

O pèiro sacrado,
 Bello, bello Crous,
 Fugués ounourado
 De tóuti li flous.

Jèsu-Crist escouto
 Lou roussignoulet,
 E soun sang degouto
 Coume un raioulet.

Franc de purgatòri,
 O sant Crucifis,
 Baio-nous la glòri
 De toun paradis !

E vòstis Ouro aqui finido,
 M'avance, e vous dise, crentous :
 Vosto paraulo es benesido !
 Iéu vole prega coume vous.

E vous tant gènto, e vous rèn fièro,
 Madamisello, quatecant
 M'avès douna vosto preièro
 Coume l'aucèu douno soun cant.

était là-bas, sous le vieux saule qui boit les eaux
vivières..... Il me semble vous entendre encore : —
O Croix, votre voix disait,

O pierre sacrée,
Belle, belle Croix,
Soyez honorée
Par les fleurs des bois.

Jésus-Christ écoute
Le rossignolet,
Et son sang dégoutte
Comme un ruisseau.

Sauvés du purgatoire,
O saint Crucifix,
Donne-nous la gloire
De ton paradis !

Et là, votre prière terminée, je m'avance et vous
craintif : Votre parole est bénie ! Je veux prier
pour vous.

Et vous toute gentille, et vous nullement fière,
demoiselle, aussitôt vous m'avez donné votre prière
et l'oiseau donne son chant.

Vostò preièro, ah ! coume es bello !
 Avien la fe, dins l'encian tèm !
 Quand la dise, madamisello,
 Iéu sounje à vous, e siéu countènt.

Vaqui pamens vosto escrituro !
 Sus aquéu poulit papié blanc,
 Vosto man, qu'es pas bèn seguro,
 Mounto e davalò en tremoulant.

La relegisse, quand siéu triste ;
 La tène dins moun tiradou,
 Emé ço qu'ai de mai requiste,
 Emé li letro de Rebou ;

Contro uno flour touto passido,
 Pichoto flour qu'aquest estiéu,
 A Font-Clareto avès culido,
 Uno flour culido pèr iéu !

Iéu qu'ai tant crento emé li chato,
 Ai ges de crento davans vous ;
 E tout moun cor se desacato,
 A voste rire amistadous.

Tenès, vous dirai tout : pecaire !
 Aquelo flour, aquéu papié,
 Madamisello, acò 's pas gaire,
 E pèr iéu i'a rèn de parié !

Votre prière, oh ! qu'elle est belle ! Ils avaient la foi, au temps passé ! Quand je la dis, mademoiselle, je songe à vous, et suis content.

Voilà pourtant votre écriture ! Sur ce joli papier blanc, votre main, qui n'est pas bien assurée, monte et descend, tremblante.

Je la relis, quand je suis triste ; je la tiens dans mon tiroir, avec ce que j'ai de plus rare, avec les lettres de Reboul ;

Contre une fleur toute fanée, petite fleur que, cet été, vous avez cueillie à Font-Clarette, une fleur cueillie pour moi !

Moi si timide avec les jeunes filles, je ne suis point timide devant vous, et tout mon cœur se découvre, à votre sourire amical.

Tenez, je vous dirai tout : hélas ! cette fleur, ce papier, mademoiselle, c'est peu de chose, et pour moi il n'est rien de pareil !



III

E poiras li dir
Qu'ieu mor de desir.

GAUCELM FAIDIT.

Ah! se moun cor avié d'alo,
Sus toun còu, sus toun espalo,
Voularié tout en coumbour,
O mignoto! à toun auriho
Te dirié de meraviho,
De meraviho d'amour.



III

Et tu pourras lui dire
que je meurs de désir.

GAUCELM FAIDIT.

Ah ! si mon cœur avait des ailes, sur ton cou, sur ton épaule, il volerait tout en feu ! à ton oreille, ô mignonne, il te dirait des merveilles, des merveilles d'amour.

Ah! se moun cor avié d'alo,
Subre ti bouqueto palo
Voularié coume un perdu ;
Moun cor te farié, chatouno,
Cènt poutoun e cènt poutouno ;
Parlarié, parlarié plu !

Pieta ! moun cor n'a ges d'alo !
Lou làngui, la fre lou jalo :
Tè ! lou vaqui sus ma man ;
Pren-lou dins la tiéuno, o bello !
Coume un agnèu moun cor bèlo,
E plouro coume un enfant.

Ah ! si mon cœur avait des ailes, sur tes lèvres pâles, il volerait éperdu ; mon cœur, ô jeune fille, te ferait cent baisers et cent caresses ; il parlerait, il ne parlerait plus !

Pitié ! mon cœur n'a point d'ailes ! le froid, l'ennui langoureux le glace : tiens ! le voilà sur ma main ; prends-le, ô belle, dans la tienne ! Comme un agneau mon cœur bêle, et il pleure comme un enfant.



IV

Mas de gentil castelana,
Bèn fait' ab color de grana,
Am mais la bon' esperansa.

PEIRE VIDAL.

En tóuti sabès dire
Quaucarèn de pouli ;
Avès un tant bon rire,
Un tant dous parauli !

E peréu aman li vihado
Ounte venès cacaleja,
Ounte venès risouleja,
O gènto, o douço, o grando fado !



IV

Mais de gentille châtelaine, bien faite, avec couleur de grenade, je préfère la bonne espérance.

PIERRE VIDAL.

A tous vous savez dire quelque chose de charmant ;
vous avez le rire si bon, la causerie si douce !

Aussi aimons-nous les veillées où vous venez babiller, où vous venez sourire, ô gentille, ô douce, ô grande fée !

Aquesto vido alasso, e n'i' a que soun bèn las !
 Que lou bon Diéu vous acoumpagne
 Pertout mounte se plouro ! auran lèu de soulas,
 Car amas tout ço qu'èi de plagne :
 Li vièi, li pàuri vièi tóuti clin, tóuti blanc ;
 Li gènt qu'an dóu malur, li gènt qu'an ges de pan ;
 Lis enfantoun qu'an ges de maire,
 Li maire que n'an plus d'enfant.
 Segur, de vosto bouco èi brave d'èstre plan ;
 Sabès tant bèn dire : — Pecaire !

E iéu, tène d'à-ment lou tremount dóu soulèu.

Emé soun jougne prim e sa raubo de lano
 Coulour de la mióugrano,
 Emé soun front tant lisc e si grands iue tant bèu,
 Emé si long péu negre e sa caro brunello,
 Tout-aro la veirai, la douço vierginello,
 Que me dira : — Bon vèspre ! — O Zani, venès lèu !

Venès lèu ! aman li vihado
 Ounte venès cacaleja,
 Ounte venès risouleja,
 O gènto, o douço, o grando fado !

La vie est accablante, et il en est qui sont bien las !
Que le bon Dieu vous accompagne partout où l'on
pleure ! ils seront bientôt consolés, car vous aimez tous
ceux qui sont à plaindre : les vieillards, les pauvres
vieillards tout courbés et tout blancs ; ceux qui sont
dans le malheur, ceux qui n'ont pas de pain ; les petits
enfants sans mères, les mères qui n'ont plus d'enfants.
Certes, par votre bouche il est doux d'être plaint ;
vous savez si bien dire : — *Pecaire* ! *

Et moi, je guette le coucher du soleil.

Avec son frêle corsage et sa robe de laine, couleur
de la grenade ; avec son front uni et ses grands yeux
si beaux ; avec ses longs cheveux noirs et son visage
brun, je la verrai tout à l'heure, la douce vierge, qui
me dira : — Bon vèpre ! — O Zani, venez vite !

Venez vite ! nous aimons les veillées où vous venez
babiller, où vous venez sourire, ô gentille, ô douce,
ô grande fée !

* *Pecaire*, mot intraduisible, interjection de compassion, d'amitié, de tendresse.



V

Mas quand la man blanca sès gant
Estrenh son amic doussamen,
L'amors mòu dèl cor e descend.

SAVARIC DE MAULEON.

Coume un enfant, urouso e lèsto,
Dansavo en cantant; de sa tèsto,
Qu'aviéu courounado de flour,
Si péu prefuma, si péu negre,
A l'asard voulavon alegre,
E moun cor èro gounfle, èro gounfle d'amour.

Ansin, sus lou pountin de maubre,
Èro à dansa la bello enfant,
E s'entendié de brut que lou piéu-piéu que fan
Lis aucèu qu'à la niue se couchon dins lis aubre :



V

Mais quand la main blanche dégantée
étreint son ami doucement, l'amour
s'émeut et descend du cœur.

SAVARIC DE MAULÉON.

Comme un enfant, heureuse et légère, elle dansait en chantant ; de sa tête, que j'avais couronnée de fleurs, ses cheveux parfumés, ses noirs cheveux, au hasard, volaient joyeusement, et mon cœur était oppressé, oppressé d'amour.

Ainsi, sur le perron de marbre, elle était à danser, la belle enfant, et l'on n'entendait que le gazouillis que font les oiseaux, lorsque, à la nuit, ils se couchent dans les arbres :

Tout cerco lou repaus, alor, e tout s'escound.
 Au founs dóu laberinte e dins l'andano soumbro,
 Emé lis auro dóu tremount,
 Lou soulèu, rouge e fièr, davalavo dins l'oumbro.

Enterin, coumencé la poulido cansoun
 Di grihet, dins l'erbo e la moussou,
 E la luno, mountant, tranquilo, aperamount,
 Espandigué sa clarta douço.

Trefoulido, l'enfant noun poudié s'alassa
 De canta, de sauta, de rire e de dansa.
 Toujour dansavo, folo e lèsto :
 Subran, dintre li ple de sa raubo de fèsto
 Soun prim petoun s'es embarra ;
 Trantraio e jito un crid : — Ma maire !
 E coume vai tounba, pecaire !
 Iéu courre..... e tounbo dins mi bra.

Que sa tèsto èro bello, aqui, sus moun espalo,
 Dins si long péu negado e penjant touto palo.....
 — Vous sias pas facho mau? — De si bèus iue, alor,
 Me regardo. Ma man sentié batre soun cor ;
 Oh ! coume èro esmougudo ! oh ! coume èro candido !
 E iéu que pèr sa vido auriéu douna ma vido,
 Aro que la teniéu touto en plen dins mi bras,
 Ah ! n'auriéu pas vougu que se toubèsse pas !

Tout cherche le repos, alors, et tout se cache. Au fond du labyrinthe et dans la sombre allée, par les brises du couchant, le soleil, rouge et fier, dévalait dans l'ombre.

Cependant, commença la jolie chanson des grillons dans l'herbe et la mousse, et la lune, montant, tranquille, là-haut dans le ciel, épanouit sa douce clarté.

Tressillante, l'enfant ne pouvait se lasser de chanter, de sauter, de danser et de rire. Preste et folle, elle dansait toujours : soudain, dans les plis de sa robe de fête, son petit pied s'est enfermé ; elle chancelle et jette un cri : — Ma mère ! — Et comme elle va choir, pauvrete ! j'accours..... et elle tombe dans mes bras.

Que sa tête était belle, là, sur mon épaule, noyée dans sa longue chevelure et penchant toute pâle..... — Vous êtes-vous point fait de mal ? — De ses beaux yeux, alors, elle me regarde. Ma main sentait battre son cœur ; oh ! comme elle était émue ! oh ! comme elle était interdite ! Et moi, qui pour sa vie aurais donné ma vie, tandis que je la tenais tout entière dans mes bras, ah ! je n'aurais pas voulu qu'elle ne fût point tombée !



VI

Tòut m'avètz rire
E donat pessamen:
Plus grèu martire
Nuls om de mi no sent.

GUILHÈM DE CAPESTANH.

— Ah! ta maneto caudo e bruno,
Baio-me la! baio-me la!
Vène emé iéu : fai claro luno ;
Vène, lou cèu es estela.

Ah! ta maneto bruno e caudo,
Mete-l'aqui dedins ma man !
Asseten-nous, e sus ta faudo
Brèssò-me coume toun enfant !



VI

Vous m'avez ôté le rire, et
donné le souci : plus violent
martyre que le mien, nul
homme ne l'éprouve.

GUILLAUME DE CABESTAN.

— Ah ! ta petite main chaude et brune, donne-la
moi ! donne-la moi ! Viens avec moi : il fait lune
claire ; viens ! le ciel est étoilé.

Ah ! ta petite main brune et chaude, mets-la dans
ma main ! Asseyons-nous : sur le pan de ta robe,
berce-moi comme ton enfant.

Sènso bonur siéu las de courre,
Las de courre coume un chin fòu!
Assolo-me, soufrisse e ploure.....
Perqué cantas, gai roussignòu?

La luno s'escound; tout soubrejo:
La bello niue! — Ta man ferni,
O jouvènt, e ta man es frejo!
— La tiéuno me brulo, o Zani!

Ma man es frejo coume un mabre,
Ma man jalo coume la mort,
Car tout lou sang de moun cadabre
Boui e reboui dedins moun cor.

Sans bonheur je suis las de courir, las de courir
comme un chien furieux ! Apaise-moi, je souffre et je
pleure..... Pourquoi chantez-vous, gais rossignols ?

La lune se cache ; tout devient sombre : la belle
nuit ! — Ta main frémit, ô jeune homme, et ta main
est froide ! — La tienne me brûle, ô Zani !

Ma main est froide comme un marbre, ma main
glace comme la mort ; car le sang de tous mes membres
bout et rebout dans mon cœur.



VII

Quel giorno, più non leggemmo avante.

DANTE. (*Infern.* c. v.)

— Nous veiren plus! — E perqué? — Vau parti.
— E moute vas? — Me vau faire moungeto.
— Ai pòu pèr tu, mignoto! de-qu'as di?...
Saras malauto, oh! sies pièi tant jouineto!
De toun cor tèndre avise-te, paureto!...
Saras malauto! — Eh bèn! iéu, mourirai. —
Aquéu jour, lou darrié, n'en diguerian pas mai.



VII

Ce jour-là, nous ne lûmes pas plus avant.

DANTE. (*Enfer*, c. v.)

— Nous ne nous verrons plus ! — Et pourquoi ? —
Je vais partir. — Et où vas-tu ? — Je vais me faire
nonne. — J'ai peur pour toi, mignonne ! qu'as-tu dit?...
Tu seras malade, oh ! tu es si jeune ! Prends garde à
ton cœur tendre, pauvrete !... Tu seras malade ! — Eh
bien ! moi, je mourrai.

Ce jour-là, le dernier, nous n'en dîmes pas davantage.



VIII

E pois ela se rendèt monga.

*(Vido de Jaufré Rudel e de
la Coumtesso de Tripoli.)*

Vous, tant urouso
A voste oustau,
Èstre amourouso
D'un espitau!
Partès, pecaire!
Partès deman!
E lou troubaire
Se plan.



VIII

Et puis elle se rendit nonne.

*(Vie de Geoffroy Rudel et de
la Comtesse de Tripoli.)*

Vous, si heureuse dans votre maison, être éprise
d'un hôpital ! Vous partez, hélas ! demain vous partez !
et le trouvère se plaint.

Vous, nosto joio
E noste amour,
Vous, la beloio
De nòsti jour,
Vous, adourado,
Ana au couvènt!...
Sarés plourado
Souvènt!

Voste vièi paire
Que devendra?
Dins soun mau-traire
N'en mourira!
Ah! l'avéusage
Ei tant marrit,
En aquel age,
Zani!

Plus ges de femo,
Plus ges d'enfant!
Que de lagremo,
A si vièis an!
Èi pas de faire,
Oh! vès! resta!
Pèr voste paire,
Pieta!

Vous, notre amour et notre joie ; vous, la parure de nos jours ; vous, adorée, aller au couvent!... Vous serez pleurée bien des fois !

Votre vieux père, que deviendra-t-il ? Dans sa peine amère, il en mourra ! Ah ! le veuvage est bien triste, à cet âge, Zani !

Plus de femme, plus d'enfant !... Que de larmes dans sa vieillesse ! Oh ! n'en faites rien, oh ! de grâce, restez ! Pour votre père, pitié !



IX

Chascun jorn s'en anav' al som de la montanha
E regardava luen si veirà sa companha.

RAMOUN FERAUD.

Ai escala sus la cimo di moure,
Eilamoundaut, ounte i'a lou castèu ;
Ai escala sus la cimo di tourre.

Blanco e duberto dins lou cèu
Coume lis alo d'un aucèu,
Ai vist li velo d'un veissèu,
Bèn liuen, bèn liuen, long-tèms, long-tèms encaro....
Pièi n'ai plus vist que lou soulèu
E si trelus sus l'aigo amaro.



IX

Chaque jour il s'en allait au sommet de la montagne, et il regardait au loin s'il verrait sa compagne.

RAYMOND FÉRAUD.

Je suis monté sur la cime des mornes, sur le sommet où est le castel ; je suis monté sur la cime des tours.

Blanches et ouvertes dans le ciel comme les ailes d'un oiseau, j'ai vu les voiles d'un navire, bien loin, bien loin, longtemps, longtemps encore..... Puis je n'ai plus vu que le soleil et ses splendeurs sur l'onde amère.

Alor, d'amount, alor ai davala.
Long de la mar e di grândis oundado,
Ai courregu coume un descounsoula,
E pèr soun noum, tout un jour, l'ai cridado!...

Lors, de là-haut, lors je suis descendu. Le long de la mer et des grandes vagues, j'ai couru comme un inconsolé, et par son nom, tout un jour, je l'ai criée !...



X

Go! for thy stay, not free, absents thee more,
Go in thy native innocence, rely
On wath thou hast of virtue; summon all!
For God towards thee hath done his part, do thine.

(*Paradise lost, book ix.*)

Dempièi que sias tant liuen, tant liuen qu'apereila
Lou parla que se parlo èi plus noste parla,
Ie sounjas pas à la Prouvènço?
Quand ie sounjas, tambèn dèu proun vous treboula!
Tóuti sounjan à vous dempièi vosto partènço.



X

Va ! car ta présence, contre ta volonté, te rendrait plus absente : va dans ton innocence native ! appuie-toi sur ce que tu as de vertu ! réunis-la toute ! car Dieu envers toi a fait son devoir, fais le tien.

(*Paradis perdu, livre IX.*)

Depuis que vous êtes si loin, si loin que, là-bas, là-bas, la langue que l'on parle n'est plus notre langue, n'y songez-vous pas, à la Provence ? Quand vous y songez, pourtant, cela doit bien vous troubler ! Tous, nous songeons à vous depuis votre départ.

I'a 'ncaro proun de flour en terro de Durènço :
 Ah! podon, aquest an, ah! podon se passi :
 Pèr vous n'en courouna, pecaire! sias plu' ici!

Sias plu' ici! mai lou cor gardo vosto memòri :
 Parlon souvènt de vous, li gènt de voste endré.
 Quand n'en parlon, toujours me mescle au roudelet :
 Ploure, en lis escoutant me faire vosto istòri.

Urouso que-noun-sai, perqué parti, tambèn !
 I'a voungé mes tout-aro, e pamens, bèn souvènt,
 Nous sèmblo pas de crèire !
 Aviéu escri pèr vous un conte d'encian tèm,
 Dins lou parla di rèire.

Ah! de bouco, segur, m'aurié bèn fa plesi
 De vous lou dire, à vous! Mai, poudès plus ausi
 Li cansoun di Felibre.
 Qu saup, tant soulamen, se vendrès à legi
 Aqueste pichot libre!

Qu saup? de-fes-que-i'a, lis asard soun tant grand,
 O gènto damisello !
 L'istòri qu'autre-tèms me countavo moun grand,
 Basto l'atrouvés bello,
 Vous qu'amas tant li vièi e li pichots enfant!

Il y a encore bien des fleurs en terre de Durance : ah ! elles peuvent, cette année, ah ! elles peuvent se flétrir : pour vous en faire des couronnes, vous n'êtes plus ici, hélas !

Vous n'êtes plus ici ! mais le cœur garde votre souvenir : ils parlent souvent de vous, les gens de votre pays. Quand ils en parlent, je me mêle toujours au petit cercle ; je pleure, en les écoutant me faire votre histoire.

Heureuse comme on ne peut dire, aussi pourquoi partir ? Voilà onze mois tout à l'heure, et pourtant, bien souvent, nous ne voulons pas y croire. J'avais écrit pour vous un conte du temps jadis, dans le parler des aïeux.

Ah ! de bouche, assurément, il m'eût fait bien plaisir de vous le dire, à vous ! Mais vous ne pouvez plus entendre les chansons des Felibres. Qui sait, seulement, si vous viendrez à lire ce petit livre ?

Qui sait ? parfois les hasards sont si grands, ô gente demoiselle ! L'histoire que, jadis, me contait mon aïeul, puissiez-vous la trouver belle, vous qui aimez tant les vieillards et les petits enfants !

L'avié 'no fes un Rèi : — vous dirai pas quete èro,
 Me l'an pas di. — Lou Rèi aguè 'n enfant,
 E ie dounè pèr baile un ome de la terro.
 E lou pichot venié grandet, plan-plan.
 Lou baile lou menavo
 Tóuti li cop qu'anavo
 A la vigno pèr travaia ;
 E toujours lou baile pourtavo
 Un pau de pan pèr lou faire manja,
 Un pau de vin dins uno coucourdeto.
 E pièi souto un bouissoun ensèn fasièn pauseto ;
 Manjavon, s'avien fam, e bevien, s'avien set :
 N'avié tant siuen de soun bèu garçonnet,
 Quand lou menavo à la vigneto,
 Que lou fasié béure à la coucourdeto !

Mai lou pichot toujours venié pu grand.
 Lou Rèi mandè si gènt ie querre soun enfant.
 Lou baile n'en plourè, coume poudès lou crèire ;
 Pièi, un matin, partiguè pèr lou vèire :
 Se languissié bèn tant !

Lou baile arribo, e de pertout regardo.
 — De-qu'èi que vos? ie demando la gardo.
 — Vole, ie dis, vèire moun garçonnet,
 Que lou menave à la vigneto,
 Que lou fasiéu béure à la coucourdeto !

Il y avait une fois un Roi : — je ne vous dirai pas lequel, on ne me l'a pas dit. — Le Roi eut un enfant, et il lui donna pour nourricier un homme de la glèbe. Et le petit devenait grandet tout doucement. Le nourricier le menait avec lui toutes les fois qu'il allait travailler à la vigne ; et toujours le nourricier portait un peu de pain pour le faire manger, un peu de vin dans une petite gourde. Et puis, sous un buisson, ils se reposaient ensemble, mangeaient, s'ils avaient faim, et buvaient, s'ils avaient soif. Il prenait tant de soin de son beau garçonnet, quand il le menait à la *vignette*, qu'il le faisait boire à la petite gourde !

Mais le petit grandissait de jour en jour. Le Roi envoya ses gens lui quérir son enfant. Le nourricier en pleura, comme vous pouvez le croire ; puis, un matin, il partit pour le voir : si grande était son impatience !

Le nourricier arrive et regarde de tous côtés. — Que veux-tu ? lui demande la garde. — Je veux, dit-il, voir mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde !...

— Ah! pèr ma fe!

Sies mato !... Anen, moun ome, entourno-te !
 Entourno-te, t'an di ! — Lou baile resistavo ;
 Voulié passa, la gardo l'arrestavo,
 E toujours mai lou paure ome cridavo : —
 Ah! leissas-me vèire moun garçounet,
 Que lou menave à la vigneto,
 Que lou fasiéu béure à la coucourdeto !

A la forço pamens la gardo mountè d'aut,
 E diguè au Rèi : — Eila-bas, i'a 'n badau...
 Oh! jamai de la vido,
 S'èi vist un ome ansin ! i'a miech-ouro que crido : —
 « Ah! leissas-me vèire moun garçounet,
 Que lou menave à la vigneto,
 Que lou fasiéu béure à la coucourdeto ! »
 Cènt cop belèu i'avèn di : — Taiso-te :
 Se noun es fòu, noun se manco de gaire !
 Es à la porto, e res pòu l'arresta...
 — Anas lou querre e fasès-lou mounta,
 Diguè lou Rèi : veiren ço que fau faire.

Veici qu'au bout d'un moumenet,
 Intro lou baile ; esmòugu, cour tout dre
 Au fiéu dóu Rèi, e dis davans soun paire ;
 — Ah! ve-l'aqui moun garçounet,
 Que lou menave à la vigneto,
 Que lou fasiéu béure à la coucourdeto ! —
 D'entèndre eiçò cadun èro espanta.

— Ah ! par ma foi ! tu es fou !... Allons, mon brave, retourne-t'en ! Retourne, t'a-t-on dit. — Le nourricier résistait ; il voulait passer, la garde l'arrêtait, et le pauvre homme criait toujours plus fort : — Ah ! laissez-moi voir mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde !

A la fin, pourtant, la garde monta l'escalier et dit au Roi : — Là-bas est un badaud... Oh ! jamais de la vie, on n'a vu homme pareil ! il crie depuis une demi-heure : — Ah ! laissez-moi voir mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde ! — Cent fois, peut-être, nous lui avons dit : Tais-toi ! — S'il n'est pas fou, il s'en faut de peu. Il est à la porte et nul ne peut l'arrêter. — Allez le quérir et faites-le monter, dit le Roi : nous verrons ce qu'il faut faire.

Voici qu'au bout d'un instant, le nourricier entre ; ému, il court tout droit au fils du Roi, et dit devant son père : — Ah ! le voilà mon garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde.

D'entendre cela chacun était ébahi.

— Aqueste vèspre, à taulo, à moun coustat,
Vole, diguè lou Rèi, que vèngues t'assetà. —
E 'm'acò ie faguè tasta
De tout ço que manjavo !

E, l'endeman, lou baile s'entournavo ;
Lou Rèi peréu venié de ie coumta
Autant d'escut que poudié n'en pourta !
E lou baile disié, dóu tèms que caminavo,
En risènt tout soulet :
— Ah ! de moun brave garçonnet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasiéu béure à la coucourdeto !

— Ce soir, à table, à mon côté, je veux, dit le Roi, que tu viennes t'asseoir. — Et voilà qu'il lui fit goûter de tout ce qu'il mangeait !

Et, le lendemain, le nourricier s'en retournait. Or, le Roi venait de lui compter autant d'écus qu'il pouvait en porter ! Et le nourricier disait, durant son chemin, en riant tout seul : — Ah ! mon brave garçonnet, que je menais à la *vignette*, que je faisais boire à la petite gourde !



XI

S'es enanado alin , ma douço amigo ,
E iéu , desespera ,
Fau que ploura .

FREDERI MISTRAL .

De-la-man-d'eila de la mar,
Dins mis ouro de pantaiage,
Souvènti-fes iéu fau un viage,
Iéu fau souvènt un viage amar,
De-la-man-d'eila de la mar.

Eilalin vers li Dardanello,
Iéu m'envau emé li veissèu
Que sis aubre traucon lou cèu,
Iéu m'envau vers ma pauro bello,
Eilalin, vers li Dardanello.



XI

Au loin s'en est allée ma douce
amie, et moi, désespéré, je pleure
sans cesse.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

Au pays d'outre-mer, dans mes heures de rêverie,
souventes fois je fais un voyage, je fais souvent un
amer voyage, au pays d'outre-mer.

Au loin, là-bas, vers les Dardanelles, je m'en vais
avec les vaisseaux dont les mâts percent le ciel ; je
m'en vais vers ma pauvre amie, au loin, là-bas, vers
les Dardanelles.

Emé li grand niéu barrulant,
 Coucha dóu vènt, soun baile-pastre,
 Li grand niéu que davans lis astre
 Passon coume de troupèu blanc,
 Emé li niéu vau barrulant.

M'envole emé li dindouletto
 Que s'entournon vers lou soulèu :
 Vers li bèu jour s'envan lèu-lèu;
 E, lèu-lèu, vers moun amigueto,
 M'envole emé li dindouletto.

Iéu ai lou làngui dóu païs,
 Dóu païs que trèvo ma miò ;
 Liuen d'aquelo estranjo patrio,
 Coume l'aucèu liuen de soun nis,
 Iéu ai lou làngui dóu païs.

D'erso en erso, sus l'aigo amaro,
 Coume un cadabre i mar jita,
 En pantai me laisse empourta
 I pèd d'aquelo que m'èi caro,
 D'erso en erso, sus l'aigo amaro.

Sus la ribo siéu aqui, mort !
 Ma bello dins si bras m'aubouro ;
 Sèns muta me regardo e plouro,
 Bouto pièi sa man sus moun cor,
 E subran sorte de la mort !

Avec les grandes nuées errantes, chassées par le vent, leur maître pasteur, les grandes nuées qui devant les astres passent comme des troupeaux blancs, je vais errant avec les nuées.

Je m'envole avec les hirondelles qui retournent vers le soleil : vers les beaux jours, elles s'en vont vite, vite, et, vite, vite, vers mon amie, je m'envole avec les hirondelles.

Moi, j'ai le mal du pays, du pays que hante ma mie ; loin de cette patrie étrangère, comme l'oiseau loin de son nid, moi j'ai le mal du pays.

De vague en vague, sur l'onde amère, comme un cadavre jeté aux mers, en rêve je me laisse emporter aux pieds de celle que j'aime, de vague en vague sur l'onde amère.

Sur la rive je suis là, mort ! Ma belle dans ses bras me soulève ; sans mot dire, elle me regarde et pleure ; elle met sa main sur mon cœur, et soudain je sors de la mort !

Alor l'estregne, alor l'embarre.
Dins mi brassado: — Ai proun soufri,
Rèsto ! iéu vole plus mouri !...
E coume un negadis la sarre,
E dins mi brassado l'embarre.

De-la-man-d'eila de la mar,
Dins mis ouro de pantaiage,
Souvènti-fes iéu fau un viage,
Iéu fau souvènt un viage amar,
De-la-man-d'eila de la mar.

b
f

Alors je l'étreins, alors je l'enferme dans mes embrassements : — J'ai assez souffert, reste ! je ne veux plus mourir !... — Et comme un noyé je la serre, et dans mes embrassements je l'enferme.

Au pays d'outre-mer, dans mes heures de rêverie, souventes fois je fais un voyage, je fais souvent un amer voyage, au pays d'outre-mer.



XII

En sovinènsa
Tènc la car' e l' dous ris.

GUILHÈM DE CABESTANH.

Ah ! vaqui pamens la chambreto
Ounte vivié la chatouneto !
Mai, aro, coume l'atrouva,
Dins lis endré qu'a tant treva ?
O mis iue, mi grands iue bevèire,
Dins soun mirau regardas bèn :
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.



XII

Je garde en souvenance le visage
et le doux sourire.

GUILLAUME DE CABESTAN.

Ah ! voilà pourtant la chambrette où vivait la jeune fille ! mais, maintenant, comment la retrouver, dans les lieux qu'elle a tant hantés ? O mes yeux, mes grands yeux buveurs, dans son miroir regardez bien : miroir, miroir ! montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Lou matin, dins l'eiguetto claro,
 Quand trempavo sa bello caro,
 Quand trempavo si bèlli man ;
 Que fasié teletto, en cantant,
 E qu'à travès soun èr risèire
 Perlejavon si blànqui dènt ; —
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Qu'èro innocènto e qu'èro urouso !
 Leissant toumba, touto crentouso,
 Sus sis espalo, au mendre brut,
 Soun long péu coume un long fichu.
 Pièi, dins lis Ouro de soun rèire,
 Au bon Diéu parlavo long-tèm.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Contro un brout de santo lieurèio,
 Lou libre èi sus la chaminèio ;
 Vai veni, vès ! car l'a leissa
 Dubert ounte avié coumença.
 Soun pichot pas lóugié, courrèire,
 L'ause dins lou boufa dóu vènt.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Le matin, dans l'eau claire, quand elle trempait son beau visage, quand elle trempait ses belles mains, qu'elle faisait toilette en chantant, et qu'à travers son air rieur ses blanches dents brillaient en perles; — miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Qu'elle était innocente et qu'elle était heureuse ! laissant tomber, toute craintive, sur ses épaules, au moindre bruit, ses longs cheveux comme un long fichu. Puis, dans le (livre) d'heures de son aïeul, longtemps elle parlait à Dieu. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Contre un brin de rameau bénit, le livre est sur la cheminée; elle va venir, voyez ! car elle l'a laissé ouvert à l'endroit où elle avait commencé. Son petit pas léger, rapide, je l'entends dans le vent qui souffle. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Li jour de fèsto e de grand messo,
 Qu'èro gènto e qu'èro bèn messo,
 La pauro enfant ! De moun cantoun,
 L'amirave, — Segnour, perdoun ! —
 Iéu l'amirave, en plen Sant-Pèire,
 Dins lou soulèu e dins l'encèn.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Assetado eici, travaiavo ;
 De la fenèstro babihavo.
 Pèr li paure, pèr lou bon Diéu,
 N'abenè de lano e de fiéu !
 E dins la chambro e dins lou vèire,
 Si det fasien lou vai-e-vèn.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Ah ! lou tèms di dóuci babiho,
 Tèms de joio e de pouèsio,
 E de l'amour e dóu dansa,
 Aquéu bèu tèms èi bèn passa !
 Ti long péu qu'a coupa lou prèire,
 Pecaire ! avèn tant jouga 'nsèn !....
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Les jours de fête et de grand'messe, qu'elle était gentille et bien parée, la pauvre enfant ! De mon coin, je l'admirais, — Seigneur, pardon ! — je l'admirais en pleine (église de) Saint-Pierre, dans le soleil et dans l'encens. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Assise ici, elle travaillait ; elle babillait de la fenêtre. Pour les pauvres, pour le bon Dieu, elle en consumma de la laine et du fil ! Et dans la chambre et dans la glace, ses doigts faisaient le va-et-vient. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Ah ! le temps des doux babillements, temps de joie et de poésie, et du danser et de l'amour, ce beau temps est bien passé ! Tes longs cheveux qu'a coupés le prêtre, hélas ! nous avons tant joué avec !... Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Es ansin, moun Diéu ! sias lou mèstre !
 Dins li malur, lis escaufèstre,
 Amaduras vosto meissoun ;
 Sus lis espino di bouissoun,
 Chaussissès, o divin cuière,
 Li plus bèlli flour dóu printèm.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou dilun que s'es enanado,
 De plour si gauto èron negado.
 Ah ! qu'avien ploura, si bèus iue :
 Avien ploura touto la niue !
 Pamens n'a pas regarda 'rèire,
 Quand s'es embarrado au couvènt.
 Mirau, mirau, fai-me la vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt.

Souto la triho à mita morto,
 En intrant, eila, vers sa porto,
 Ai legi : Oustau à louga.
 Escritèu, m'as estoumaga !
 Res ! plus res !... Vole pas ie créire ;
 Sèmpre au lindau moun cor revèn,
 Mirau ! e me la fas pas vèire,
 Tu que l'as visto tant souvènt !

C'est ainsi, mon Dieu ! vous êtes le maître ! Dans les malheurs, dans les émois, vous mûrissez votre moisson ; sur les épines des halliers, vous choisissez, ô divin cueilleur, les plus belles fleurs du printemps ! Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Le lundi qu'elle s'en est allée, ses joues étaient noyées de larmes. Ah ! qu'ils avaient pleuré, ses beaux yeux : ils avaient pleuré toute la nuit ! Pourtant, elle n'a pas regardé en arrière, quand au couvent elle s'est enfermée. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.

Sous la treille morte à demi, en entrant, là-bas, près de sa porte, j'ai lu : Maison à louer. Écriteau, tu m'as serré le cœur ! Personne ! plus personne !... Je ne veux pas y croire ; toujours au seuil mon cœur revient, miroir ! et tu ne me la montres pas, toi qui l'as vue si souvent !



XIII

Las! mos cors no dorm ni pauza,
Ni pot en un loc estar.

BERNAT DE VENTADOUR.

Desempièi qu'es partido e que ma maire es morto,
A travès plan e mount, iéu, tout l'an, siéu pèr orto,
Barrulant à l'asard e sènso coumpagnoun ;
Plourant, se fau que tourne i bàrri d'Avignoun.
D'Avignoun, dins moun cor, la pensado es amaro,
E fuge..... Que voulès que tourne à la vilo, aro
Que davans soun oustau iéu pode plus passa,
Aro que iéu n'ai plus ma maire à-n-embrassa !



XIII


Hélas ! mon corps ne dort ni ne repose,
et ne peut nulle part demeurer.


BERNARD DE VENTADOUR.

Depuis qu'elle est partie et que ma mère est morte, à travers plaines et monts, toute l'année, je suis errant, errant sans compagnon et à l'aventure ; pleurant, quand il faut que je retourne aux remparts d'Avignon.

D'Avignon, dans mon cœur la pensée est amère, et je fuis... Pourquoi retournerais-je à la ville, maintenant que je ne puis plus passer devant sa maison, maintenant que je n'ai plus ma mère à embrasser !

Leissas-me, leissas-me chanja 'n pau d'encountrado,
E vèire se pertout i'a sa malemparado.

Caminas dempièi l'aubo e vous cresès perdu ;
E, de-vèspre, toumbas vers l'amèu escoundu,
Au founs de quauco coumbo estranjo e verdo e bello.
Dins lou cèu adeja tremolon lis estello ;
Fasès pòu i galino, ausès japa li chin ;
E la femo, que ligo, eila, dins lou jardin,
Si lachugo daurado, e s'arrèsto, e s'aubouro.
— Bon vèspre! ie disès. — Bon vèspre! En aquesto our, 
Ounte anas, bèl ami? — Siéu esmarra, siéu las !
Se poudias me douna la retirado..... — Intras,
Intras, assetas-vous ! — Lèu, lèu, la ramihado
Esgaiejo l'oustau d'un vièsti de flamado.
— Noste ome, aquéu d'eila que siblo en coutrejangt,
Vai veni : souparen. — Regardo lou bajan,
La femo, e, vivamen, emé lou taio-lesco,
Chaplo lou bèu pan brun ; vai querre d'aigo fresco
Emé soun bro de couire ; e pièi, sus lou lindau,
Sort, e sono si gènt que rintron à l'oustau.
E la soupo es vejado, e, d'enterin que trempo,
L'oste amistos vous fai béure un cop de sa trempo ;
Pièi, chascun à soun tour, rèire, ome, femo, enfant,
Tiron uno sietado e se lèvon la fam ;
E manjas de la soupo, e sias de la famiho.



Laissez-moi, laissez-moi changer un peu de contrée,
et voir si, en tous lieux, inévitable est le malheur !

Vous marchez dès l'aurore et vous vous croyez perdu, et, le soir, vous tombez vers le hameau caché, au fond de quelque gorge étrange et verte et belle. Dans le ciel déjà tremblent les étoiles ; vous faites peur aux poules, vous entendez aboyer les chiens ; et la femme, qui lie, là-bas, dans le jardin, ses laitues dorées, s'arrête et se relève. — Bon vèpre ! lui dites-vous. — Bon vèpre ! A cette heure, où allez-vous, bel ami ? — Je suis égaré, je suis las ! Si vous pouviez me donner l'hospitalité... — Entrez, entrez ; asseyez-vous ! — Aussitôt, la ramée égaie la maison d'un vêtement de flamme. — Notre mari, celui qui siffle, là-bas, en conduisant la charrue, va venir : nous souperons. — La femme regarde le légume, et, vivement, avec le tranchoir, elle taille le beau pain brun ; elle va quérir de l'eau fraîche, avec son broc de cuivre ; et puis, sur le seuil, elle sort, et appelle ses gens qui rentrent à la maison. Et la soupe est versée, et, pendant qu'elle trempe, l'hôte amical vous fait boire un coup de sa piquette ; puis chacun à son tour, aïeul, mari, femme, enfant, tirent une assiettée, et apaisent leur faim ; et vous mangez de la soupe, et vous êtes de la famille.

Mai lou repas fini, deja cadun soumiho :
L'oustesso, em' un calèu, vous vai querre un linçòu,
Un bèu linçòu rousset, qu'es tout rufe e tout nòu.
Lou lassige dóu cors es de baume pèr l'amo...
Ah ! que fai bon dourmi dins li jas, sus la ramo,
Dourmi sènso pantai, au mitan di troupèu,
D'èstre pièi reviha que pèr li cascavèu
Di cabro, lou matin, e d'ana 'mé li pastre
Se coucha, tout lou jour, e sèntre lou mentastre !

Mais, le repas fini, déjà chacun sommeille : l'hôtesse avec une lampe vous va quérir un drap, un beau drap de toile blonde, tout rude et tout neuf. La lassitude du corps est du baume pour l'âme... Ah ! qu'il fait bon dormir, dans les bergeries, sur le feuillage, dormir sans rêves, au milieu des troupeaux, et n'être ensuite réveillé que par les grelots des chèvres, le matin, et aller avec les pâtres se coucher tout le jour, et sentir le marrube !



XIV

— Toza, fi m iéu, gentil fada
Vos adastréc, quand fos nada,
D'una bèutat esmerada.

MARCABRUN.

En pensamen de ma bruneto,
Uno bruneto ai rescountra.
Tóuti li brùni chatouneto,
Despièi Zani, me fan ploura.

— Mai negre que ta raubo negro,
Bruno, tis iue m'an trevira !
Regardo-me, qu'acò m'alegro ;
Regardo ! que me fai ploura.



XIV

— Fillette, dis-je, une gentille fée
vous doua, quand vous naquites,
d'une beauté parfaite.

MARCABRUN.

En souci de ma brunette, une brunette j'ai rencontré.
Toutes les brunes jeunes filles, depuis Zani, me font
pleurer.

— Plus noirs que ta robe noire, brune, tes yeux
m'ont bouleversé ! Regarde-moi : cela me rend la joie ;
regarde ! cela me fait pleurer.

Parlo-me 'n pau !... Que vas me dire?
Parlo, moun cor escoutara ;
Parlo, mignoto, fai-me rire ;
O mignoto, fai-me ploura.

Ah ! coume tu n'i'a pancaro uno,
Ma bello ! e te dison ?... — Clara.
— Noun ! sies Zani, Zani la bruno ;
Sies la chato qu'ai tant ploura !

Parle-moi un peu !... Que vas-tu me dire ? Parle, mon cœur écoutera ; parle, mignonne, fais-moi sourire ; ô mignonne, fais-moi pleurer.

Ah ! comme toi, il n'en est pas une encore, ma belle ! et l'on te nomme ?... — Clara. — Non ! tu es Zani, Zani la brune ; tu es la vierge que j'ai tant pleurée !



XV

E l' jorn es clars e bèls e gènts,
E l' solèlz lèva respandènts
Lo matin que spand la rosada ;
E l's auzèls, pèr la matinada'
E pèr lo tèms qu'es en doussor,
Cantan dessobre la verdor
E s'alegron en lor latin.

(Rouman de Jaufré)

Dins li pradoun i'a de viòuleto ;
Veici tourna li dindouleto ;
Tournamai veici lou soulèu,
 Plus rous, plus bèu ;
I'a de fueio sus li platano ;
L'oumbro èi fresco dins lis andano,
 E tout tresano !...
 O moun cor,
Perqué sies pas mort ?



XV

Et le jour est clair, beau et gentil,
et avec le soleil resplendissant se
lève le matin qui répand la rosée ;
et les oiseaux, par la matinée et
par le temps qui est en douceur,
chantent sur la verdure et s'égaient
en leur latin.

(Roman de Jaufré).

Dans les préaux il y a des violettes ; voici, de nouveau, les hirondelles ; de nouveau, voici le soleil, plus roux, plus beau. Il y a des feuilles aux platanes ; l'ombre est fraîche dans les allées, et tout tressaille !..

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?

La ribo èi verdo : sus la ribo
 Siéu coucha ; d'enterin m'arribo,
 E di grands aubre e di bouissoun,
 Prefum, cansoun.
 Tóuti li branco soun flourido ;
 Tout canto, tout ris, car la vido
 Es tant poulido !
 O moun cor,
 Perqué sies pas mort ?

De si bastido, li chatouno,
 Li chatouneto galantouno,
 Cantant emé lou roussignòu,
 Vènon pèr vòu.
 Courron, trapejon li floureto,
 E parlon de sis amoureto :
 Soun pas souléto...
 O moun cor,
 Perqué sies pas mort ?

Ah ! que la joio reviscoulo !
 Anen, fasès la farandoulo ;
 Anen, dansas 'mé li jouvènt,
 Lou péu au vènt.
 Vivo, enflourado, entre li roure,
 An ! courrés, qu'èi brave de courre ;
 Risès, iéu ploure !
 O moun cor,
 Perqué sies pas mort ?

La rive est verte ; sur la rive je suis couché ; cependant me viennent des grands arbres et des buissons, chants et parfums. Toutes les branches sont en fleurs ; tout chante, tout rit, car la vie est si charmante !

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?

De leurs *bastides*, les fillettes, les jeunes filles gracieuses, chantant avec les rossignols, viennent par volées. Elles courent, foulent les fleurs, et parlent de leurs amourettes : elles ne sont pas seules...

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?

Ah ! comme la joie ranime ! Allons, faites la farandole ; allons, dansez avec les jouvenceaux, la chevelure au vent. Vives, empourprées, entre les rouvres, allons, courez, car il fait bon courir ; riez, moi je pleure !

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort !

E, chascun emé sa chascuno,
Dansaran fin-qu'au clar de luno ;
Mai la tiéuno revendra plu

Dansa 'mé tu.

Ah ! pecaire, qu'èro braveto,
E que l'amave, la bruneto !

Aro èi moungeto...

O moun cor,

Perqué sies pas mort !

Et, chacun avec son amie, ils danseront jusqu'au clair de lune ; mais la tienne ne reviendra plus danser avec toi. Ah ! mon Dieu, qu'elle était gentille ! et combien je l'aimais, la brunette ! Ores elle est nonne...

O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort ?



XVI

Doussa res, que qu'om vos dia,
No cre que tals dolors sia
Com qui pær amic d'amia,
Qu'ieu pèr me mezéis o sai.

Ai !

BERTRAND DE LAMANOUN.

Ah ! ma plago es grando e lou mau es foun !
Tóuti li blessa, mounte, mounte soun ?
Li blessa de l'Amour, e n'en manco pas, certo !
Intras dins moun cor, la porto es duberto.

Intras dins moun cor e regardas-ie :
Parai, que moun mau a pas soun parié ?
N'aurié pas mies vauqu qu'un loup, un loup alabre,
M'aguèsse estrassa, chapla lou cadabre !

—
Les
PA
de
—
—
—
—
—



XVI

Doux objet, quoi qu'on vous dise, ne croyez pas qu'il soit douleur pareille à celle de l'ami qu'on sépare de son amie; car, par moi-même je le sais.
Aie !

BERTRAND DE LAMANON.

Ah ! ma plaie est grande et le mal est profond ! Tous les blessés, où sont-ils, où sont-ils ? les blessés de l'Amour, et certes, ils sont en grand nombre ! Entrez dans mon cœur, la porte est ouverte.

Entrez dans mon cœur, et regardez-y : n'est-ce pas que mon mal n'a pas son pareil ? N'eût-il pas mieux valu qu'un loup, un loup affamé, m'eût déchiré, écharpé les membres !

En que sièr, moun Diéu, en que sièr d'ama,
E se devouri, e se counsuma ?
Ah ! que l'amour tant bèu fugue un pantai qu'embulo!..
E toujours-que-mai moun cor sauno e brulo !

Vaqui d'ounte vèn que siéu coume siéu,
Passant tau qu'un mort au mitan di viéu :
Bono coume lou pan e douço coume un ange,
Uno enfant m'a fach aquéu mau estrange !

A quoi sert, mon Dieu, à quoi sert d'aimer, d'être rongé d'ennui et se consumer? Ah! que l'amour si beau soit un rêve qui leurre!.. Et toujours plus fort mon cœur saigne et brûle!

Voilà d'où vient que je suis comme je suis, passant tel qu'un mort au milieu des vivants: bonne comme le pain et douce comme un ange, une enfant m'a fait cette étrange blessure!



XVII

L'autriér, long un bos folhos...

CADENET.

N'èro pas uno rèino, uno rèino e soun trin,
Galoupant noublamen sus sa cavalo blanco,
E que, dins li grand bos, aubouro enjusqu'i branco
Touto la pòusso dóu camin.

Noublamen galoupant sus sa blanco cavalo,
N'èro pas uno rèino emé damo e varlet,
Que d'un mot de sa bouco e d'un cop d'iue soulet
Vous fai la caro roujo o palo.



XVII

L'autre jour, le long d'un bois feuillu...

CADENET.

Ce n'était pas une reine, une reine et son train, galopant noblement sur sa blanche cavale, et qui dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches toute la poudre du chemin.

Noblement galopant sur sa cavale blanche, ce n'était pas une reine avec dames et varlets, qui, d'un mot de sa bouche et seulement d'un coup d'œil, vous fait le visage rouge ou pâle.

N'èro rèn qu'uno enfant dessus un ase gris,
 Que de-long dóu draïou anavo plan-planeto,
 E pèr lou proumié cop vesiéu la chatouneto
 Que, segur, m'avié jamai vist.

Es vers la Font-di-Prat que venié ; se rescontro
 Qu'èro estré lou camin pèr passa tóuti dous,
 E la chato diguè : — Jouvènt, avisas-vous :
 L'ai reguigno ! — e me riguè contro, —

Tenès, passas davans ! — E, pèr delice, alor,
 La regarde e m'aplante, e vaqui que s'arrèsto...
 Uno rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto,
 Mai, pèr l'enfant, virè moun cor.

Oh ! n'èro qu'uno enfant, e n'èro que mai bello !
 Soun courset de basin, trop pichot e trop just,
 Badavo un pau davans, e si poulit bras nus
 Sourtien de sa mancho de telo.

De fichu, n'avié ges : èro au tèms de la caud ;
 Em'un brout d'amourié la chato se ventavo ;
 Au dous balin-balant de l'ase que troutavo,
 Penjavon si bèu pèd descau.

S'arrèsto. — Un an de mai, e de iéu avié crento ! —
 E pamens, e pamens parlerian pas d'amour ;
 Mai l'enfant venié fiho, e chasqu'an, chasque jour
 La fasié pu grando e pu gènto.

Ce n'était qu'une enfant sur un âne gris, qui le long du sentier allait tout doucement, et pour la première fois je voyais la bachelette qui, à coup sûr, ne m'avait jamais vu.

C'est vers la Fontaine-des-Prés qu'elle se dirigeait; il se trouve que le chemin était étroit pour passer tous les deux, et la fillette dit: — Jeune homme, prenez garde: l'âne rue! — et elle me sourit, —

Tenez, passez devant! — Et, avec délice, alors, je la regarde et je m'arrête, et voilà qu'elle fait halte. Une reine, sans doute, m'eût tourné la tête, mais cette enfant tourna mon cœur.

Oh! ce n'était qu'une enfant, et elle n'en était que plus belle! Son corset de bazin, trop petit et trop juste, baillait un peu devant, et ses jolis bras nus sortaient de sa manche de toile.

De fichu, elle n'en avait pas: c'était au temps de la chaleur; avec un rameau de mûrier s'éventait l'adolescente; au doux balancement de l'âne qui trottait, pendaient ses beaux pieds sans chaussure.

Elle s'arrête. — Un an de plus, et de moi elle avait honte! — Et pourtant, et pourtant nous ne parlâmes pas d'amour; mais l'enfant devenait fille, et chaque an, chaque journée la faisait plus grande et plus gentille.

Pèr lis èr, pèr lou biais e pèr la majesta,
 N'ai pas vist coume acò, d'enfant, dins li grand vilò ;
 Poudès cerca long-tèms, poudès cerca sus milo
 Tant d'innocèngo e de bèuta.

Ma mignoto, coume es toun noum? — Vous lou vau dire :
 Li gènt me dison Roso e ma maire Rouset.
 — E toun ase, coume èi que ie dison? Blanquet?... —
 L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti gènt n'an que tu?
 — Siéu l'ainado de cinq. — Tu l'ainado, jouineto?
 — Un que s'envai soulet, un encaro que teto,
 Emé dous autre pèr dessu !

— T'an après à legi? Sies estado à l'escolo?
 — Oh ! si ! — Ta coumunioun? — L'ai facho l'an passa. —
 — E mounte vas? — Mi gènt meissounon, sian pressa ; —
 M'envau au plan, darrié la colo. —

E l'enfant virè net permèi li pinatèu.....
 O Bèuta, coume fau que siegues poudèrouso,
 Pèr avé, de moun cor, de ma vido amourouso,
 Un moumenet gara lou fèu !

Pour les traits, pour la grâce et pour la majesté, je n'en vis oncques, d'enfant pareille, dans les grandes villes. Vous pouvez chercher longtemps, vous pouvez chercher sur mille tant de beauté et d'innocence !

— Ma mignonne, quel est ton nom ? — Je vais vous le dire : les gens m'appellent Rose et ma mère Roset. — Et ton âne, comment l'appelle-t-on ? Blanquet?... — L'enfant alors se met à rire.

— As-tu des frères, as-tu des sœurs, ou tes parents n'ont-ils que toi ? — Je suis l'aînée de cinq. — Toi, l'aînée, jeunette ? — Un qui s'en va tout seul, un qui tête encore, avec deux autres par dessus !

— T'a-t-on appris à lire ? es-tu allée à l'école ? — Oh ! oui. — Ta communion ? — Je l'ai faite l'an passé. — Et où vas-tu ? — Mes parents moissonnent, nous sommes pressés ; je m'en vais à la plaine, derrière la colline. —

Et l'enfant tourna rond parmi les jeunes pins..... — O Beauté, comme il faut que tu sois puissante, pour avoir, un petit moment, de mon cœur, de ma vie amoureuse ôté le fiel !



XVIII

Senher, de Diéu sui esposa,
Qu'iéu no vuelh autre senhor.

JAN ESTÈVE.

ESCRI SUS LA PARET D'UNO CHAMBRO
DÓU CASTÈU DE FONT-CLARETO.

O chambreto, chambreto,
Sies pichoto, segur, mai que de souveni !
Quand passe toun lindau, me dise : — Van veni ! —
Me semblo de vous vèire, o bèlli jouveineto,
Tu, pauro Julia, tu pecaire ! Zani.
E pamens, es fini !...
Dins aquelo chambreto, ah ! vendrés plus dourmi !
O Julia, sies morto ! o Zani, sies moungeto !



XVIII

Seigneur, de Dieu je suis épouse ;
je ne veux pas d'autre seigneur.

JEAN ESTÈVE.

ÉCRIT SUR LE MUR D'UNE CHAMBRE
AU CHATEAU DE FONT-CIARETTE.

O chambrette, chambrette, tu es petite, assurément, mais que de souvenirs ! Quand je passe le seuil de ta porte, je me dis : — Elles vont venir ! — Il me semble vous voir, ô belles jouvencelles, toi, pauvre Julia ! toi, hélas ! Zani.

Et pourtant, c'est fini !... dans cette petite chambre, ah ! vous ne viendrez plus dormir ! Tu es morte, ô Julia ! ô Zani, tu es nonne !



XIX

Tots jorns veiretz que val mens huei que ièr.

BERTRAND DE BORN.

Vole pas treboula ta vido,
Iéu t'ame e lou saupras jamai ;
Dempòièi tres an que sies partido,
T'ai plus revisto qu'en pantai.
Ah ! mis iue, ma bouco, moun rire,
Cènt cop aurien pou scu te dire : —
T'ame ! t'ame ! — Quente martire !
Enamoura coume un perdu,
Moun cor gounfle a tout escoundu !



XIX

Tous les jours vous verrez que vaut moins
aujourd'hui qu'hier.

BERTRAND DE BORN.

Je ne veux pas troubler ta vie, je t'aime et tu ne le
suras jamais ; depuis trois ans que tu es partie, je ne
ai plus revue qu'en songe. Ah ! mes yeux, ma bouche,
mon sourire, auraient pu te dire cent fois : — Je t'aime !
Je t'aime ! Quel martyre ! éperdument énamouré, mon
cœur si plein a tout caché !

Dóu mounastié durbès li porto,
 O moungeto, iéu vole intra ;
 Durbès-lèi ! moun amo es proun forto
 Pèr la vèire sènso ploura.
 Souto ta couifo à blànquis alo,
 Enca mai bruno, enca mai palo,
 Èi bèn tu que, dins la grand salo,
 Coume l'Ange de l'espitau,
 Passes au mitan di malaut.

Li malaut te dison : Ma sorre !
 Acò lis ajudo à soufri ;
 E quand vèn l'ouro que fai orre,
 Quand vèn l'ouro que fau mourir,
 D'aquéli gauto meigrinello,
 E d'aquéli pàuri parpello
 Que saran plus regardarello,
 Douçamen eissugues li plour
 E lis amàri tressusour.

O jouvènto, nosto miougrano
 A 'scampa si gran de courau...
 Ah ! s'ère Mistrau de Maiano,
 S'aviéu lou pitre de Mistrau !
 Se de Martin, de Roumaniho,
 Aviéu lou gàubi, l'armounio,
 Metriéu toun noum en letanio !
 Iéu cante coume cante, mai
 Es pièi iéu que t'ame lou mai !

Du monastère ouvrez les portes, ô nonnes, je veux entrer ; ouvrez-les ! mon âme est assez forte pour la voir sans pleurer. Sous ta coiffe aux blanches ailes, encore plus brune, plus pâle encore, c'est bien toi qui, dans la grande salle, comme l'Ange de l'hôpital, passes au milieu des malades.

Les malades te disent : — Ma sœur ! — Cela les aide en leurs souffrances ; et quand vient l'heure qui épouvante, quand vient l'heure où il faut mourir, de ces joues amaigries, et de ces pauvres paupières qui n'auront plus de regard, doucement tu essuies les pleurs et les amères sueurs glacées.

O jouvencelle, notre grenade a épanché ses grains de corail..... Ah ! si j'étais Mistral de Maillane, si j'avais la poitrine de Mistral ! si de Martin, de Roumanille, j'avais l'art savant, l'harmonie, je mettrais en litanies ton nom ! Moi je chante comme je chante, mais c'est encore moi qui t'aime le plus !

Oh ! te béuriéu, dedins un vèire,
 Te rousigariéu de poutoun,
 E passariéu, rên qu'à te vèire,
 Touto ma vido à ti geinoun !
 De liuen, de près, o femo, femo,
 Saras tout pèr iéu ! Mi lagremo
 Fan qu'abresa moun cor que cremo,
 E de soufri siéu jamai las,
 E moun tourment èi moun soulas.

Pamens, manco pas de chatouno,
 D'àutri chato n'en manco pas !
 Bloundo, bruneto e galantouno,
 Qu'entre li vèire, lis amas.
 Oh ! pèr lou cor queto chabêço
 Qu'aquesto terro de Prouvêço,
 Pleno d'amour e de jouvêço,
 Pleno de flour, pleno de nis,
 Terro de Diéu, o paradis !

Iéu n'en sabe uno au païs d'Arle,
 Uno que dirai pas soun noum ;
 Anes pas créire, se n'en parle,
 Que n'en fugue amoureux, oh ! noun !
 Mai sa bouqueto èi tant risêto,
 Mai sa caro es tant innocêto,
 Mai touto, touto es tant plasêto,
 Que de soun biais enfantouli,
 Ve ! sêso tu, n'ère afouli !

Oh ! je te boirais dans un verre d'eau, je te dévorerais de baisers, et passerais à te contempler ma vie entière à tes genoux ! De loin, de près, ô femme, femme, tu seras tout pour moi ! Mes larmes ne font qu'attiser mon cœur qui brûle, et de souffrir je nè suis jamais las, et ma torture est mon soulagement.

Pourtant, ne manquent pas, les fillettes ; d'autres fillettes il ne manque pas ! blondes, brunes et gracieuses, qu'on aime dès qu'on les voit. Oh ! quelle chevance pour le cœur que cette terre de Provence, pleine d'amour et de jeunesse, pleine de nids, pleine de fleurs, terre de Dieu, ô paradis !

J'en sais une au pays d'Arles, une que je ne veux pas nommer. Ne vas pas croire, si je parle d'elle, que j'en sois amoureux, oh ! non ! Mais sa petite bouche est si riante, mais son visage est si candide, mais toute, toute elle est si aimable, que de ses grâces enfantines, sans toi, vois-tu, je m'affolais !

Ai ! paure iéu, paure pelegre !
 Responde, amigo, à toun ami :
 De-qu'èi qu'as fa de ti péu negre ?
 De-qu'èi qu'as fa, douço Zani,
 D'aquelo raubo tant amado
 Qu'aviés, la primo matinado
 Que te veguère ? Oh ! queto annado !...
 E lou cor a tout estoufa,
 E lou tèms a tout escafa.

Nàni ! lou calèu que se boufo
 Toujour fumo encaro un brisoun,
 E l'amour que lou cor estoufo
 Sèmpre couvo dins un cantoun.
 Vai ! s'as plus lou meme ahihage,
 As toujour lou meme visage,
 Lou meme cor ; dintre si viage
 Lou tèms viro e n'escafo rèn :
 Siéu toujour lou meme jouvènt.

Veici l'estiéu, li niue soun claro ;
 A Castèu-Nòu, lou vèspre èi bèu ,
 E dins li bos, la luno encaro
 Mounto, la niue, sus Camp-Cabèu.
 T'ensouvèn ? dins li clapeirolo,
 Emé ta faci d'espagnolo,
 De quand courriés coume uno folo,
 De quand courrian coume de fòu,
 Au plus sourne, e pièi qu'avian pòu ?

Ah ! pauvre moi, pauvre âme errante ! Réponds, amie, à ton ami : qu'as-tu fait de tes cheveux noirs ? qu'as-tu fait, douce Zani, de la robe si aimée que tu portais, le premier matin que je te vis ? Oh ! quelle année ! Et le cœur a tout étouffé, et le temps a tout effacé !

Non ! la lampe qu'un souffle éteint, fume toujours encore un peu, et l'amour que le cœur étouffe couve toujours en un recoin. Va ! si tu n'as plus le même vêtement, tu as toujours même visage, même cœur ; dans sa marche le temps retourne et n'efface rien : je suis toujours le même jeune homme.

Voici l'été, les nuits sont claires ; à Château-Neuf, le soir est beau ; dans les bois, la lune encore monte, la nuit, sur Camp-Cabel. T'en souvient-il ? dans les pierrées, avec ta tête d'espagnole, quand tu courais comme une folle, quand nous courions comme des fous au plus sombre, et que puis nous avions peur !

E, pèr ta taio mistoulino,
 Iéu t'agantave, e qu'èro dous !
 Au canta de la sôuvâgino,
 Dansavian alor tóuti dous :
 Grihet, roussignòu e reineto
 Disien tóuti si cansouneto ;
 Tu, i' apoundiés ta voues clareto...
 O bello amigo, aro, ounte soun
 Tant de brande e tant de cansoun ?

A la fin, pamens, las de courre,
 Las de rire, las de dansa,
 S'assetavian souto li roure,
 Un moumenet, pèr se pausa ;
 Toun long péu que se destrenavo,
 Moun amourouso man amavo
 De lou rejougne, e tu, tant bravo,
 Me leissaves faire, plan-plan,
 Coume uno maire soun enfant.

Oh ! pèr-de-que tout èi coume èro,
 Aro, moun Diéu, qu'elo i'èi plu !
 Pèr-de-que sies tant verdo, o terro ?
 O cèu, pèr-de-que sies tant blu ?
 Terro e cèu, perqué sias en fèsto ?
 E perqué, se lève la tèsto,
 Tant de bonur enca me rèsto,
 Quand iéu te vese, o sant soulèu,
 Que sies tant caud, tant rous, tant bèu !

Et, par ta taille délicate, je te prenais, et que c'était doux ! Au chœur des petites bêtes des bois, nous dansions alors tous les deux : grillons, rainettes et rossignols disaient toutes leurs chansonnettes ; toi, tu y mêlais ta voix claire... O belle amie, où sont, maintenant, tant de rondes et de chansons ?

A la fin, cependant, las de courir, las de danser, las de rire, nous nous asseyions sous les chênes, un petit moment, pour nous reposer ; ta longue chevelure qui se détressait, mon amoureuse main aimait à l'arranger de nouveau, et toi, si bonne, doucement tu me laissais faire, comme une mère son enfant.

Oh ! pourquoi donc tout est-il comme par le passé, mon Dieu, maintenant qu'elle n'est plus ici ! Pourquoi es-tu si verte, ô terre ? ô ciel, pourquoi es-tu si bleu ? Terre et ciel, pourquoi êtes-vous en fête ? Et pourquoi, si je lève mon front, tant de bonheur me reste-t-il encore, quand je te vois, ô saint soleil, si ardent, si roux, si beau !

O flour, perqué sias espelido,
 Dins li camin, e tout-de-long ?
 O flour, perqué sias tant poulido ?
 Pèr-de-que cascaias, o font ?
 Perqué tant de fueio ? La branco
 Souto la ramo s'espalanco...
 O nèu d'ivèr, nèu frejo e blanco,
 Poudiès pas, souto toun linçou,
 Teni sèmpre la terro en dòu !

Perqué cantas coume d'ourgueno,
 Aucèu, dins lis aubre voulant ?
 I'a plus de serp, plus d'alabreno,
 Adounc, i'a plus ges d'escoulan ?
 Mai, adounc, ounte èi lou cassaire
 Emé si chin, si chin bouscaire,
 Que fan lou fur coume de laire ?
 Ounte èi l'ome emé soun fusiéu
 Pèr tia li bèstio dóu bon Diéu ?

Pleno dóu parfum di vióueto,
 Dóu fres dóu sero, d'ounte vèn
 Que boufas sèmpre, auro mouleto,
 Auro d'amour e de printèm ?
 Luno, perqué sies clarinello ?
 Amoussas-vous tóuti, estello !
 Perqué fasès la niue tant bello ?
 O bèn, amoussas-vous, mis iue,
 E veirai plus tant bello niue !

O fleurs, pourquoi êtes-vous écloses, le long de tous les chemins ! Pourquoi, ô fleurs, êtes-vous si jolies ? Pourquoi murmurez-vous, ô sources ? Pourquoi tant de feuilles ? La branche ploie sous la ramée... O neige d'hiver, neige froide et blanche, ne pouvais-tu, sous ton linceul, tenir la terre en deuil, toujours !

Pourquoi chantez-vous comme des orgues, oiseaux qui volez dans les arbres ? Il n'y a donc plus de serpents, plus de salamandres ? il n'y a donc plus d'écoliers ? Mais où donc est le chasseur, avec ses chiens, ses ardents limiers qui fouillent (les taillis) comme des larrons ? où est l'homme avec son fusil, pour tuer les bêtes du bon Dieu ?

Pleines du parfum des violettes, de la fraîcheur du soir, d'où vient que vous soufflez toujours, brises suaves, brises d'amour et de printemps ? Lune, pourquoi es-tu si claire ? éteignez-vous toutes, étoiles ! Pourquoi faites-vous la nuit si belle ? Ou bien, éteignez-vous, mes yeux, et je ne verrai plus si belle nuit !

Moun Diéu ! s'au mens dins la memòri,
Aquéu cementèri dóu cor,
Quand l'amour èi plus qu'uno istòri,
Tout èro mort, oh ! mai, bèn mort !...
L'ouro de-bado coucho l'ouro,
Noun ! toujours quaucarèn s'aubouro
D'aqueu passat que lou cor plouro,
Noun ! toujours quaucarèn reviéu
E vous rousigo tóuti viéu !

Mon Dieu ! si, au moins, dans le souvenir, — ce cimetière du cœur, — quand l'amour n'est plus qu'une histoire, tout était mort, oh ! mais bien mort !.... Vainement, l'heure chasse l'heure, non ! toujours quelque chose s'élève, de ce passé que le cœur pleure ; non ! toujours quelque chose revit et vous ronge tout vivant !



X X

L'autrièr, quând mos cors sentia
Mant' amorosa dolor.
Anav' enquerènt la flor
D'ont podi' esser garitz...

BERTOLOME ZORGI.

La femo se giblo e s'aubouro,
Coupant li grand mato de jounc ;
Un pau pu liuen, l'ome labouro,
E lou chin gardo l'enfantoun.

Subre lou faudau que la maire
Avié leissa dins lou jounquié,
L'enfant, virado un pau de caire
E la tèsto à rèire, dourmié.



XX

L'autre jour, quand mon cœur
sentait mainte amoureuse douleur,
j'allais cherchant la fleur qui pou-
vait me guérir...

BERTOLOME ZORGI.

La femme se courbe et se dresse, coupant les grandes
touffes de jonc ; un peu plus loin, l'homme laboure, et
le chien garde l'enfant.

Sur le tablier que la mère avait laissé dans la jon-
chaie, l'enfant, tournée à demi sur le flanc, et la tête
en arrière, dormait.

Touto roso e bloundo e frisado,
 Uno man dins si long frisoun,
 La douço enfant dourmié, bressado
 De l'aureto e de si cansoun.

Li grands aubre, coume uno plueio,
 Li grands aubre plen de soulèu,
 Leisséron toumba de si fueio
 L'oumbriho d'aquéu fres tablèu.

Dor, innocènto e mita-nuso :
 Pèr l'espicha, gai e courriòu,
 Li lesert e li lagramuso
 Vènon sèns brut dins lou draiòu.

Li parpaioun, que sis aleto
 Volon à touto flour de champ,
 Li parpaioun an fa pausetto
 Pèr vèire aquelo urouso enfant.

Iéu que passave dins la draio,
 M'aplantère tout pensatiéu,
 E diguère : — De-que pantaio,
 Pèr èstre tant bello, moun Diéu ?

O som, bono som de l'enfanço,
 Bono som, perqué n'as qu'un tèm ?
 Dins l'amour, dins la maluranço,
 A l'ome fariés tant de bèn !

Toute rose et blonde et bouclée, une main dans ses longues boucles, la douce enfant dormait, bercée par le zéphir et ses chansons.

Les grands arbres, comme une pluie, les grands arbres pleins de soleil, laissèrent tomber de leurs feuilles la pénombre de ce frais tableau.

Elle dort, innocente et demi-nue : pour l'épier, gais et coureurs, les lézards verts et les lézards gris viennent sans bruit dans le sentier.

Les papillons, dont les ailes volent à toute fleur champêtre, les papillons se sont posés pour voir cette heureuse enfant.

Moi qui passais dans le chemin, je m'arrêtai tout pensif, et je dis : — De quoi rêve-t-elle, pour être belle ainsi, mon Dieu ?

O sommeil, bon sommeil de l'enfance, bon sommeil, pourquoi n'as-tu qu'un temps ? Dans l'amour, dans l'infortune, à l'homme tu ferais tant de bien !

Bèu som que iéu pode plus faire !...
Oh ! que vourriéu redeveni
Pichot enfant emé ma maire !
Oh ! que vourriéu ansin dourmi !

Beaux sommes que je ne puis plus faire !... Oh ! que
je voudrais redevenir petit enfant avec ma mère ! Oh !
que je voudrais dormir ainsi !



XXI

Quand la douss' aura vènta
De vès noste païs,
M' es vejaire qu' ièu sènta
Odor de paradis,
Pèr amor de la gènta
Vès cui ièu son aclis.

BERNAT DE VENTADOUR.

O venerablo Roumo, emé ti palais rous,
Emé toun souleias qu'emplis ti grand carriero,
Emé toun pople gai, ti femo fenestriero,
Tant bello que fan gau, ièu rèste malurous.

Ai escala, soulet, la coulouno Trajano :
D'aqui lou Quirinau, d'eici lou Vatican,
Li verd jardin dóu Papo, e, coume un long riban,
Jaune, souto li pont, lou Tibre que debano,



XXI

Quand la douce brise souffle du
côté de notre pays, il me semble
sentir odeur de paradis, à cause
de l'amie charmante vers qui s'in-
cline mon amour.

BERNARD DE VENTADOUR.

vénérable Rome, avec tes palais roux, avec ton
soleil qui emplit tes grandes rues, avec ton peuple
et tes femmes qui se montrent aux fenêtres, si belles
et font envie, je reste malheureux !

Je gravi seul la colonne Trajane : de là le Quirinal,
le Vatican, les verts jardins du Pape, et, comme
un long ruban, le Tibre jaune qui sous les ponts se
coule.

Enaurant sa coupolo inménso entre li pin,
 Vès! tau qu'uno mountagno, eila, lou grand Sant-Pèire...
 Sant-Pèire d'Avignoun, oh! que vourriéu te vèire
 Dins lis aubre espeli 'mé toun clouchié loungin! —

Pièi, 'mé si rómio antico e sis engrau ferouge
 E si queiroun crema, li vièi bàrri rouman ;
 E li grands arc bessoun, que se dounon la man,
 Dòu vaste Coulisèu, basti de patòu rouge.

E toujours quaucarèn me retrais lou païs :
 O Coulisèu, pèr iéu, sies lis Areno d'Arle ;
 E tu que ploure tant, tu de quau toujours parle,
 Soulo, au mièi d'aquéu pople, amigo, t'ai pas vist!

Pu liuen, dins lou trescamp sòuvage que s'alargo
 De la Porto Latino à la Porto Sant-Pau,
 Aurouge e banaru, negre e libre, li brau
 Barrulon à troupèu coume dins la Camargo.

Iéu, cresiéu d'òublida! — Sus la terro, sus mar,
 Cresiéu leissa 'n camin quaucarèn de ma peno :
 Es lou tèms que s'envai, ma vido que s'abeno,
 E moun cor es toujours plus triste e plus amar!

Élevant sa coupole immense entre les pins, voyez, tel qu'une montagne, là-bas, le grand Saint-Pierre... Saint-Pierre d'Avignon, oh ! que je voudrais te voir éclore dans les arbres avec ton clocher effilé ! —

Puis, avec leurs ronces antiques et leurs brèches farouches et leurs quartiers de pierre brûlés par l'incendie, les vieux remparts de Rome ; et, se donnant la main, les grands arcs jumeaux du vaste Colisée bâti de briques rouges.

Et toujours quelque chose me rappelle le pays ! Tu es pour moi, ô Colisée, les Arènes d'Arles ; et toi, que je pleure tant, toi dont je parle sans cesse, seule, au milieu de ce peuple, amie, je ne t'ai pas vue !

Plus loin, dans la lande sauvage qui se répand de la Porte Latine à la Porte Saint-Paul, ombrageux et cornus, noirs et libres, les taureaux errent par troupes, comme dans la Camargue.

Je croyais oublier ! — Sur la terre, sur mer, je croyais laisser en route quelque chose de ma peine : c'est le temps qui s'en va, ma vie qui s'use, et mon cœur est toujours plus triste et plus amer !



XXII

Las! qu'ieu d'amor non ai conqui ~~si~~
Mas las trebalhas e l'afan.

CERCAMOUN.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant?

Coume un enfant crides e ploures,
Coume un enfant qu'an desmama;
Paure cor d'amour afama,
Après lou bonur courres, courres...



XXII

Hélas ! de l'amour je n'ai conquis
que les tribulations et la peine.

CERCAMON.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Comme un enfant, tu cries et pleures, comme un
enfant qu'on a sevré ; pauvre cœur d'amour affamé,
après le bonheur tu cours, tu cours...

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
 Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Vourriés, quauco part dins lou mounde,
 Em' elo, bèn liuen t'enana,
 E t'escoundre e plus t'entourna ;
 Car lou bonur, fau que s'escounde !

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
 Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Sus lou papié liogo d'escriéure,
 Vourriés dire ço qu'as pas di ;
 Vourriés..... Rèn que soun souveni
 Te fai mouri e te fai viéure.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
 Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Vourriés douço e lóngui brassado,
 E poutouna, fin-qu'à deman,
 Soun poulit front, sa jouino man,
 Si man de ti plour arrousado.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
 Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

O Bèuta ! pan de la jouinesso,
 O pan goustous, o bèu pan blanc,
 Pan que se manjo en tremoulant,
 Pan de l'amour, pan di caresso !...

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Tu voudrais, quelque part dans le monde, avec elle,
bien loin t'en aller, et te cacher, et ne plus revenir ;
car le bonheur, il faut qu'il se cache !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Au lieu d'écrire sur le papier, tu voudrais dire ce que
tu n'as pas dit ; tu voudrais.... Rien que sa souvenance
te fait mourir et te fait vivre.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Tu voudrais doux et longs embrassements, et, jusqu'à
demain, couvrir de baisers son front charmant, sa jeune
main, ses mains arrosées de tes pleurs.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

O Beauté, pain de la jeunesse, ô pain savoureux, beau
pain blanc, ô pain qu'en tremblant l'on mange, pain de
l'amour, pain des caresses !...

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

E pièi, que sariés mai ? — La maire
Brèssò l'enfant sus si geinoun,
E lou devouris de poutoun,
E si poutoun soun counsoulaire.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Mai l'amour, l'amour, rèn l'assolo !
A toujours fam, a toujours set ;
Sèmpre brulant, a toujours fre ;
Toujour trefoulis e tremolo.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

N'i'en a que s'envan, plen de croio,
Vers l'amour, pèr s'enreveni
Tant triste que vous fan ferni,
Éli que cercavon la joio.

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Vai ! li caresso de la femo
Soun bono que pèr lis enfant ;
Quand sias ome, que-mau vous fan !
Dins si poutoun, que de lagremo !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Et puis, que serais-tu de plus ? — La mère berce l'enfant sur ses genoux, et le dévore de baisers, et ses baisers sont consolateurs.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Mais l'amour, l'amour, rien ne l'apaise ! Il a toujours faim, il a toujours soif ; toujours brûlant, il est toujours glacé ; toujours il tressaille et frissonné.

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Il en est qui s'en vont, pleins de présomption, vers l'amour, et s'en reviennent si tristes qu'ils vous font frémir, eux qui cherchaient la joie !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Va ! les caresses de la femme ne sont bonnes que pour les enfants ; quand on est homme, quel mal elles vous font ! dans leurs baisers, que de larmes !

De-que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Li mai roso devènon palo,
Dins l'amour e sis estrambord ;
S'afemelisson li plus fort,
E i'a de brassado mourtalo.

De-que vos moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de-qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

De-qu'èi que te lagnes encaro ?
Ah ! se l'amour e la bèuta
Noun donon la felecita,
Moun Diéu ! que noun moun cor se barro ?

Tas-te ! paure cor, de qu'as fam ?
Perqué, toujours, perqué crida coume un enfant ?

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Les plus roses deviennent pâles, dans l'amour et ses délires ; ils s'efféminent, les plus forts, et il est des étreintes mortelles !

Que veux-tu, mon cœur, quelle faim te tourmente ?
Oh ! qu'as-tu, pour crier toujours comme un enfant ?

Qu'as-tu à te plaindre encore?... Ah ! si l'amour et la beauté ne donnent pas le bonheur, mon Dieu ! que mon cœur ne se ferme-t-il ?

Tais-toi, pauvre cœur, quelle faim te tourmente ?
Pourquoi, toujours, pourquoi crier comme un enfant ?



XXIII

Diéus ! qual enuech
Mi fai la nuech !
Perqu' iéu desir l'alba.

UC DE LA BACALARIÉ.

Dins lis Uba de Luro, estrange e négri moure
S'aubourant sôvertous comme li grândi tourre
D'un castelas maudi, — dins li ro, li sapin
Que l'encenturon, iéu escalave, un matin.
Di draïou trapeja sèmpre iéu me destourne,
E m'esmarre, de-fes, dins d'esmarradou sourne.



XXIII


Dieu ! quel ennui — la nuit
me cause ! — aussi je désire
l'aurore.

HUGUES DE LA BACALÉRIE

Dans le Septentrion de Lure *, pics étranges et noirs,
qui se dressent sourcilleux comme les grandes tours
d'un vieux château maudit, — dans les rocs, les sapins
qui l'enceignent, je grimpais un matin. Moi toujours
des sentiers foulés je me détourne, et, parfois, je m'égare
en de sombres dédales.

* Montagne de la Haute-Provence.

Caminière long-tèmps, long-tèms souto li frai,
 Li liéu e li sapin e li faiard ; l'esfrai
 Me moustravo souvènt, dintre li racinage
 Que rebalon lou sòu, bestort, gris e sôuvage,
 De serp qu'ausiéu sibla. Pamens, tout èro mut ;
 Ni vòu, ni crid d'aucèu dins l'aubrage ramu ;
 Rèn que moun pas, plan-plan, sus lou rambuei di fueio,
 Que fasié 'n caminant un brut coume la plueio ;
 E piéi, de tèms en tèms, quauque gros aubre mort,
 En travès dóu camin, jasié. — Pas dóu Mau-Cor,
 Vai, t'an bèn bateja ! — Ro, sèuvo, trevaresso
 Mai pleno d'espavènt, mai pleno d'amaresso,
 N'en sabe ges : l'oumbrun qu'embarro de pertout ;
 S'alignant sènso fin, s'aloungant sènso bout,
 Aquéli nègri trounc taca de moussou blanco,
 E coume de grand bras tóuti li grândi branco !...
 Ère las, ère mort, aviéu fre, fam e pòu.
 Subran un ruscle d'or toumbo sus lou draïou ;
 L'orro fourèst se duerb, lou gai soulèu enflamo
 La terro, tant que l'iue vèi peralin..... E, l'amo
 Lusènto de bonur, toumbère d'à-geinou !

Dins la sourno fourèst de ma doulour, ah ! noun,
 I'a pas un escabour, pas un rai que clarejo !
 Ma niue n'èi pas proun negro, encaro ? èi pas proun frej 
 Siéu tant las, o moun Diéu ! Pamens, courreiriéu lèu... --
 — Ounte i'a lou bonur ? ounte i'a lou soulèu ?

Je cheminai longtemps, longtemps sous les frênes, les ifs et les sapins et les hêtres ; l'effroi me faisait voir souvent, entre les racines qui rampent sur la terre, tortueuses, grises, sauvages, des serpents que j'entendais siffler. Tout, cependant, était muet ; ni vol, ni cri d'oiseau dans le massif rameux ; rien que mon pas qui, lentement, sur le ramassis des feuilles, faisait, en cheminant, un bruit comme la pluie ; et puis, de temps à autre, quelque gros arbre mort, en travers du chemin, gisait. — Pas du Mal-Cor, va ! l'on t'a bien nommé ! De rocs, de forêts, de déserts, plus remplis d'épouvante, plus remplis d'amertume, je n'en sais point : l'ombre qui enveloppe de partout ; s'alignant interminables, s'allongeant inaccessibles, ces troncs noirs tachés de blanches mousses, et comme de grands bras toutes les grandes branches !...

J'étais las, j'étais mort, j'avais froid, faim et peur. Soudain une averse d'or tombe sur le sentier ; l'horrible forêt s'ouvre, le gai soleil enflamme la terre, au loin, à perte de vue..... Et, l'âme luisante de bonheur, je tombai à genoux !

Dans la sombre forêt de ma douleur, ah ! non ! il n'y a pas un crépuscule, pas un rayon qui brille ! Ma nuit n'est-elle pas assez noire encore ? n'est-elle pas assez froide ? Je suis si las, ô mon Dieu ! Pourtant, je courrais vite..... — Où est le bonheur ? où est le soleil ?



XXIV

Planh sobre planh ! dolor sobre dolor **▼**
(*Martiroulògi de la Glèizo de-z-Ais.*)

I'a long-tèms que moun cor acampo, —
Tant de fueio an tounba qu'escoundon li camin ; —
I'a long-tèms que moun cor acampo,
I'a long-tèms que moun cor acampo un grand charpin **■** ;
I'a long-tèms que moun cor acampo, —
Rèsto plus dins li bos que li brancage mort ; —
I'a long-tèms que moun cor acampo
Lou charpin de l'amour, e qu'espère la Mort :
La Mort, davans iéu, toujours lampo !



XXIV

Plainte sur plainte ! douleur sur douleur !

(Martyrologe de l'Eglise d'Aix.)

Voilà longtemps que mon cœur accumule, — tant de feuilles sont tombées qu'elles cachent les chemins ; — voilà longtemps que mon cœur accumule, voilà longtemps que mon cœur accumule un grand mal-être ; voilà longtemps que mon cœur accumule, — il ne reste plus dans les bois que les ramures mortes ; — voilà longtemps que mon cœur accumule le mal-être de l'amour, et que j'attends la Mort : la Mort, devant moi, toujours fuit !



XXV

Quia sine dolore non vivitur
in amore.

(*De Imitatione Christi*, lib. III. cap. v.)

Ah ! dis amour d'aqueste mounde,
N'ai proun, o moun Diéu, coume acò ;
Ah ! de l'amour ai moun abounde,
E pamens n'ai ama qu'un cop !

E moun amour rè'n n'esperavo :
E, de-longo, èro un mes de Mai
Pèr moun cor tèndre, que n'amavo
Que pèr ama, 'm' acò pas mai !



XXV

Parce qu'on ne vit point sans douleur
dans l'amour.

(*L'Imitation de Jésus-Christ*, liv. III. ch. v.)

Ah ! des amours de ce monde, j'en ai assez, ô mon Dieu, comme cela ; ah ! de l'amour j'ai ma satiété, et pourtant je n'ai aimé qu'une fois !

Et mon amour était sans espérance, et c'était un mois de mai sans fin, pour mon cœur tendre qui n'aimait que pour aimer, et pas davantage !

Lou vènt que buto la penello
 Meno au port o meno à l'estèu ;
 Avèn pas tóuti memo estello,
 S'avèn tóuti meme soulèu.

N'i'a qu'an toujours la mar aplano,
 L'auro aboucado e lou tèm siau ;
 N'i'a qu'an lis erso e la chavano,
 N'i'a qu'an li tron e lis uiau.

Quau l'aurié di, ma chatouneto,
 O pauro enfant, quau l'aurié di,
 Qu'acò sarié nosto planeto,
 Iéu de t'ama, tu de parti !

Oh ! perqué te sies envoulado
 Peralin dins un mounastié ?
 De-qu'èi que t'avié treboulado ?
 De-qu'èi que lou cor te disié ?

Perqué, peréu, t'ai vist tant bello ?
 Perqué, tant bono, un jour d'estiéu,
 M'enmasca, bruno vierginello,
 Emé ti grands iue pensatiéu ?

Pamens trevave pas li damo ;
 Viviéu tranquile e sournaru :
 Digo, perqué'èi qu'as pres moun amo,
 E l'as empourtado emé tu ?

Le vent qui pousse la barque conduit au port ou conduit à l'écueil ; nous n'avons pas tous même étoile, si nous avons tous même soleil.

Il en est qui ont toujours la mer plane, le vent apaisé et le temps calme ; il en est qui ont les vagues et les orages, qui ont les tonnerres et les éclairs.

Qui l'aurait dit, ma jeune fille, ô pauvre enfant, qui l'aurait dit, que ce serait là notre *planète*, moi de t'aimer, toi de partir !

Oh ! pourquoi t'es-tu envolée si loin dans un monastère ? Qu'est-ce donc qui t'avait troublée ? que te disait ton cœur ?

Pourquoi, aussi, t'ai-je vue si belle ? Pourquoi, si bonne, un jour d'été, m'ensorceler, ô brune vierge, avec tes grands yeux pensifs ?

Pourtant, je ne hantais pas les dames ; je vivais tranquille et sombre : réponds, pourquoi m'as-tu pris mon âme, et l'as-tu emportée avec toi ?

Aro, se rescontre, pèr viage,
 Quaucun que te sèble un brisoun
 Dins soun biais, dins soun abihage,
 Iéu la seguisse d'escoundoun.

Sus si piado camine e ploure ;
 E, quand la chatouno a passa : —
 O moun bonur, perqué t'encourre,
 Ie cride, perqué me leissa ?

De tant de jo, de tant de fèsto,
 De tant de jour, mi pu bèu jour,
 De moun printèms de-que me rèsto ?
 Rèn que lou lassige e li plour !

La vido es ansin : ome, femo,
 Fau sèmpre, fau tóuti souffri,
 E paga, pèr forço lagremo,
 Un pau de joio, e pièi mouri !

Ah ! dempièi l'amaro partènço,
 Que fara sèmpre ma doulour,
 Ai pas proun paga ma jouvènço ?
 Ai pas proun paga moun amour ?

La joio, tant douço e tant forto,
 De la vèire un matin, moun Diéu,
 L'ai pas proun pagado ? — Sies morto,
 Oh ! sies mai que morto pèr iéu !

Maintenant, si j'en rencontre, par chemin, quelqu'une qui te ressemble un peu, dans ses manières ou dans ses vêtements, moi, je la suis en cachette.

Sur ses traces, je marche et je pleure ; et, quand a passé l'adolescente : — O mon bonheur, pourquoi t'enfuir, lui crié-je, pourquoi me délaisser ?

De tant de jeux, de tant de fêtes, de tant de jours, mes plus beaux jours, de mon printemps, que me reste-t-il ? Rien que la lassitude et les pleurs !

La vie est ainsi : homme, femme, il faut toujours, il faut tous souffrir, et payer de beaucoup de larmes un peu de joie, et puis mourir !

Ah ! depuis le départ amer qui fera toujours ma douleur, n'ai-je pas assez payé ma jeunesse ? n'ai-je pas assez payé mon amour ?

La joie, si forte et si douce, de l'avoir vue un matin, mon Dieu ! ne l'ai-je pas assez payée ?... Tu es morte, oh ! tu es plus que morte pour moi !

E' vène maigre, e me transisse,
E ma sorre me dis : — De-qu'as ? —
Res pòu saupre ço que soufrisse.....
O Segnour, baias-me la pas !

Un pau de pas que me restaure,
La pas, la pas que m'a quita !
Coume un vèire d'aigo à-n-un paure,
Fasès-me-n'en la carita !

I'a qu'uno joio vertadiero
En aquest mounde tant catiéu,
Mai aquelo èi sènso pariero :
La joio de t'ama, moun Diéu !

Et je maigris et me consume, et ma sœur me dit : —
Qu'as-tu ? — Nul ne peut savoir ce que je souffre.....
O Seigneur, donnez-moi la paix !

Un peu de paix qui me restaure, la paix, la paix qui
m'a quitté ! Comme un verre d'eau à un pauvre, faites-
m'en la charité !

Il n'est qu'une joie véritable, en ce monde si mauvais,
mais celle-là est sans pareille : la joie de t'aimer, mon
Dieu !



II

L'ENTRELUSIDO

L'ENTRE-LUEUR

A WILLIAM C. B. WYSE

DE WATERFORD (IRLANDO)

Ami, la pouësio es coume lou soulèu :
Trelusis sus lou mounde, e l'escaufo, e fai vièure ;
Dins tóuti li païs, tóuti podon lou béure,
Aquéu soulèu di jouine, e di fort e di bèu.

Urous quau ie saup courre, urous quau lou saup vèire!
Trel usis pas toujours, tambèn a soun tremount.
Aquelo pluejo d'or, quand toumbo d'eilamont,
Coume à-n-un vin de Diéu fau ie pourgi soun vèire.

A WILLIAM C. B. WYSE

DE WATERFORD (IRLANDE)

Ami, la poésie est comme le soleil: elle resplendit sur le monde, et l'échauffe, et le fait vivre; dans tous les pays, tous peuvent le boire, ce soleil des jeunes, et des forts et des beaux.

Heureux qui sait y courir, heureux qui sait le voir !
Il ne resplendit pas toujours, il a aussi son déclin. Cette pluie d'or, quand elle tombe d'en-haut, comme à un vin de Dieu il faut tendre son verre.

LA BESSOUNADO

— Enca dous pèr crèisse la bando !
Pèr ma fisto, erian pas proun gu !
— Èi lou bon Diéu que nous li mando,
E sarien pas li benvengu ?
Dous drole ! la bello couvado !
Regardas-lèi : que soun pouli !
Tre que l'aucèu es espeli,
La maire baio la becado.

LES JUMEAUX

— Encore deux pour accroître la bande ! par ma foi, nous n'étions pas assez gueux ! — C'est le bon Dieu qui nous les envoie, et ils ne seraient pas les bienvenus ? Deux garçons ! la belle couvée ! regardez-les : qu'ils sont jolis ! Dès que l'oiseau est éclos, la mère donne la becquée.

N'agués pas pòu de m'agouta !
 Poudès teta
 Di dous cousta !
 Mis enfantoun, poudès teta !

Lis enfant soun jamai de rèsto.
 Comte li miéu à cha parèu,
 Pèr iéu pamens èi toujours fèsto
 Quand m'arribo un enfant nouvèu.
 N'i'a dous ! Dins la memo bressolo
 Li coucharai, e dourmiran ;
 Pièi, se Diéu vòu, se 'n-cop soun grand,
 Anaran ensèn à l'escolo.

N'agués pas pòu de m'agouta !
 Poudès teta
 Di dous cousta !
 Mis enfantoun, poudès teta !

Iéu, e noste ome qu'èi pescaire,
 Avèn abari sèt enfant !
 Diéu ajudo li travaiaire,
 Jamai couvado mor de fam.
 Que cresès ? pèr tant de marmaio,
 Beneset n'a que si fielat,
 E iéu, pecaire ! que moun la,
 Mai aquelo font toujours raio !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Les enfants ne sont jamais de reste. Je compte les miens par couples ; pour moi, cependant, c'est fête toujours, quand m'arrive un enfant nouveau. Il y en a deux ! Dans le même berceau je les coucherai, et ils dormiront ; puis, si Dieu veut, lorsqu'ils seront grands, ils iront ensemble à l'école.

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Moi, et notre homme qui est pêcheur, avons élevé sept enfants ! Dieu aide les travailleurs ; jamais couvée ne meurt de faim. Que croyez-vous ? Pour tant de marmots, Bénézet n'a que ses filets, et je n'ai que mon lait, pauvrete ! mais cette fontaine coule toujours.

N'agués pas pòu de m'agouta !
 Poudès teta
 Di dous cousta !
 Mis enfantoun, poudès teta !

Souvènti-fes lou pèis estrasso
 Si fielat de Diéu benesi ;
 Capeiroun, sartan e tirasso,
 Lis adoube entre qu'ai lesi.
 Pièi, tout viéu, vend lou pèis que sauto
 Di grand banasto pèr lou sòu...
 E, mignot, sènsò aquéli sòu,
 Aurias pas tant de bèlli gauto !

N'agués pas pòu de m'agouta !
 Poudès teta
 Di dous cousta !
 Mis enfantoun, poudès teta !

L'estièu, quand lis aigo soun basso,
 Qu'au Rose i'a gaire de que,
 D'Avignoun à la Bartalasso
 Passo li gènt dins soun barquet ;
 E, tambèn i'atrovo la vido !
 Peréu dins l'oustau res patis :
 S'avèn tóuti bon apetis,
 Nosto paniero èi prouvesido.

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Mainte fois le poisson déchire ses filets que Dieu bénit ; *capeiron*, *pharillon* et *traîneau*, je les raccommode, dès que j'en ai le loisir. Puis, tout vif, il vend le poisson qui saute des grandes mannes à terre... et, mignons, si ce n'était ces sous-là, vous n'auriez pas d'aussi belles joues !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

L'été, quand les eaux sont basses, qu'il n'y a pas grand chose au Rhône, d'Avignon à la Barthelasse *, il passe les gens dans son bateau ; et tout de même il y trouve la vie ! Aussi bien nul ne pâtit dans la maison : si nous avons tous bon appétit, notre huche est approvisionnée.

* Ile sur le Rhône, en face d'Avignon.

N'agués pas pòu de m'agouta !
 Poudès teta
 Di dous cousta !
 Mis enfantoun, poudès teta !

D'usage, lou mariage meno
 Jamai qu'un enfant à la fes...
 Iéu siéu, paréis, de meiour meno :
 Aqueste cop, dous en dès mes !
 Pos faire de bôni journado,
 Ah ! pos n'en pesca de peissoun,
 Beneset : vaqui dous bessoun !
 Tóuti fan pas la bessounado !

N'agués pas pòu de m'agouta !
 Poudès teta
 Di dous cousta !
 Mis enfantoun, poudès teta !

Mi vesino m'an di : — Nourado,
 Pos pas li garda tóuti dous ;
 Lou veiras, dins uno mesado :
 Ti drole agoutarien lou pous ! —
 Iéu li bouta 'n bailo, pecaire !
 Vole pas ! tóuti dous soun miéu :
 Suças, suças, pàuris agnèu,
 Lou la, lou sang de vosto maire !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Le mariage, de coutume, n'amène jamais qu'un enfant à la fois... moi, je suis, paraît-il, de meilleure race : cette fois-ci, deux en dix mois ! Tu peux faire de bonnes journées, ah ! tu peux en pêcher du poisson, Bénézet : voilà deux jumeaux ! toutes ne font pas la *bessonée* !

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez teter !

Mes voisines m'ont dit : — Norade, tu ne peux pas les garder tous deux ; tu verras, d'ici à un mois : tes garçons tariraient le puits. — Moi ! les mettre en nourrice, les pauvrets ! Je ne veux pas ! ils sont miens tous deux : sucez, sucez, pauvres agneaux, le lait, le sang de votre mère !

N'agués pas pòu de m'agouta!
Poudès teta
Di dous cousta !
Mi bèus enfant, poudès teta !

MANDADIS

A J. REBOUL E A J. CANOUNGE

Ah ! pèr santo Ano de Venedo !
Iéu vous lou dise sèns façoun :
Me sarié bèn d'ounour, se vous fasié pas peno,
Ami, d'èstre peirin de mi pichot bessoun.

N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez teter des deux côtés ! mes beaux enfants, vous pouvez teter !

ENVOI

A J. REBOUL ET A J. CANONGE

Ah ! par sainte Anne de Vedènes ! je vous le dis, moi, sans façon : ce me serait bien de l'honneur, s'il ne vous faisait pas peine, amis, d'être parrains de mes petits jumeaux.

RÉPONSE

DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGÉ

Chacun de nous, quoique peu digne,
Avec joie aux fonts baptismaux
Accepte la faveur insigne
De tenir les charmants Jumeaux.

Nous les nommerons Jean et Jule.
Ces noms leur feront peu d'honneur ;
Mais sans gloire et sans particule
L'amitié peut porter bonheur.

Nous savons que, dans cette fête,
Nous attend un petit chagrin :
Tes fils sont si beaux qu'on regrette
De n'en être que le parrain.

Cependant, ami, sois tranquille,
Nous saurons veiller sur leurs jours ;
Précaution fort inutile,
Car tes Jumeaux vivront toujours.

Ils vivront pour calmer ta peine
Et t'entourer de soins pieux,
Lorsque l'arbuste sera chêne
Et que le chêne sera vieux.

Nous voulons que l'onde divine
Qui rend notre Jardin plus frais,
Coule sur leur tête enfantine,
Pour qu'ils nous tiennent de plus près.

Nîmes, enivré de leurs charmes,
Ébranchera les verts rameaux
Du palmier que portent ses armes,
Afin d'en parer leurs berceaux.

Et, si quelque envieux reptile
Traitait nos filleuls de bâtards,
Nous dirions à monsieur Zoile :
« Ils sont flattés de vos brocards.

» Il est des domaines sublimes
» Par vos pareils en vain rêvés ;
» Là les fils les plus légitimes
» Sont toujours les enfants *trouvés*. »

LOU MES DE MAI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Galant mes de Mai,
Tant fres e tant gai,
Vènes, vènes mai,
E tout se reviho ;
Èi jour bon matin,
E dins l'aubespain
I'a milo refrin
Qu'encanton l'auriho.

LE MOIS DE MAI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Charmant mois de mai, si frais et si gai, tu viens,
tu viens de nouveau, et tout se réveille ; il est jour
bon matin, et dans l'aubépine sont mille refrains qui
enchangent l'oreille.

E lis amoureux
 Atrovon bèn dous
 D'èstre dous à dous,
 A la vesperado ;
 Car, pèr uno amour
 Franco de coumbour,
 Vau mai l'escabour
 Que la matinado.

Jouvènto e jouvènt
 Caminon ensèn :
 Rison de pas rèn,
 Sachènt pas que dire ;
 Rison se 'n tavan
 Ie passo davan,
 E coume d'enfant
 Rison de soun rire.

Parlon pas d'amour.
 Parlon d'uno flour,
 O de la coulour
 Dóu nivo que passo,
 D'un perdigaloun,
 O d'un mouissaloun,
 O d'un auceloun
 Que ie fai la casso.

Et les amoureux trouvent bien doux d'être deux à deux à la vèprée ; car, pour un amour franc de trouble, mieux vaut le crépuscule que la matinée.

Jouvencelles et jouvenceaux cheminent ensemble : ils rient de rien, ne sachant que dire ; ils rient d'un hanneton qui passe devant eux, et comme des enfants ils rient de leur rire.

Ils ne parlent pas d'amour. Ils parlent d'une fleur ou de la couleur du nuage qui passe, d'un jeune perdreau, ou d'un moucheron, ou d'un oisillon qui lui fait la chasse.

E de tout ansin
 Parlon pèr camin :
 Se quauque gros chin
 Japo e se destaco ;
 S'an ausi sibla
 Lou pastre qu'eila,
 De-long dóu valat,
 Abéuro si vaco.

Se lou roussignòu
 Que couvo sis iòu
 S'amato de pòu
 Dins la bouissounado...
 Chut ! pèr escouta
 Soun poulit canta,
 Se soun arresta
 Davans la nisado.

E, de-fes que i'a,
 Pèr trop babiha,
 Zino a resquiha ;
 Mai lou calignaire,
 Lèste coume un cat,
 Laisso pas brounca
 Zino, qu'a manca
 D'ana au sòu, pecaire !

Et de tout ainsi, ils parlent en chemin : si quelque gros chien aboie et se détache ; s'ils ont entendu siffler le pâtre, qui, là-bas, au bord du fossé, abreuve ses vaches.

Si le rossignol, qui couve ses œufs, se blottit de peur dans la haie de buissons... Chut ! pour écouter son joli chant, ils se sont arrêtés devant la nichée.

Et parfois pour trop babiller, Zine a glissé ; mais le galant, leste comme un chat, ne laisse pas broncher Zine, qui a failli aller par terre, pauvrette !

Se trovon pouli :
 Rèn qu'acò-d'aqui
 Gardo de languì.
 Zino èro à la voto ;
 Éu prengùè sa man,
 Pièi en tremoulant
 Ie diguè tout plan : —
 Ma bello mignoto !

Vaqui d'ounte vèn
 Que jouvo e jouvènt
 Se parlon souvènt,
 E calignon foço ;
 Se calignaran
 Belèu bèn quatre an,
 Mai s'embrassaran
 Bèn avans la noço.

Tambèn se, d'asard,
 Quauque palamard,
 Ie crido : — Tant tard,
 Barrulas encaro ? —
 Tè ! de-qu'èi que vòu ?
 Respondon, qu'a pòu ?...
 Sabèn li draïdu
 E la luno es claro.

Ils se trouvent charmants : rien que cela seul garde d'ennui. Zine était à la *vote* * ; il lui prit la main, puis en tremblant, il lui dit à voix basse : — Ma belle mignonne !

Voilà d'où vient que jouvencelle et jouvencEAU se parlent souvent et font beaucoup l'amour ; ils feront l'amour peut-être bien quatre ans, mais ils s'embrasseront bien avant la noce.

Aussi, d'aventure, si quelque lourdaud leur crie : — Si tard, vous vagez encore ? — Tiens ! qu'est-ce qu'il veut ? répondent-ils, de quoi a-t-il peur ?... Nous savons les sentiers, et la lune est claire !

* Fête votive ou patronale du Midi.

A MADAMO ***

I

Madamo, bèn souvènt, à l'ouro di vihado,
Dins voste salounet, davans la ramihado,
M'avès baia 'no plaço ; e, de-segur, en-lio
I'a tant bono coumpagno e peréu tant bon fio.

Madamo, lou sabès, tout l'estiéu de-countùnio,
Me menas, i'a cinq an tout-aro, à Font-Segugno,
Sejour de paradis, bèu castèu que s'escound
Coume un nis de bouscarlo au mitan di bouissoun.

Iéu, me caufe, l'ivèr, à vosto chaminèio ;
Me permene, l'estiéu, dessouto vòsti lèio ;
A taulo, bèn souvènt, emé vòstis enfant,
Iéu beve voste vin e manje voste pan.

A MADAME ***

I

Madame, bien souvent, à l'heure des veillées, dans votre petit salon, devant le feu de brindilles, vous m'avez donné une place ; et, certes, nulle part, il n'y a si bonne compagnie, il n'y a si bon feu.

Vous le savez, madame, tous les jours d'été, depuis cinq ans tout à l'heure, vous me menez à Font-Segugne, séjour de paradis, beau castel qui se cache comme un nid de fauvettes au milieu des buissons.

Je me chauffe, l'hiver, à votre cheminée ; l'été je me promène sous vos avenues ; bien souvent, à table avec vos enfants, je bois votre vin et je mange votre pain.

II

E que soun gènto li vihado,
 Madamo, quand la ramihado
 Petejo, e que sias assetado
 Dedins voste poulit saloun !
 Aqui, i'a touto la famiho :
 L'un travaio, l'autre babiho ;
 Jùli charro emé Roumaniho,
 Aubanèu charro emé Pauloun.

E i'a tambèn li damisello :
 Oh ! que soun bravo ! oh ! que soun bello !
 Sèmpre amistouso e riserello,
 Clarisso es l'ange de l'oustau ;
 Di pàuri gènt sias l'ange, o Fino !
 Vosto man, tant blanco e tant fino,
 Fardo l'enfant de la vesino,
 Fai lou lie dóu pichot malaut.

E qu'èi brave d'èstre à l'oumbrage,
 Au champ, quand la caud toumbo à raje ;
 D'ausi l'aucèu fai soun ramage,
 D'ausi di font rire lou brut !
 L'ombro davalò, es niue tout-aro :
 A Font-Segugno es brave encaro,
 De-vèspre, quand la luno es claro,
 D'ana dins li bos sournaru.

II

Et qu'elles sont gentilles les soirées, madame, quand le feu de ramée pétille, et que vous êtes assise dans votre joli salon ! Toute la famille est là : l'un travaille, l'autre babille ; Roumanille cause avec Jules, Aubanel cause avec Paul.

Il y a aussi les demoiselles : oh ! qu'elles sont belles ! oh ! qu'elles sont aimables ! Toujours amicale et souriante, Clarisse est l'ange de la maison ; des malheureux vous êtes l'ange, ô Joséphine ! Votre main, si délicate et si blanche, lave l'enfant de la voisine, fait le lit du petit malade !

Et que c'est charmant d'être à l'ombre, à la campagne, quand la chaleur tombe et rayonne ; d'entendre l'oiseau faire son ramage, d'entendre rire le bruit des fontaines ! L'ombre descend, il est nuit bientôt : à Font-Segugne il est charmant encore, le soir, quand la lune est claire, d'aller dans les bois obscurs.

Es brave, quand la taulo agroupo
 Uno amistouso e gaio troupo,
 De manja lou pan que vous coupo,
 Lou pan que vous coupo un ami ;
 Èi brave de turta lou vèire,
 Quand lou vin es vièi ; de se vèire
 Festa de tóutis, e de crèire
 Qu'encaro ie fasès plesi !

III

Ço qu'ajudo à la vido e douno bon courage
 Pèr camina : bèllis ouble, bon fio,
 Bono taulo, bon vin, bon cor e bon visage,
 Vers vous, madamo, ai trouva tout acò.

Peréu n'es pas eisa de vous canta, madamo !
 Lou parla de la bouco, ah ! s'èro aquéu de l'amo !

Il est charmant, quand la table groupe une compagnie amicale et gaie, de manger le pain que vous coupez, le pain que vous coupez un ami ; il est charmant de heurter le verre, quand le vin est vieux ; de se voir fêté de tous, et de croire encore que vous leur faites plaisir !

. III

Ce qui aide à la vie et donne bon courage pour cheminer : belles ombres, bon feu, bonne table, bon vin, bon cœur et bon visage, chez vous, madame, j'ai trouvé tout cela.

Aussi, madame, vous chanter n'est pas facile ! Le parler de la bouche, ah ! s'il était celui de l'âme !

LI TIRARELLO DE SEDO

A PÈIRE GRIVOLAS

Chato, qu'anas curre i voto,
Vàutri qu'amas de dansa.,
Venès lèu, venès, mignoto,
Tout-aro anan coumença.

N'èi pas soute li platano,
N'èi pa 'mé vòsti galant :
A la rodo que debano
Venès douna lou balan.

J.
aim.
com

C.
gala

LES TIREUSES DE SOIE

A PIERRE GRIVOLAS

Jeunes filles, qui allez courir aux *votes*, vous qui aimez à danser, venez vite, venez, chéries, nous allons commencer tout-à-l'heure.

Ce n'est pas sous les platanes, ce n'est pas avec vos galants : à la roue qui dévide, venez donner le branle.

Venès ! lou coucoun se tiro,
 Leissas esta 'qui l'amour :
 La rodo que viro, viro,
 Tant que viro fai de tour.

L'aigo boui, la man farfouio ;
 Souto l'escoubo de brus
 Chasque fiéu se desembouio ;
 Ardit ! se lou pèd vous prus !

Lou pèd vous prus pèr la danso,
 E segur i'avès bon biai !...
 Vòsti couifo auran de ganso,
 Se vous prus pèr lou travai.

Zóu ! toumbas, levas, jouinesso,
 Subre la post, en cantant ;
 Plus tard, n'en fau l'escoumesso,
 Pichoto, rirès pas tant !

Toun péu destrena davalò
 De la pienche à long trachéu :
 Toun fichu, de tis espalo,
 S'esquiho, e vai de-cantéu.

Tout crido, bruisis, tremolo :
 Li blanc à-despart di blound,
 Dins l'escumo di peirolò
 Cabussejon li coucoun.

Venez ! des cocons il faut dérouler le fil ! Laissez là l'amour en paix ! La roue qui tourne, tourne, tant qu'elle tourne elle fait des tours.

L'eau bout, la main farfouille ; sous le balai de bruyère chaque fil se démêle : hardi ! si le pied vous démange !

Le pied vous démange pour la danse, et, certes, vous y avez bonne grâce !... Vos coiffes auront des nœuds de rubans, s'il vous démange pour le travail.

Çà ! monte et descends, jeunesse, sur la planchette, en chantant ; plus tard, j'en fais la gageure, vous ne rirez pas tant, petites !

Ta chevelure dénouée tombe du peigne à longs flots ; ton fichu, de tes épaules, glisse et va de travers.

Tout crie, bruit et frissonne ; les blonds séparés des blancs, dans l'écume des chaudières, nagent et plongent les cocons.

Digas-me queto menèstro,
O chato, vous an veja,
Que souto vòsti fenèstro
S'ausis tant cacaleja ?

La susour sus vosto caro
Fai perleja si degout :
Debanas, debana 'ncaro
Voste fiéu à quatre bout !

A la cordo que pendoulo,
Pendoulado d'uno man,
Un pèd descaus, l'autre en groulo,
Debanarias proun tout l'an !

Bèu fihan, la bello vido !
Enterin que travaïas,
Pèr vèire se sias pouldo,
Tèms-en-tèms vous miraias !

Dites-moi quel breuvage on vous a versé, ô jeunes filles, que, sous vos fenêtres, on entend si beau caquet?

La sueur sur vos visages fait perler ses gouttes :
dévidez, dévidez encore votre fil à quatre bouts !

A la corde qui pendille, suspendues d'une main, un
pied nu, l'autre en pantoufle, vous dévideriez tout l'an !

Mes belles filles, la belle vie ! cependant que vous
travaillez, pour voir si vous êtes jolies, vous vous mirez
de temps à autre !

LA NEISSÈNÇO

DÓU FELIBRIHOUN DE L'ARC-DE-SEDO

A MADAMO CECILO BRUNET

Es na l'enfant, l'enfant que teto ;
Vesin, vesino, mounte anas ?
Vès ! qu'èi poulido sa bouqueto !
Vès ! qu'èi poulit soun pichot nas !

Sa grand, tant bono, lou tintourlo,
En ie picant subre lou quiéu ;
Èi rouge coume une ginjourlo,
E coume bramo ! e coume es viéu !

Il
où a
roya

Se
cul ;
et qe

LA NAISSANCE

DU PETIT FÉLIBRE DE L'ARC-EN-CIEL

A MADAME CÉCILE BRUNET

Il est né l'enfant, l'enfant qui tette ; voisins, voisines,
où allez-vous ? Voyez : qu'elle est jolie sa petite bouche !
voyez : qu'il est joli son petit nez !

Son aïeule, si bonne, le dorlote, en lui tapant sur le
cul ; il est rouge comme une jujube, et comme il crie !
et qu'il est vif !

Dins soun grand lie, touto malauto,
 L'ouroso maire soufro e ris !
 Pren soun drole, e contro sa gauto
 Pièi lou sarro : acò la garis.

Regardas, regardas lou paire....
 Es ome, a de barbo au mentoun ;
 E pamens, mut, e dins un caire,
 De la joio plouro e s'escound.

Èi pas besoun de vous lou dire :
 Plouras, risès, que fai de bèn !
 O pèr li plour, o pèr lou rire,
 Lou cor s'escampo quand es plen.

De-qu'as, Prassedo, ma mignoto ?
 Crides, vos ie faire un poutoun.
 Pèr ana au brès sies trop pichoto !
 Maire, porge-ie l'enfantoun.

Dins l'oustau, tóuti soun en aio ;
 Courron de la cavo au granié ;
 N'i'en a qu'escuron la terraio,
 N'i'en a que freton l'estanié.

Tu, sies pertout, gènto Mario,
 Emé toun bon cor, toun bèu biai,
 E lou bonur t'escarrabiho,
 Galanto chato, encaro mai !

Dans son grand lit, toute malade, l'heureuse mère souffre et rit ! Elle prend son fils, et contre sa joue le serre : cela la guérit.

Regardez, regardez le père.... Il est homme, il a barbe au menton ; et pourtant, muet, dans un coin, de la joie il pleure et se cache.

Pas n'est besoin de vous le dire : pleurez, riez, cela fait du bien ; ou par le rire, ou par les pleurs, quand il est plein, le cœur s'épanche.

Qu'as-tu, Praxède, mon amie ! tu cries, tu veux lui faire un baiser. Pour aller au berceau tu es trop petite : mère, donne-lui l'enfantelet.

Dans la maison, tous sont en émoi : on court de la cave au grenier ; les uns écurent la faïence, d'autres frottent le dressoir.

Toi, tu es partout, gente Marie, avec ton bon cœur, ton biais charmant, et le bonheur te rend alerte, accorte fille, encore plus !

Parènt, ami, vesin, vesino,
Intron galoi, tóutis au cop ;
Vèn lou peirin, vèn la meirino :
D'aut ! parten pèr Sant-Agricò.

Chato, cercas vòsti menaire ;
Vàutri, jouvènt, fugués galant ;
Despachen-nous, que fau pas faire
Langui ni clerc ni capelan.

L'enfantoun es en grand teletò :
An ! bailo, davans caminas ! —
Oh ! qu'èi poulido sa bouqueto !
Oh ! qu'èi poulit soun pichot nas !

E

OE

af

mes

bo

Parents, amis, voisins, voisines, entrent joyeux, tous à la fois ; vient le parrain, vient la marraine : allons ! partons pour Saint-Agricol !

Jeunes filles, cherchez vos cavaliers ; vous, jeunes-cœurs, soyez galants : hâtons-nous, qu'il ne faut faire attendre ni le prêtre ni le clerc.

L'enfant est en grande toilette : allons ! nourrice, marchez devant ! — Oh ! qu'elle est jolie sa petite bouche ! oh ! qu'il est joli son petit nez !

LI SEGAIRE

AU FELIBRE FREDERI MISTRAL

I

Planten nòsti clavèu,
D'aut ! espóussen la cagno,
E bagnen d'escupagno
La ribo dóu martèu !

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quiéu,
Mai i' a res coume iéu
Pèr enchapla li daio !

LES FAUCHEURS

AU POÈTE FRÉDÉRIC MISTRAL

I

Plantons nos aires *, allons ! secouons l'indolence,
et mouillons de salive le bord du marteau !

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en
loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

* Aire, *Clavèu*, enclume portative dont se servent les faucheurs
pour marteler le tranchant de la faux.

La femo e lis enfant
 Espèron la becado ;
 La daio es embrecado....
 De-vèspre, auran de pan.

Ai qu'un parèu de braio
 Que soun traucado au quiéu,
 Mai i' a res coume iéu
 Pèr enchapla li daio !

En quau fai soun mestié
 Jamai lou viéure manco :
 Mis ami, subre l'anco
 Cenglen nòsti coufié.

Ai qu'un parèu de braio
 Que soun traucado au quiéu,
 Mai i' a res coume iéu
 Pèr enchapla li daio !

Cargon si grand capèu,
 La chato emé la maire ;
 Lis enfant dóu segaire
 Aduson li rastèu.

Ai qu'un parèu de braio
 Que soun traucado au quiéu,
 Mai i' a res coume iéu
 Pèr enchapla li daio !

La femme et les enfants attendent la becquée ; la faux est ébréchée... Ce soir, ils auront du pain.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

A qui fait son métier, jamais ne manque le vivre : mes amis, sur la hanche, ceignons nos *coufiés* *.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux ?

La fille et la mère prennent leurs grands chapeaux ; les enfants du faucheur apportent les râteaux.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

* *Coufié*, étui de bois plein d'eau, dans lequel les faucheurs tiennent la pierre à aiguiser.

Lou pu jouine, à la man,
 Tintourlo uno fougasso ;
 L'einat porto la biasso
 E camino davan.

Ai qu'un parèu de braio
 Que soun traucado au quiéu,
 Mai i' a res coume iéu
 Pèr enchapla li daio !

— Que portes ? — De pebroun,
 De cachat, de cebeto,
 Un taioun d'óumeleto.
 — Em' acò n' i' a bèn proun !

Ai qu'un parèu de braio
 Que soun traucado au quiéu,
 Mai i' a res coume iéu
 Pèr enchapla li daio !

Sies brave coume un sòu !...
 Mis ami, bon courage !
 Parten pèr lou segage,
 La daio sus lou còu.

Ai qu'un parèu de braio
 Que soun traucado au quiéu,
 Mai i' a res coume iéu
 Pèr enchapla li daio !

Le plus jeune, à la main, dodeline une fouace ; l'aîné porte le bissac, et chemine devant.

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

— Que portes-tu ? — Des piments, du *cachat* *, des ciboules, un morceau d'omelette. — En voilà bien assez !

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

Tu es brave comme un sou !... — Mes amis, bon courage, partons pour la fauche, les faux sur le cou !

Je n'ai qu'une paire de *braies*, et qui tombent en loques, mais nul n'est tel que moi pour marteler les faux !

* *Cachat*, fromage pétri, qui acquiert par la fermentation un goût excessivement piquant.

II

Aniue, d'aqueste prat
N'en restara pas gaire,
Parai, famous segaire ?
E l'obro lusira !

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

La daio vai e vèn,
Fai ges de curbecello ;
Sauton li sautarello
Sus li marro de fen.

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

En travaiant, segur,
S'acampo de famasso,
Pèr lampa la vinasso
E catcha lou pan dur !

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

Adiéu ! l'èrbo e li flour !
Li rastèu rastelavon,
E li grihet quilavon
D'esfrai e de doulour !

II

A la nuit, de ce pré, il n'en restera guère, n'est-ce pas, fameux faucheurs ? et l'ouvrage luira !

Le soleil qui darde fait resplendir les faux.

La faux va et vient, rien ne lui échappe ; les sauterelles sautent sur les lignes de foin.

Le soleil qui darde fait resplendir les faux.

En travaillant, certes, s'amasse l'âtre faim, pour sabler le vin fort et broyer le pain dur !

Le soleil qui darde fait resplendir les faux.

Adieu ! l'herbe et les fleurs ! les râteaux râtaient, et les grillons criaient de douleur et d'effroi !

Lou soulèu que dardaio
Fasié lusi li daio.

Siéu las e siéu gibla !
Tambèn, dins la journado,
Sega cinq eiminado,
E lou tèms d'enchapla !

Lou soulèu que dardaio
Fai plus lusi li daio.

Ve-l'aqui tout au sòu !
Vèngue uno bono luno !...
Fasen-n'en tuba-v-uno,
E tant-plus-mau, se plòu !

Lou soulèu que dardaio
Fai plus lusi li daio.

Que li daio au soumié
Brandusson pendoulado....
E manjen l'ensalado
Garnido emé d'aïet.

Lou soulèu que dardaio
A fa lusi li daio....

Le soleil qui darde faisait briller les faux.

Je suis las et ployé ! Aussi bien, en un jour, faucher
cinq *hémimées*, et le temps de marteler la faux !

Le soleil qui darde ne fait plus briller les faux.

Le voilà tout par terre ! Vienne une bonne lune !...
Faisons brûler une (pipe), et puis, tant pis s'il pleut !

Le soleil qui darde ne fait plus briller les faux.

Que les faux à la solive branlent appendues... et
mangeons la salade assaisonnée d'ail.

Le soleil qui darde a fait briller les faux....

LI PIBOULO

AU FELIBRE ANSÈUME MATHIÉU

I

Ta ramo tant aut escalo
Que ta tèsto, au ventoulet,
Arregardo sus l'espalo,
Sus l'espalo dóu coulet ;

Bello lèio de grand pibo,
Enfioucado dóu tremount,
Que veses sus l'autro ribo ?
Que veses d'aperamount ?

T
reg

IV
cou
ton

LES PEUPLIERS

AU POÈTE ANSELME MATHIEU

I

Ton feuillage si haut monte, que ta tête, à la brise,
regarde sur l'épaule, sur l'épaule de la colline ;

Belle avenue de grands peupliers, enflammée par le
couchant, que vois-tu sur l'autre rive ? que vois-tu de
ton sommet ?

Souto l'auro bressarello
 Que li fasié tremoula,
 Li pibo saludarello,
 Li piboulo m'an parla :

— Vesèn rên dins li grand terro
 Que lis aubre e que li mas ;
 La niue claro es à l'espéro
 Dôu soulèu rouge qu'èi las.

— A l'espéro es pas souleto,
 La niue : espère tambèn.....
 — Vesèn uno chatouneto
 Bello coume lou printèm,

Que camino, que camino,
 Lóugeireto à través champ.
 Roussignòu e cardelino
 La saludon en passant.

Es amado, la jouvènto,
 Dis auceloun dôu païs ;
 Car, pèr tóuti bènfasènto,
 N' a jamai davera 'n nis.

Ve-l'aqui roso e sereno,
 Roso coume lou matin,
 Emé lou blad de si treno,
 E soun jougne souple e prim. —

Sous le vent berceur qui les faisait trembler, les peupliers qui saluent, les peupliers m'ont parlé :

— Nous ne voyons rien dans les grandes terres, que les arbres et les *mas* ; la nuit claire est à l'affût du soleil rouge qui est las.

— A l'affût elle n'est pas seule, la nuit : et moi j'attends aussi.... — Nous voyons une fillette, belle comme le printemps,

Qui chemine, qui chemine, légère, à travers champs. Rossignols et chardonnerets la saluent au passage.

Elle est aimée, la bachelette, des oisillons de la contrée ; car, pour tous bienfaisante, elle n'a jamais pillé de nid.

La voilà rose et sereine, rose comme le matin, avec le blé de ses tresses, avec son corsage fin et souple. —

— Ah! se l'espèro èi marrido,
 Te vèire es un ur de rèi :
 O, te vèire, ouro flourido,
 Bèu bonur que toujours crèi !

Verdo lèio, tant ramudo,
 Trasès l'oumbrun e la pas !
 Bello lèio, fugués mudo ;
 Fugués mut, colo e campas! —

Souto l'auro bressarello
 Que li fasié tressali,
 Li pibo saludarello,
 Li piboulo an trefouli !

II

Ta ramo tant aut escalò
 Que ta tèsto, au ventoulet,
 Arregardo sus l'espalo,
 Sus l'espalo dóu coulet ;

Bello lèio de grand pibo,
 Enfioucado dóu tremount,
 Que veses sus l'autro ribo?
 Que veses d'aperamount?

Souto l'auro bressarello
 Que li fasié tremoula,
 Li pibo saludarello,
 Li piboulo m'an parla :

— Ah ! si l'attente est cruelle, ta vue est une fortune de roi : oui, ta vue, heure fleurie, bonheur splendide qui grandit toujours !

Verte allée si rameuse, épanchez l'ombre et la paix !
belle allée, soyez muette ; soyez muets, coteaux et landes !

Sous le vent berceur qui les faisait tressaillir, les peupliers qui saluent, les peupliers ont frémi de joie !

II

Ton feuillage si haut monte, que ta tête, à la brise, regarde sur l'épaule, sur l'épaule de la colline ;

Belle avenue de grands peupliers, enflammée par le couchant, que vois-tu sur l'autre rive ? que vois-tu de ton sommet ?

Sous le vent berceur qui les faisait trembler, les peupliers qui saluent, les peupliers m'ont parlé :

— N'en vesèn toun amigueto
 Courre coume un perdigau...
 Ve-l'aqui vers la sourgueto,
 Ve-l'aqui vers soun oustau.

A li rouito sus li gauto ;
 A lis iue plen de belu,
 E soun pichot cor ressauto
 Souto soun poulit fichu.

E la cabro toujours lèsto
 Ie vèn sauta ' l'endavan ;
 Lou chin, pèr ie faire fèsto,
 Ie japo e lipo li man.

Mai, sus lou pas de la porto,
 I' a lou vièi qu'es aplanta ;
 A di : — Chatouno, pèr orto,
 D'ounte vèn qu'as tant resta ? —

N'en vesèn peréu la maire
 Que s'entourno dóu jardin :
 — As mai vist toun calignaire ?
 Ve ! t'empestelle dedin !... —

E la maire, de sa faudo,
 Embandis tout ço qu'avié : —
 Mounto, mounto, fouligau !... —
 Soun deja dins l'escalé.

Nous voyons ta jeune amié courir comme un perdreau... La voilà près de la source, la voilà vers sa maison.

Elle a les joues empourprées, et les yeux pleins de lueurs, et son petit cœur ressaute sous son élégant fichu.

Et la chèvre, toujours leste, vient bondir à sa rencontre ; le chien, pour lui faire fête, lui aboie et lèche les mains.

Mais, sur le seuil de la porte, le vieillard est debout : — Fillette, a-t-il dit, en course, d'où vient que tu es tant restée? —

Nous voyons aussi la mère, qui s'en revient du jardin : — Ton galant, tu l'as vu encore? Vois! je t'enferme sous clé!... —

Et la mère, du pan de sa robe, rejette tout ce qu'elle avait : — Monte, monte, jeune folle!... — Elles sont déjà dans l'escalier.

Ai ! ai ! m'an di li pibouló,
Vesèn plus rèñ... Que fara
La pauro ? Ço que trebouló
Èi qu'avèn ausi ploura. —

Souto l'auro bressarello
Que li fasié tremoula,
Li pibo saludarello,
Li pibouló an gingoula !

Hélas ! m'ont dit les peupliers, nous ne voyons plus rien... Que fera la pauvrete ? Ce qui nous trouble, c'est d'avoir oui pleurer. —

Sous le vent berceur qui les faisait trembler, les peupliers qui saluent, les peupliers se sont lamentés !

LIS ESCLAU

AU FELIBRE OUGÈNI GARCIN

Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.

(Philip. II—6, 7.)

— Oh ! quente bon soulèu ! trelusis qu'esbrihaudo !
Au founs de nòsti cros, de tout l'an intro pa.
Que lou cèu èi bellas ! coume la terro èi caudo !
Ah ! pèr aro, sian escapa !
Pèr plus pati, de-que fau faire ?
Ounte èi que sias, noste Sauvaire ?
Car an di qu'erias arriba.

LES ESCLAVES

AU POÈTE EUGÈNE GARCIN

Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave.

(Aux Philip. II—6, 7.)

— Oh ! quel bon soleil ! il resplendit éblouissant ! Au fond de nos fosses de toute l'année il n'entre pas ! Que le ciel est magnifique ! que la terre est chaude ! Ah ! pour l'heure nous voici échappés ! Pour ne plus souffrir, que faut-il faire ? Où êtes-vous, notre Sauveur ? car on vous dit arrivé.

Que renguiero de gènt !—quau mounto, quau davalo, —
 De la cresto di colo i baïssò dóu valoun !
 Tóuti porton quicon sus la tèsto o l'espalo ;
 Intron dedins un establoun :
 Caminen sus la memo draïo. —
 E veguèron su 'n pau de paio
 Un poulit pichot nus e blound.

— Quau èi lou mèstre eici, digas, quau èi lou mèstre ?
 Quint es aquéu que vèn pèr nous descadena ?
 Èi belèu tu, bon vièi ?... S'èi pas tu, quau pòu èstre ?
 Pèr l'ajougne, ounte fau ana ?
 — Pas bèn liuen ! Pèr sauva lou mounde,
 Fau, davans, que trento an s'escounde,
 L'enfant que dins lou jas èi na.

— Hoi ! es-tu, paure enfant ? E qu'èi que vènes faire
 Dins un marrit estable ? E dïson que sïes Diéu !
 Mai de te manda 'nsin en que sounjo toun paire ?
 Es vougué la mort de soun fiéu ?
 Pourras-ti fugi la coulèro
 Di Cesar que, subre la terro,
 Aro cridon : Tout acò 's miéu !

Pèr nautre quete sort ! e i'a long-tèms que duro !
 Vau mies èstre segur si chin o si chivau.
 I lampre di pesquié nous jïton pèr pasturo,
 Tóuti viéu, car sïan lis esclau !
 Ah ! la mort vèn que trop tardiero !
 Èi jamai que dins sa sourniero
 Qu'atrouvan un pau de repau.

Quelle file de gens ! — qui monte, qui descend, — de la crête des collines au bas du vallon ! Tous portent quelque chose sur la tête ou l'épaule ; ils entrent dans une petite étable : marchons sur la même voie. — Et ils virent sur un peu de paille un joli petit nu et blond.

Qui est le maître, ici, dites, qui est le maître ? Quel est celui qui vient pour nous désenchaîner ? C'est toi, peut-être, bon vieillard ?... Si ce n'est toi, qui ce peut-il être ? Pour l'atteindre où faut-il aller ? — Pas bien loin ! Pour sauver le monde, il faut, auparavant, que trente ans il se cache, l'enfant né dans la bergerie.

— Quoi ! c'est toi, pauvre enfant ! Et que viens-tu faire dans une méchante étable ? Et l'on dit que tu es Dieu ! Mais de t'envoyer ainsi à quoi songe ton père ? C'est vouloir la mort de son fils ! Pourras-tu fuir la colère des Césars qui, maintenant, sur la terre, crient : — Tout cela est à moi !

Pour nous quel sort ! et il y a longtemps qu'il dure ! Mieux vaut être, à coup sûr, leurs chiens ou leurs chevaux ! Aux lamproies des viviers ils nous jettent en pâture, tout vifs, car nous sommes les esclaves ! Ah ! la mort ne vient que trop tardive ! Ce n'est jamais que dans sa nuit que nous trouvons quelque repos.

Arribon pièi li jour de grand jouïssènço,
 Jour de maladiçion que n'an pas si parié!
 De Cesar, de soun fiéu celèbron la neissènço?
 Enfant, ome, chato, mouié,
 Uno foulo desbardanado,
 Dins lis Arenò, à plen d'arcado,
 Escalo li grands escalié.

La vilo sèmblo viejo. E tout lou pople guèiro :
 Lou bestiari d'Africo espèro lou taioun...
 Ausissès-lèi brama dins si cauno de pèiro?
 An lou ruscle : quente aguhioun !
 Lis embandisson..... La bataio,
 D'enterin que Cesar badaio,
 Chaplo l'esclau e lou leioun.

Sian aclapa de mau, sian carga de cadeno :
 Pèr gari tout acò, de-que pos, enfantoun?
 E pamens, s'eres Diéu, te sarié ges de peno...
 Fai vèire se lou sies o noun ! —
 Autant lèu la Vierge Mario
 Dins la grùpio pren lou Messio :
 Lis esclau toumbon d'à-geinoun.

— Es iéu, pàuris esclau, que siéu voste Sauvaire.
 Vòsti mau, li sabiéu ; quand vous an agarri,
 Vesiéu tout d'eilamont, e diguère à moun Paire :
 — Ço que soufron vole souffri.
 D'aquesto ouro, lou mounde espèro :
 Leissas-me veni sus la terro,
 Moun Paire, leissas-me mourir !

Arrivent puis les jours de grande réjouissance, jours de malédiction, qui n'ont point leurs pareils. De César, de son fils on célèbre la naissance : enfants, hommes, jeunes filles, épouses, une foule désordonnée, dans l'amphithéâtre, à pleines arcades, gravit les énormes gradins.

La ville semble vide. Et tout le peuple guette : la bête d'Afrique attend la proie... Entendez-les hurler dans leurs cavernes de pierre ! La faim les torture, quel aiguillon ! On les lâche... La bataille, cependant que baille César, écharpe l'esclave et le lion.

Nous sommes accablés de maux, nous sommes chargés de chaînes : pour guérir tout cela que peux-tu, enfant-ételet ? Et pourtant, si tu étais Dieu, cela te serait si facile !... Fais voir si tu l'es ou non ! — Aussitôt la Vierge Marie prend le Messie dans la crèche : les esclaves tombent à genoux.

— C'est moi, pauvres esclaves, qui suis votre Sauveur. Vos maux, je les savais ; quand ils vous ont frappés, je voyais tout de là-haut, et je dis à mon Père : — Ce qu'ils souffrent, je le veux souffrir. A cette heure, le monde attend ; laissez-moi descendre sur la terre ; mon Père, laissez-moi mourir !

Me vaqui ! Siéu vengu pourta vòsti misèri,
E de vòsti doulour manja lou negre pan,
Siéu vengu vous signa dóu meme batistèri,
 Dóu batistèri de moun sang !
 Mai esperas que iéu grandigue,
 Pèr qu'un jour, ome, iéu patigue,
 Ço que noun pode, encaro enfant.

Autambèn, mourirai au mitan de dous laire ;
Sus la crous dis esclau mourirai clavela ;
Pèr maire sus ma crous, vous baiarai ma Maire :
 Saren coume fraire de la ! —
 E lis esclau trefouliguèron,
 E dintre l'estable cridèron :
 — Cesar, à tu de tremoula !

Me voici ! Je suis venu porter vos misères et manger le pain noir de vos douleurs ; je suis venu vous signer du même baptême, du baptême de mon sang. Mais attendez que je grandisse, pour qu'un jour, homme, moi je souffre ce que je ne puis, encore enfant.

Aussi bien, je mourrai entre deux larrons ; sur la croix des esclaves, je mourrai cloué. Pour mère, sur ma croix, je vous donnerai ma mère : nous serons comme frères de lait ! — Et les esclaves tressaillirent, et dans l'étable ils crièrent : — César, à toi de trembler !

CANSOUN DE NOÇO

Qu'acò 's bèu, que plesi !
D'aquéli noço
N' i' a pas foço !
Qu'acò 's bèu, que plesi !
En-lio canton coume eici !

Pèr vèire tal abounde,
Pèr vèire tau festin,
Ah ! faurrié, macastin !
Faire lou tour dóu mounde !

esi
de

l
fan.

CHANSON DE NOCE

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en
est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on
ne chante comme ici !

Pour voir telle abondance, pour voir tel festin, il
faudrait, *sur ma foi* ! faire le tour du monde !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

O Prouvènço, ma maire,
 Tant de chato e de flour,
 Tant de joïo e d'amour
 Soun que dins toun terraire !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Lis àutris encountrado
 N'an pas noste soulèu,
 Nòste cèu blu tant bèu,
 Nòsti dóuci vesprado.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

f
te
n

bl

es
de

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

O Provence, ma mère, tant de jeunes filles et de fleurs, tant de joie et d'amour, ne se trouvent que sur ton sol !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Les autres contrées n'ont pas notre soleil, notre ciel bleu si beau, nos douces vèprées.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

N'an pas nòsti niue claro,
 Nòstis estello d'or ;
 N'an pas noste bon cor
 E nosto bello caro.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Pèr prene la cigalo,
 N'an pas noste bon vin ;
 N'an pas lou jougne prim
 De nòsti prouvençalo.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Aqui, i' a pas de dire
 Noun ! Li chato, en-lio mai,
 N'an aquéu galant biai,
 N'an aquéli bon rire !

N'ont pas nos nuits claires, nos étoiles d'or, n'ont pas notre bon cœur et notre belle mine.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ? Nulle part on ne chante comme ici !

Pour attraper la cigale *, ils n'ont pas notre bon vin ; ils n'ont pas la taille fine de nos provençales.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Là, il n'y a pas à dire non : les jeunes filles, nulle autre part, n'ont cette aimable allure, n'ont le rire si franc.

* Attraper la cigale, *Prene la cigalo*, signifie en Provence, s'enivrer, parce que dans l'ivresse on chante.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Soun pas tant trefoulido
 Emé sis amoureux ;
 Noun an poutoun tant dous
 E bouco tant poulido !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

As agu bono idèio,
 Estève, moun ami,
 De veni querre eici
 Ta nòvio e ti dragèio.

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Elles ne sont pas si folâtres avec leurs amoureux ; elles n'ont pas baisers si doux ni bouche si jolie !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Tu as eu bonne idée, Étienne, mon ami, de venir chercher ici ta mariée et tes dragées.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Vès! coume èi gènto e bono!
 Quétis iue dous ie fai!
 Sies urouso, parai?
 D'aquéu que Diéu te dono.

Qu'acò 's bèu, que plesi!
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço!
 Qu'acò 's bèu, que plesi!
 En-lio canton coume eici!

Lèvo toun gant de sedo,
 E fai-me béure un cop,
 Nòvio! emplisse li got,
 Que lou canta m'assedo!

Qu'acò 's bèu, que plesi!
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço!
 Qu'acò 's bèu, que plesi!
 En-lio canton coume eici!

Aquéu que dirié sebo,
 Davans aquéu vin pur,
 Meritarié, segur,
 De béure d'aigo trebo!—

Voyez : qu'elle est bonne et gentille ! Quels doux yeux elle lui fait ! Tu es heureuse, n'est-ce pas ? de celui que Dieu te donne.

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Ote ton gant de soie, et fais-moi boire un coup !
Mariée, emplis les verres, car le chanter m'altère !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Celui qui dirait grâce, devant ce vin pur, mériterait, certes ! de boire de l'eau trouble !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

A l'amour ! à la joio !
 Anen, à la santa
 Dòu nouvèu marida,
 De sa galanto nòvio !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Poulit coume soun paire,
 Qu'un pichot innocènt
 Vèngue lèu, tout risènt,
 Teta sa gènto maire !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lio canton coume eici !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

A l'amour ! à la joie ! allons, à la santé du nouveau marié, de sa fiancée charmante !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Joli comme son père, qu'un petit innocent vienne bientôt, plein de sourires, teter sa gracieuse mère !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

Aro èi juste de béure
 Pèr nautre !... Longo-mai
 Siguen urous e gai,
 Siguen countènt de viéure !

Qu'acò 's bèu, que plesi !
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi !
 En-lío canton coume eici !

La joio reviscoulo :
 Arrapa pèr la man,
 Sauten fin-qu'à deman,
 Dansen la farandoulo !

Qu'acò 's bèu, que plesi,
 D'aquéli noço
 N' i' a pas foço !
 Qu'acò 's bèu, que plesi,
 En-lío canton coume eici !

Ores, il convient de boire pour nous !... Longtemps encore, soyons heureux et gais, soyons contents de vivre !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

La joie ravive : attrapés par la main, jusqu'à demain sautons, dansons la farandole !

Que c'est beau, quel plaisir ! De telles noces il n'en est guère ! Que c'est beau, quel plaisir ! Nulle part on ne chante comme ici !

A MADAMISELLO C... L...

EN IE MANDANT UNO ESTATUETO DE LA VIERGE

Vaqui la Vierge de la baumo,
La Vierge dóu jardin qu'embaumo ;
Emé si bras dubert, emé soun bèu front clin,
Soun long mantèu nousa sus l'anco ;
Ve-l'aqui 'mé sa raubo blanco !
Lou fres bouscage aro ie manco,
E pèr te plaire, o chato, elo vèn d'eilalin.

A MADEMOISELLE C... L...

EN LUI ENVOYANT UNE STATUETTE DE LA VIERGE

Voilà la Vierge de la grotte, la Vierge du jardin odorant ; avec ses bras ouverts, avec son beau front incliné, son long manteau noué sur la hanche ; voilà avec sa blanche robe ! Le frais bocage lui manque maintenant, et pour te plaire, ô jeune fille, elle vient de bien loin.

Eilalin, encò de moun fraire,
 Vous, sias la rèino dóu terraire,
 Vierge! Avès un palais de roco, plen d'oumbrun ;
 Avès la pas de la campagno,
 Emé lis aubre pèr coumpagno ;
 Avès la visto di mountagno,
 Si dentiho de nèu, pourpalo au calabrun.

Li proumiéri flamo de l'aubo,
 Au matin, dauron vosto raubo ;
 Lou grand soulèu levant vous vestis de trelus ;
 Chascun vous fai sa benvengudo :
 Lou parpaioun blanc vous saludo,
 E tóuti li roso esmógudo
 Escampon soun eigagno à vòsti bèu pèd nus.

La terro emé lou cèu fan fèsto ;
 Lis aucèu alongon la tèsto
 Foro di nis bressaire ounte couvon sis iòu :
 Tout vous benesis, o Mario !
 Murmur d'auro, vounvoun d'abiho...
 La font claro pèr vous babiho ;
 Pèr vous, entrefouli, canton li roussignòu.

Vaqui la Vierge de la baumo,
 La Vierge dóu jardin qu'embaumo ;
 Emé si bras dubert, emé soun bèu front clin,
 Soun long mantèu nousa sus l'anco ;
 Ve-l'aqui 'mé sa raubo blanco !
 Lou fres bouscage aro ie manco,
 Mai pèr te plaire, o chato, elo vèn d'eilalin.

Bien loin, chez mon frère, vous êtes, vous, la reine du pays, Vierge ! Vous avez un palais de roches plein d'ombre ; vous avez la paix des champs et les arbres pour compagnie ; vous avez la vue des montagnes, leurs dentelures de neige, empourprées au crépuscule.

Les premières flammes de l'aurore, au matin, dorent votre robe ; le grand soleil levant vous revêt de splendeurs ; chacun vous fait sa bienvenue : vous êtes saluée par le papillon blanc, et toutes les roses émuës épanchent leur rosée à vos beaux pieds nus.

Le ciel est en fête avec la terre ; les oiseaux allongent la tête hors des nids berceurs où ils couvent leurs œufs : tout vous bénit, ô Marie ! murmure de vent, bourdonnement d'abeilles... La claire fontaine babille pour vous ; pour vous, tout frémissants, chantent les rossignols.

Voilà la Vierge de la grotte, la Vierge du jardin odorant ; avec ses bras ouverts, avec son beau front incliné, son long manteau noué sur la hanche ; la voilà avec sa blanche robe ! Le frais bocage lui manque maintenant, et pour te plaire, ô jeune fille, elle vient de bien loin.

La vilo, ounte l'ome varaio
 Coume un trevan que vous esfraio,
 Santo Vierge, aro dounc sara vostre sejour !
 La vilo, ounté coume en susàri
 L'ome es presounié dins si bārri,
 Ounte li chivau e li càrri
 Escrachon ço que passo e tronon niuech-e-jour.

Dins sa chambreto de chatouno
 Anas-vous-en, douço patrouno !
 Aqui, tempèsto d'ome, e crid, e brut que fan,
 Tout s'abauco : es uno calanco.
 E, se la luno, entre li branco,
 Venié beisa vòsti man blanco,
 Maire, aurés li poutoun de sa bouco d'enfant.

Pèr vous viha, bèn mai fidèlo
 Que li lusetto e lis estello
 Qu'entre-luson dins l'erbo e lou cèu vaste e clar,
 Aurés uno lampo que briho,
 Tòuti li niue ; aurés, Mario,
 Tout soun amour de jouino fho,
 Tout soun gāubi gentiéu pèr pimpa veste autar.

Di floureto li mai requisto,
 Joio à l'oudour, joio à la visto,
 Elo courounara vostre image de gip,
 O Rèino ! E coume la tourtouro
 Que se desgounflo, e canto, e plouro,
 Vendra passa de-bèllis ouro
 A prega davans vous, e perèu à legi.

La ville où l'homme erre comme un fantôme qui effraie, Sainte Vierge, à présent sera donc votre séjour! la ville où, comme en un suaire l'homme est prisonnier dans ses murailles, où les chevaux et les chars écrasent ce qui passe et tonnent jour et nuit.

Dans sa chambrette de jeune fille, allez-vous-en, douce patronne; là, tempête d'hommes, et cris, et bruits qu'ils font, tout s'apaise : c'est un abri. Et, si la lune, entre les branches, venait, autrefois, baiser vos blanches mains, vous aurez, ô mère, les baisers de sa bouche d'enfant.

Pour vous veiller, bien plus fidèles que les lucioles et les étoiles qui scintillent dans l'herbe et dans le firmament clair et vaste, vous aurez une lampe qui brille, toutes les nuits; vous aurez, Marie, tout son amour de jeune fille, toute sa gentillesse à parer votre autel.

Des fleurs les plus rares, joie de l'odorat, joie de la vue, elle fera des couronnes à votre image de gypse, ô Reine! Et pareille à la colombe qui s'épanche et pleure et chante, elle viendra passer de belles heures à prier et à lire devant vous.

Es l'amigueto di Felibre,
 E saup de cor tóuti si libre.
 Queto amo douço e tëndro, e que fin esperit !
 La jouveineto èi segnouresso
 De bèuta coume de jouinesso ;
 Bèuta souvènt es amaresso...
 O Mario, engardas la jouvo de soufri !

Es innocènto, e douço, e bello,
 E noun se crèi de si dentello ;
 Dounas-ie lou honur, d'abord qu'a la bèuta !
 Pas dóu cor e joio de l'amo,
 Dounas-ie tout, o Nosto-Damo !
 E, pecaire ! se jamai amo,
 Dounas à si pantai pleno felecita !

Vaqui la Vierge de la baumo,
 La Vierge dóu jardin qu'embaumo,
 Emé si bras dubert, emé soun bèu front clin,
 Soun long mantèu nousa sus l'anco ;
 Ve-l'aqui 'mé sa raubo blanco !
 Lou fres bouscage aro ie manco,
 E pèr te plaire, o chato, elo vèn d'eilalin.

Elle est l'amie des poètes provençaux, et sait par cœur tous leurs livres. Quelle âme douce et tendre, et quel esprit fin ! La jeune fille est souveraine de beauté comme de jeunesse : beauté souvent est amertume... O Marie, gardez la jeune fille de souffrir !

Elle est douce, belle, innocente et point orgueilleuse de ses dentelles ; donnez-lui le bonheur, puisqu'elle a la beauté ! Joie de l'âme et paix du cœur, donnez-lui tout, ô Notre-Dame ! et si jamais, hélas ! elle aime, donnez à ses rêves pleine félicité !

Voilà la Vierge de la grotte, la Vierge du jardin odorant ; avec ses bras ouverts, avec son beau front incliné, son long manteau noué sur la hanche ; voilà avec sa blanche robe ! Le frais bocage lui manque maintenant, et pour te plaire, ô jeune fille, elle vient de bien loin.



III

LOU LIBRE DE LA MORT

LE LIVRE DE LA MORT

PÈR TOUSSANT

AU FELIBRE J.-B. GAUT

Tout se passis, tout gingoulo ;
 La piboulo
Jito sa fueio au mistrau ;
Plego coume uno amarino,
 E cracino
Au rounfla dòu vènt-terrau.

A LA TOUSSAINT

AU POÈTE J.-B. GAUT

Tout se flétrit, tout se lamente ; le peuplier jette ses
feuilles au mistral ; il plie comme un osier, et craque
au grondement du vent de terre.

Au champ i'a plus ges d'espigo ;
 Li fournigo
 Sorton plus foro si trau ;
 Alongo plus si baneto,
 La mourgueto :
 S'estrêmo dins soun oustau.

Sus l'éuse ges de cigalo ;
 La fre jalo
 Si mirau e sa cansoun ;
 L'enfant de la granjo plouro :
 Ges d'amouro,
 Ges de nis dins li bouissoun.

Mai un vòu de couquihado
 Esfraiado
 Mounto e piéuto dins li niéu ;
 Li chin japon : de tout caire,
 Li cassaire
 Tiron de cop de fusiéu.

Dins lou rountau qu'esvalisson,
 Restountisson
 Li destrau di bouscatié ;
 L'auro boufo la fumado,
 La flamado
 Diournèu dóu carbounié.

Plus d'épis dans les champs ; les fourmis ne sortent plus de leurs trous ; plus n'allonge ses petites cornes, l'escargot : il s'enferme en sa maison.

Sur l'yeuse, pas de cigale : le froid gèle ses *miroirs* * et sa chanson ; l'enfant de la ferme pleure : plus de mûres , dans les buissons plus de nids.

Mais un vol de cochevis effrayés monte et piaule dans les nues ; les chiens aboient : de tous côtés, les chasseurs tirent des coups de fusil.

Dans le tertre qu'ils démolissent, retentit la cognée des bûcherons ; la bise souffle la fumée et la flamme des fourneaux du charbonnier.

* En provençal on appelle *Mirau*, miroirs, deux petites membranes luisantes et sonores que les cigales ont sous l'abdomen, et qui, par leur frottement, produisent le bruit connu sous le nom de chant.

Noun s'esmarro à la pasturo,
 Sus l'auturo,
 Lou troupèu dins lis ermas ;
 Lou pastre embarro si fedo
 Dins li cledo ;
 Tanco la porto dóu jas.

Lis ome au cagnard fustejon
 E flasquejon ;
 A la calo d'un paié,
 I' a 'n bèu roudelet de fiho
 Que babiho
 E treno de rèst d'aïet.

Darrié li bos sènso oumbrage,
 Sèns ramage,
 S'es escoundu lou soulèu ;
 Dins li vigno rapugado
 E poudado,
 Li femo fan de gavèu.

Li paure acampon de busco
 E la rusco
 Dis aubre, pèr soun fougau ;
 Van rouda pèr li vilage,
 Li meinage,
 Las, espeiandra, descau.

Plus ne s'égare, en allant paître, sur la hauteur, le troupeau dans les landes ; le berger enferme ses brebis dans les claies ; il accote la porte du bercail.

Les hommes, à l'abri, charpentent, et vident les flacons ; devant une meule de paille, est un beau cercle de filles qui babillent et tressent des guirlandes d'aulx.

Derrière les bois sans ombre et sans ramage, s'est caché le soleil ; dans les vignes grapillées et taillées, les femmes lient le sarment à faisceaux.

Les pauvres amassent des bûchettes et l'écorce des arbres pour leur foyer ; ils vont rôder par les villages, les métairies, las, en haillons, pieds nus.

A la chatouno ourfanello,
 Meigrinello,
Baïas quaucarèn : a fam !
Dedins sa man palinouso,
 E crentouso,
Laissas tounba 'n tros de pan.

Fasès part de la fournado
 Courchounado
A la véuso qu'es en plour :
Elo jamai fai farino,
 La mesquino !
N'a jamai de cuecho au four.

Lou tèms èi negre à la baisso...
 Quento raisso !
Trono, plòu, lou Rose crèi :
La Mort camino, es en aio :
 De sa daio
Sego li jouine e li vièi.

A la fillette orpheline, maigrelette, donnez quelque chose : elle a faim ! Dans sa main pâlie et honteuse, laissez choir un morceau de pain.

De la journée aux blonds quignons faites part à la veuve qui pleure ; elle ne moud jamais farine, la malheureuse ! jamais elle n'a du pain à cuire au four.

Le temps est noir, vers le sud... Quelle averse ! Il tonne, il pleut, le Rhône croit : la Mort marche, elle s'empresse ; de sa faux elle fauche les jeunes et les vieux.

LA FAM

A MADAMO NOURBERT BONAFOUS

La maire li couchè, mai li pàuris enfant
Virouion dins la brèssò, e rouvihon de fam.

— Quouro manjan, ma maire, quouro ?
Qu'aqueste cop fugue de-bon !
— Vous tourne à dire qu'èi pas l'ouro ;
Anen, fasès encaro un som !

L
etc

—
est-
pas

LA FAIM

A MADAME NORBERT BONAFOUS

La mère les coucha, mais les pauvres enfants se retournent dans la berce, et se plaignent de la faim.

— Quand mangeons-nous, ma mère, quand? Que cette fois-ci soit la vraie! — Je vous redis que ce n'est pas l'heure; allons, faites encore un somme!

Toujour vosto bouco èi duberto,
 Toujour, de fam, toujour badas !
 Plegas-vous dins vosto cuberto,
 E teisas-vous ! De-que cridas ?

Fau toujour de pan ! La becado,
 Lou bon Diéu la mando is aucéu,
 E sèmpre, o ma pauro nisado,
 Sies à l'espèro dóu moussèu !

De pan, n' i' a plus dins la paniero ;
 De-matin, l'avès acaba.
 Janet, mounto sus la cadiero :
 Regardo, se me creses pa !

I'a rèn... tè ! Digo-l'à ti fraire :
 Me creson pas, te creiran, tu !
 N'es ana querre, voste paire,
 E voste paire rintro plu ! —

— Quant èi d'ouro ? — Nòu ouro e miejo.
 — Èi bèn tardié, mounte es ana ?
 — Sabès ço qu'a di : — Li man viejo,
 Pichot, vole pas m'entourna !

— La fre, la fam nous agouloupo ;
 La chambro èi negro... vendra lèu ?
 Passa-tèms, trempaves la soupo,
 O maire, au tremount dóu soulèu !

Toujours votre bouche est ouverte ; toujours, de faim, toujours vous béez ! Pliez-vous dans votre couverture, et taisez-vous ! Pourquoi crier ainsi ?

Il faut toujours du pain ! La becquée, aux oiseaux le bon Dieu l'envoie, et toujours, ô ma pauvre nichée, tu es à l'attente du morceau.

Du pain, il n'y en a plus dans la huche ; ce matin, vous l'avez achevé. Jeannet, monte sur la chaise : regarde, si tu ne m'en crois pas !

Il n'y a plus rien... tiens ! Dis-le à tes frères : ils ne veulent pas me croire, ils te croiront, toi ! Il est allé en chercher votre père, et votre père ne rentre plus ! —

— Quelle heure est-ce ? — Neuf heures et demie. — Il est bien tardif ! où est-il allé ? — Vous savez ce qu'il a dit : — Les mains vides, petits, je ne veux pas m'en revenir !

— Le froid, la faim nous enveloppe, la chambre est noire... viendra-t-il bientôt?... Autrefois, tu trempais la soupe, ô mère, au coucher du soleil !

Quouro manjan, ma maire, quouro?

Qu'aqueste cop fugue de-bon!

— Pàuri pichot, n'es panca l'ouro;

Teisas-vous, e fasès un som!

— Quouro manjan, o maire, quouro?...

Lis enfant soun coucha, mai podon pas dourmi :
La som, quand avès fam, es marrido à veni !

F
1

tc

Quand mangeons-nous, ma mère, quand ? Que cette fois-ci soit la vraie ! — Pauvres petits, ce n'est pas l'heure encore ; taisez-vous, et faites un somme !

— Quand mangeons-nous, ô mère, quand ?...

Les enfants sont couchés, mais il ne peuvent pas dormir : le sommeil, aux affamés, est bien dur à venir !

LOU LUME

A LUDOVI LEGRÉ

Dedins la chambro un lume viho ;
An barra coume s'èro niue ;
Tout à l'entour dóu brès s'assèto la famiho.
Dirias encaro que soumiho,
L'enfant, mai es la mort que i' a plega lis iue.

LA LAMPE

A LUDOVIC LEGRÉ

Dans la chambre une lampe veille ; on a clos comme
s'il était nuit, tout autour du berceau s'assied la famille.
Vous diriez qu'il sommeille encore, l'enfant, mais c'est
la mort qui lui a fermé les yeux.

En un caire la maire es muto.
 Si vesin volon ie parla ;
 Ie farié tant de bèn de se 'n pau desgounfla !
 E la pauro toujours rebuto
 Li gènt que volon l'assoula.

E d'enterin, en rengueirado,
 Li clerjoun e lou capelan,
 Sèns muta, vers l'oustau venien ; e, sus si piado,
 S'acampavo uno moulounado
 De femo, de chatouno e de pichots enfant.

Vaqui la maire que s'aubouro ;
 Lis entènd camina : — Bon Diéu !
 Me lou vènon cerca, mai l'auran pas, moun fiéu ! —
 E vaqui que crido e que plouro :
 — Paure pichot ! pauro de iéu ! —

Contro la maire mita-morto,
 Alor tóuti se soun sarra,
 Pèr i' escoundre lou brès, pèr i' escoundre la porto...
 Mai arribo un ome qu'emporto
 Lou paure pichounet, tout muda, dins si bra.

E pamens, dedins la carriero,
 Lou capelan e li clerjoun
 S'entournavon plan-plan, quand la maire, d'un bound,
 Se jito dessus la bressiero
 Que sa parentello i' escound.

En un coin, la mère est muette. Ses voisins veulent lui parler ; il lui ferait tant de bien de s'épancher un peu ! Et la pauvre toujours repousse ceux qui veulent la consoler.

Et cependant en longues rangées, les petits clercs et le prêtre, silencieux, vers la maison venaient ; et, sur leurs pas, s'amassait une multitude de femmes, de jeunes filles et de petits enfants.

Voilà la mère qui se dresse ; elle entend marcher : — Bon Dieu ! ils viennent me le prendre, mais ils ne l'auront pas, mon fils ! — Et la voilà qui crie et qui pleure : — Pauvre petit ! malheur à moi ! —

Contre la mère morte à moitié, tous aussitôt se sont serrés, pour lui cacher le berceau, pour lui cacher la porte..... Mais arrive un homme qui emporte le pauvre petit enfant, tout emmaillotté, dans ses bras.

Et pourtant, dans la rue, le prêtre et les enfants de chœur retournaient lentement, quand la mère, d'un bond, se jette sur la berce que lui cache sa parenté.

— Ah ! crese que n'en vendrai folo...
 Es fini ! Me l'an empourta !
 E me rèsto plus rên, plus rên que sa bressolo ;
 Ah ! touto ma car n'en tremolo :
 Pauro maire ! plus ges d'enfant pèr me teta !

Miqueloun ! moun drole, moun drole !...
 Moun paure pichot innocènt,
 Que l'ai tant tintourla, qu'avèn tant jouga 'nsèn !...
 De si pichòti man, iéu vole
 Que me grafigne enca lou sen !

Avé trima tant de niuechado
 A lou viha tout malautoun,
 Pèr lou vèire mouri dedins uno passado,
 Mouri dedins mis embrassado,
 Pèr lou vèire mouri, bon Diéu, sus mi geinoun !

Se sabias ço qu'es uno maire !
 Oh ! de tant de plagne i' a res !
 Iéu que l'ai escapa, moun enfant, tant de fes !
 Iéu que l'ai abari, pecaire,
 Enjusquo dins si quinge mes !

Santo Vierge, ai fa de nouveno
 Qu saup quant ? N'ai rên espargna :
 Pèr éu moun la, pèr éu tout lou sang de mi veno...
 E me lou raubes ?... Vau la peno,
 Vau la pene, grand Diéu, de me l'agué baia !

— Ah ! je crois que j'en deviendrai folle... C'est fini !
Ils me l'ont emporté ! Et plus rien ne me reste, plus
rien que son berceau ; ah ! toute ma chair en frissonne :
pauvre mère, plus d'enfant pour me teter !

Miqueloun ! mon fils, mon fils !... Mon pauvre petit
innocent, que j'ai tant dorloté, avec qui nous avons tant
joué ensemble !... De ses petites mains, je veux, moi,
qu'il m'égratigne encore le sein !

S'être harassée tant de nuits à le veiller tout malade,
pour le voir mourir en un instant, mourir dans mes
embrassements, pour le voir mourir, bon Dieu, sur mes
genoux !

Si vous saviez ce que c'est qu'une mère ! Oh ! de tant
à plaindre, il n'est personne ! Moi qui l'ai sauvé, mon
enfant, tant de fois ! Moi qui l'ai élevé, pauvre, jusque
dans ses quinze mois !

Sainte Vierge, j'ai fait des neuvaines, qui sait
combien ? Je n'ai rien épargné : pour lui mon lait, pour
lui tout le sang de mes veines..... Et tu me le ravis ?...
Vaut-il la peine, vaut-il la peine, grand Dieu, de me
l'avoir donné !

E li vesin s'arregardavon.
La maire jitavo qu'un crid :
— Moun drole èi mort, e iéu tambèn vole mourir ! --
Enjusqu'i vièi, tóuti plouravon,
O de la vèire o de l'ausi.

Pamens, eïça, sus la vesprado,
Dins l'oustau tout s'èro teïsa.
Li femo, d'à cha pau, s'èron desseparado ;
La chambro, adès, qu'èro barrado,
La chambro èro duberto e lou lume amoussa.

Et les voisins se regardaient. La mère ne jetait qu'un cri : Mon fils est mort, et moi aussi je veux mourir ! — Jusqu'aux vieillards, tous pleuraient, ou de la voir ou de l'entendre.

Cependant, quand vint le soir, dans la maison tout avait fait silence. Les femmes, peu à peu, s'étaient séparées ; la chambre, qui tantôt était fermée, la chambre était ouverte, et la lampe éteinte.

LOU TREGEN

AU FELIBRE LOUIS ROUMIEUX

Leissas, leissas li viéure sus la taulo ;
Leissas, leissas lou béure dins li got.
Fugués aqui coume lou cat que miaulo
Davans la car pendoulado à-n-un cro.
Bramas de fam, e que tout se refreje,
Sénso ie mordre e sénso rên tasta !
Vous ai coumta, galois ami, sias trege ;
Galois ami, sias trege bèn coumta !

LE TREIZAIN

AU POÈTE LOUIS ROUMIEUX

— Laissez, laissez les mets sur la table ; laissez, laissez la boisson dans les verres. Soyez là comme le chat qui miaule devant la chair pendue au croc. Criez de faim, et que tout se glace, sans mordre et sans toucher à rien ! Je vous ai comptés, joyeux amis, vous êtes treize ; joyeux amis, vous êtes treize bien comptés !

— Es proun verai, crido la troupelado,
 Sian trege à taulo, e 'm' acò, de-que vòu?...
 Eh ! d'autant mai es longo la taulado,
 Dòu mai se ris e se i' apound de fòu !
 — Eh bèn ! li fòu, es iéu que lis eigreje,
 E li plus fièr an pòu de me turta.
 Risès, risès, galois ami ! Sias trege ;
 Galois ami, sias trege bèn coumta !

— Creses bessai estoufa noste rire ?
 Sies, pèr ma fe, bravamen sournaru !
 D'ounte acò vèn ? Iéu pàrie de lou dire :
 Ah ! de-segur, èi que n'as pas begu !
 Pren aquéu got, touquen, e que courseje
 Tout lou charpin que vos nous embasta !
 — Iéu, ai pas set ! Galois ami, sias trege ;
 Galois ami, sias trege bèn coumta !

— Mai, digo-nous quau sies, treboulo-fèsto !
 Quete èi toun noum, e toun obro, queto èi ?
 — Iéu, siéu la Mort : arregardas ma tèsto !
 Darrié li viéu camine, e res me vèi.
 Iéu porte esfrai, iéu fau gau, iéu mestreje,
 E toujours vène à taulo m'asseta,
 Quand li manjaire à tauleja soun trege ;
 Vâutri peréu sias trege bèn coumta !

— Vraiment, s'écrie la bande, nous sommes treize à table, et puis, que nous veut-il?... Eh ! plus la table est longue, plus on y rit et plus s'y groupent de fous ! — Eh bien ! les fous, c'est moi qui les émoustille, et les plus fiers ont peur de me heurter. Riez, riez, joyeux amis ! Vous êtes treize ; joyeux amis, vous êtes treize bien comptés !

— Tu crois, peut-être, étouffer notre rire ? Tu es, ma foi ! terriblement morose ! Eh ! pourquoi donc ? Je parie de le dire : ah ! certes, c'est que tu n'as pas bu ! Prends ce verre, trinquons, et qu'il mette en fuite tout le chagrin dont tu veux nous charger ! — Je n'ai pas soif ! Joyeux amis, vous êtes treize ; joyeux amis, vous êtes treize bien comptés !

— Mais, dis-nous qui tu es, ô trouble-fête ! Quel est ton nom, ton œuvre quelle est-elle ? — Je suis la Mort ! regardez ma tête ! Derrière les vivants je marche, et nul ne me voit. Moi, je porte effroi, moi je fais envie, moi je suis maîtresse, et je viens toujours à table m'asseoir, quand les mangeurs à banqueter sont treize ; or, vous êtes treize bien comptés !

— Es tu, la Mort?... Siéu bèn countènt de i'èstre !
 Crido un jouvènt qu'avié lou vèire en man.
 Parlon de tu coume d'un escaufèstre ?
 Mai ounte soun, o Mort, tis espravant ?
 Vèngues jamai qu'à l'ouro que tauleje ;
 Iéu vole agué ma sieto à toun cousta...
 — Tas-te, jouvènt ! Vène emé iéu, fas trege ;
 Fatalamen, fas trege bèn coumta ! —

Coume un rasin debano de la souco,
 Quand lou coutèu ie tranco lou pecou,
 Lou got tout rás ie toumbo de la bouco ;
 Lou bèu jouvènt tressuso à gros degout.
 — Se vènes pas, dis la Mort, te carreje ! —
 E sus soun còu, de-caire l'a jita :
 — Tóuti li cop qu'à taulo sarés trege,
 Dounas-vous siuen, car vendrai vous coumta !

U
 U
 U
 U
 U

— C'est toi la Mort?... Je suis très-content d'assister à la scène! crie un jeune homme qui avait le verre en main. On parle de toi comme d'un épouvantail? mais, ô Mort, où sont tes affres? Ne viens jamais qu'à l'heure où je banquette ; je veux avoir mon assiette à ton côté...
— Tais-toi, jeune homme! Avec moi, viens! tu fais treize ; fatalement, tu fais treize bien comptés !

Comme un raisin tombe du cep, quand le couteau tranche le pédoncule, le rouge-bord lui tombe de la bouche ; le beau jeune homme sue à grosses gouttes froides. — Si tu ne viens pas, dit la Mort, je te charrie!
— Et sur son cou, en travers, elle l'a jeté : — Toutes les fois qu'à table vous serez treize, prenez bien garde, car je viendrai vous compter !

LI BELOIO DE LA MORTO

Anen, dins lou mirau, nòvio, miraiò-te :
Arregardo ti bras, e ti man, e ti det ;
Arregardo toun còu, toun sen e tis auriho :
Sies bello ! de pertout l'or e lou diamant briho.

As pas crento, o jouineto, e lou véuse èi countènt !...
Vai ! te crèigues pas tant, femo, qu'a passa tèm,
Em' aquéli diamant, em' aquéli dentello,
Coume tu, mai que tu, la morto fuguè bello !

LES ATOURS DE LA MORTE

Allons, dans le miroir, mire-toi, fiancée ! Contemple tes bras, et tes mains, et tes doigts ; contemple ton cou, ton sein et tes oreilles ; tu es belle ! de partout, l'or et le diamant brillent.

Tu n'as pas honte, ô jeunette, et le veuf est content !... Va, femme, ne sois pas si fière, car, jadis, avec ces dentelles, avec ces diamants, comme toi, plus que toi, la morte fut belle !

O, roso èro sa caro e dous soun parauli ;
 O, sa bouco èro fresco e soun rire pouli ;
 Pèr elo, de l'amour èro alor la primo-aubo ;
 O, roso èro sa caro, e blanco èro sa raubo.

Tu, moute èi toun amour? Moute vas te nega ?
 Agradaves au vièi, te sies facho paga :
 I' a pancaro sièis mes que l'autro es en susàri,
 O chato ! e, sèns respèt, i' as cura soun armàri !

Vai ! dintre toun mirau, nòvio, miraio-te !
 Arregardo ti bras, e ti man, e ti det ;
 Arregardo toun còu, toun sen e tis auriho :
 Sies bello ! de pertout l'or e lou diamant briho.

Oh ! sies bello ! — Pamens, pèr te metre en camin,
 Laisso veni la niue, que lou chereverin,
 Lou brama dis enfant, aquest vèspre, t'espèro...
 Nòvio ! sounjo à la morto, eila, dessouto terro !

Camino d'escondoun, camino sènso brut,
 E se 'n copournes, pièi, 'mé lou tèms sournaru,
 Vai plan, sus l'escalié, vai plan, davans ta porto,
 O femo, en arribant, de pas trouva la morto !

Oui, son visage était rose et son langage doux ; oui, sa bouche était fraîche et son sourire beau ; pour elle, de l'amour c'était alors l'aube première ; oui, rose était son visage, et blanche était sa robe.

Toi, où est ton amour ? Où vas-tu donc te perdre ? Tu plaisais au vieillard, tu t'es fait acheter : il n'y a pas six mois encore que l'autre est en suaire, ô jeune fille ! et, sans respect, tu as vidé son armoire !

Va ! dans ton miroir, mire-toi, fiancée ! Contemple tes bras, et tes mains, et tes doigts ; contemple ton cou, ton sein et tes oreilles : tu es belle ! de partout, l'or et le diamant brillent.

Oh ! tu es belle ! — Pourtant, laisse venir la nuit, pour te mettre en chemin, car le charivari, la huée des enfants t'attendent, ce soir... Fiancée ! songe à la morte, là-bas, sous terre !

Marche en cachette, marche sans bruit ; et quand tu reviendras, par le temps sombre, va doucement, sur l'escalier, va doucement devant ta porte, ô femme, en arrivant, de ne pas trouver la morte !

LOU 9 TERMIDOR

AU FELIBRE ROUMANIHO

Ahi dura terra, perchè non t'apristi?

DANTE. (*Infern. c. XXXIII.*)

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— Mai lou sang a giscla sus ta vèsto,
Sus ti det... bourrèu, lavo ti man.

— E perqué ? Coumence mai deman :
Rèsto encaro à sega tant de tèsto !

LE NEUF THERMIDOR

AU POÈTE ROUMANILE

Ah ! dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

DANTE. (*Enfer*. c. xxxiii.)

— Où vas-tu avec ton grand couteau ? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Mais le sang a jailli sur ta veste, sur tes doigts... bourreau, lave tes mains. — Et pourquoi ? Demain je recommence : il reste encore à faucher tant de têtes !

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— Sies bourrèu ! lou sabe. Sies-ti paire ?

Un enfant t'a jamai esmóugu.

Sèns ferni, e sèns avé begu,

Fas mouri lis enfant e li maire !

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— De ti mort la plaço es caladado !

Ço qu'èi viéu te prègo d'à-geinoun.

Digo-me se sies ome vo noun...

— Laisso-me, qu'acabe ma journado.

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— Digo-me quete goust a toun bèure.

Dins toun got noun escumo lou sang ?

Digo-me, se quand trisses toun pan,

Creses pas de car faire toun viéure ?

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— La susour, lou lassige t'arrapo...

Pauso-te ! Toun coutèu embreca,

O bourrèu, pourrié proun nous manca,

E malur, se la vitimo escapo !

— Où vas-tu avec ton grand couteau ? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Tu es bourreau ! Je le sais. Es-tu père ? Un enfant ne t'a jamais ému. Sans frissonner et sans avoir bu, tu fais mourir les enfants avec les mères.

— Où vas-tu avec ton grand couteau ? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— La place est pavée de tes morts. Ce qui vit te prie à genoux. Dis-moi si tu es homme ou non ?... — Laisse-moi, que j'achève ma journée.

— Où vas-tu avec ton grand couteau ? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Dis-moi quel goût a ton breuvage. Dans ton gobelet, n'écume-t-il pas, le sang ? Dis-moi, si quand tu broies ton pain, tu ne crois pas de chair faire ton vivre ?

— Où vas-tu avec ton grand couteau ? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— La sueur, la lassitude te saisit... repose-toi ! Ton couteau ébréché, ô bourreau, pourrait bien nous manquer, et malheur, si la victime échappe !

— Ounte vas emé toun grand coutèu ?

— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

— A 'scapa ! Bouto, à toun tour, ta gauto

Sus lou plo rouge de sang móusi.

De toun cèu li tènò van crussi !

O bourrèu, quouro ta tèsto sauto !

Amoulas de-fres lou grand coutèu :

Tranquen la tèsto dóu bourrèu !

— Où vas-tu avec ton grand couteau? — Couper des têtes : je suis bourreau.

— Elle a échappé ! Mets, à ton tour, ta joue sur le billot rouge de sang moisi. De ton cou les tendons vont craquer. Quand, ô bourreau, ta tête saute-t-elle ?

— Aiguiser de frais le grand couteau : tranchons la tête du bourreau !

LA BLODO NEGRO

A WILLIAM C. B. WYSE

DE WATERFORD (IRLANDO)

Pichot enfant vesti de dòu,
Rises emé ta blodo negro :
Sabes pas ço qu'èi que t'alegro,
D'èstre vesti tout flame-nòu !

Ta maire, blanco e toujours bello,
T'an di que dor, e sies countènt.
Ai ! paure, esperaras long-tèm
Avans que duerbe li parpello.

LA BLOUSE NOIRE

A WILLIAM C B WYSE

DE WATERFORD (IRLANDE)

Petit enfant vêtu de deuil, tu ris avec ta blouse
noire ; tu es joyeux d'être vêtu de neuf, tu ne comprends
pas ce qui cause ta joie !

Ta mère, blanche et toujours belle, on t'a dit qu'elle
dort, et tu es content. Ah ! infortuné, tu attendras
longtemps avant qu'elle ouvre les paupières.

Quand, de-vèspre, barres lis iue,
 Tu, lou clar soulèu tè revihò :
 Pèr li mort ges de soulèu briho,
 Emé la mort èi toujour niue.

Mai qu'èi la mort? — Acò t'agrado
 D'èstre nòu de la tèsto i pèd ;
 E te creses bèu, à respèt
 Dòu vièsti de ti cambarado.

An si blodo di jour óubrant ;
 Innocènt, tu, ie fas ligueto.
 Ah ! d'aquelo negro teleto
 Que vas ploura, quand saras grand !

Pèr tu la mort es un mistèri,
 Tout-bèu-just sies à toun matin ;
 E coume dins un gai jardin,
 Jougariés dins lou cementèri.

Brandaves pas de toun oustau,
 E de tu ta maire èro folo ;
 Te bandiran, aro, à l'escolo,
 Vers quauque magistre brutau.

Ta maire à prega t'ensignavo,
 A geinoun subre si geinoun ;
 Peréu te fasié 'n gros poutoun,
 Tóuti li cop que te signavo.

Quand, le soir, tu clos les yeux, toi, le clair soleil te réveille ; pour les morts, point de soleil brille ; avec la mort, il est toujours nuit.

Mais, qu'est-ce la mort ? — Cela t'agréa d'être vêtu de neuf, de la tête aux pieds ; et tu te crois beau, eu égard au vêtement de tes camarades.

Ils ont leurs blouses des jours ouvriers ; innocent, tu leur fais envie. Ah ! de cette toilette noire que tu vas pleurer, quand tu seras grand !

Pour toi la mort est un mystère ; tu es à peine au matin de ta vie ; comme dans un gai jardin, tu jouerais dans le cimetière.

Tu ne bougeais pas de ton logis, et ta mère était folle de toi ; on te chassera, maintenant, à l'école, vers quelque magister brutal.

Ta mère à prier t'enseignait, à genoux sur ses genoux, et te faisait un gros baiser, toutes les fois qu'elle te signait.

Tu, manjaves dins soun cuié ;
Ta farineto, la boufavo ;
Pièi, dintre si bras te bressavo
En cantant, e la som venié.

Aro, manjaras dins un caire ;
Jamai plus res te bressara ;
Plus res jamai te respoundra
Se vènes à souna ta maire.

O paure enfant vesti de dòu,
Rises emé ta blodo negro :
Sabes pas ço qu'èi que t'alegro,
D'èstre vesti tout flame-nòu !

Toi, tu mangeais dans sa cuiller ; ta bouillie de fleur de farine, elle la refroidissait de son souffle ; puis dans ses bras elle te berçait en chantant, et venait le sommeil.

Maintenant, tu mangeras dans un coin ; nul jamais ne te bercera plus ; nul ne te répondra jamais, si tu viens à appeler ta mère.

O pauvre enfant vêtu de deuil, tu ris avec ta blouse noire ; tu es joyeux d'être vêtu de neuf, tu ne comprends pas ce qui cause ta joie !

LA PIEUCELLO

Pèr agué de ti sòu sabe ço que fau faire :
Ai uno chato, èi jouino, èi gaiardo, a sege an !
De mai bravo, n' i' a ges ; de tant bello, n' i' a gaire.
Faurrié veni t'adurre aquelo pauro enfant ;
La marcandjariés!... Que lou bon Diéu m'escraçe,
Se te vènde jamai l'enfant qu'ai fa teta !
I'a que tu pèr faire un tau pache...
Lou tron de Diéu te cure, o vièi sarro-pata !

PUELLA

Pour avoir de tes sous, je sais ce qu'il faut faire ; j'ai une fille, elle est jeune, elle est saine et fraîche, elle a seize ans ! De plus sage, il n'en est pas ; d'aussi belle, il n'en est guère. Il faudrait t'amener cette pauvre enfant ; tu la marchanderai !... Que le bon Dieu m'écrase, si je te vends jamais l'enfant que j'ai allaitée ! Toi seul pourrais faire un tel pacte... — Que le tonnerre de Dieu te creuse, vieux serre-piastres !

Courduro, sènso pauso, an ! courduro, mignoto ;
As rèn dourmi : se pos, faras un som deman.
Toun paire es tant malaut, ti sorre tant pichoto !
Nous rèsto plus que tu pèr acampa de pan.
Mouriras, se lou fau, ma chato, dins toun caire ;
Se lou fau, mouriren tóuti, à toun cousta...
Voulèn rèn de tu, laid manjaire ?
Lou tron de Diéu te cure, o vièi sarro-pata !

Couds, sans repos, allons ! couds, ma bien aimée ; tu n'a pas dormi : si tu peux, tu feras demain un somme. Ton père est si malade et tes sœurs si petites, qu'il ne nous reste plus que toi pour amasser du pain. Tu mourras, s'il le faut, ma fille, dans ton coin ; s'il le faut, nous mourrons tous à ton côté... Nous ne voulons rien de toi, hideux mangeur ! — Que le tonnerre de Dieu te creuse, vieux serre-piastres !

LIS INNOUCÈNT

OBRO TERNENCO

I

LOU CHIN DE SANT JOUSÈ

A JULI GIERA

Lou soulèu viro, e foro dis oustau
Tòuti s'envan cerca 'n pau la fresquero.
Quéti bon rire ! arregardas, fan gau,
Lis enfantoun qu'au mièi de la carriero,
Danson un brande arrapa pèr la man...
Un chin, de-longo, eila gingoulo :
Fai tremoula li maire, aplanto lis enfant,
Soun crid que jalo li mesoulo !

LES INNOCENTS

TRILOGIE

I

LE CHIEN DE SAINT JOSEPH

A JULES GIERA

Le soleil tourne, et tout le monde, hors des maisons, va chercher un peu de fraîcheur. Quels bons rires ! Voyez, ils font plaisir les petits enfants qui, au milieu de la rue, dansent une ronde en se tenant par la main. Un chien, continuellement, hurle, là-bas, d'un cri plaintif. Il fait trembler les mères, il arrête les enfants, son cri qui gêle les moelles !

— Per-de-que, maire, aquéu chin a japa ?
 — N'en sabe rên ! Sabe pas que vòu dire.
 — O quet esfrai ! — Hè ! vous esfraiés pa ;
 Poudès sauta, mis enfant, poudès rire :
 Dins lou quartié i'a pas ges de malaut. —
 E tourna-mai lou chin gingoulo,
 Tourna-mai restountis coume un tron sènso uiau,
 Soun crid que jalo li mesoulo !

— I'a pas de que nous douna tant de pòu :
 Es pièi qu'un chin que japo dins l'estable ;
 L'an embarra : (pourrié n'en veni fòu !)
 Vaqui perqué fai un sabat dóu diable !
 Durbès la porto, anas querre la clau,
 E veirés se toujours gingoulo. —
 E ie duerbon... ejito, en sautant dóu lindau,
 Un crid que jalo li mesoulo !

— Oi ! es Labri, lou chin de Sant Jousè,
 Qu'un paure pastre adugué di mountagno ;
 Èi bèn acò, car a, coume vesè,
 Lou mourre blanc e la tèsto castagno ;
 La niue passado, en partènt, l'an leissa,
 E dóu làngui lou chin gingoulo,
 E creiriéu que quaucun pamens vai trespassa,
 Tant soun crid jalo li mesoulo !

Pourquoi, mère, ce chien a-t-il aboyé ? — Je n'en sais rien ! Je ne sais pas ce que cela veut dire. — Oh ! quel effroi ! — Eh ! ne vous effrayez pas ; vous pouvez sauter, mes enfants, vous pouvez rire : dans le quartier, il n'y a pas de malades. — Et, de nouveau, le chien hurle, plaintif, de nouveau retentit comme un tonnerre sans éclair, son cri gèle les moelles !

Il n'y a pas de quoi nous donner tant de peur. Ce n'est, après tout, qu'un chien qui aboie dans l'étable ; on l'a enfermé : (il pourrait en devenir fou !) voilà pourquoi il fait un sabat d'enfer ! Ouvrez la porte, allez quérir la clef, et vous verrez s'il hurle encore. — Et on lui ouvre... et il jette, en bondissant du seuil, un cri qui gèle les moelles !

— Tiens ! c'est Labri, le chien de Saint Joseph, qu'un pauvre pâtre amena des montagnes. C'est bien cela, car il a, comme vous voyez, le museau blanc et la tête châtain. La nuit passée, en partant on l'a laissé, et d'ennui le chien hurle et se plaint, et je croirais pourtant que quelqu'un va trépasser, tant son cri gèle les moelles !

— Labri ! Labri ! cridavon lis enfant,
 Faguen ensèn quàuqui cambareleto...
 Mai t'enchau pas, fougnes ; as belèu fam ?
 Vaqui de pan ! — De si bèlli maneto
 Lis innocènt lèu-lèu l'an flateja...

Oh ! mai lou chin sèmpre gingoulo,
 E li regardo, e crido, e noun vòu rèn manja,
 E soun crid jalo li mesoulo !

— Labri ! Labri ! mai nous counèisses plus ! —

E chasque enfant, alor, s'escarrabiho,
 E fai de bound pèr ie sauta dessus,
 Tiro sa co, s'aganto à sis auriho...
 Toujours pamens lou chin crido plus fort ;
 Mai es pas pèr rèn que gingoulo :
 Aquéu brama de chin es un brama de mort,
 Brama que jalo lis mesoulo !

Eila, que vese?... Es de pousso o de fum,
 Sus lou camin... Es lou vòu d'uno armado,
 Ausès de liuen crèisse soun tremoulun,
 Arregardas quant d'espaso tirado !
 Ome e chivau arribon tout relènt,
 E subran lou chin que gingoulo
 Partiguè 'n gingoulant au founs de Betelèn...
 Soun crid jalavo li mesoulo !

— Labri ! Labri ! criaient les enfants, faisons ensemble quelques cabrioles..... Mais point ne t'en soucies, tu boudes ; peut-être as-tu faim ? Voilà du pain.

— De leurs belles menottes, les innocents aussitôt l'ont caressé..... Oh ! mais le chien hurle toujours plaintivement, et il les regarde, et il crie, et il ne veut rien manger, et son cri gèle les moelles !

— Labri ! Labri ! Mais tu ne nous connais plus ! — Et chaque enfant, lors, s'émoustille, et fait des bonds pour lui sauter dessus, tire sa queue, se prend à ses oreilles... Toujours plus fort cependant crie le chien ; mais ce n'est pas pour rien qu'il hurle, plaintif : cet aboiement de chien est un aboiement de mort, aboiement qui gèle les moelles !

Là-bas, que vois-je?... Est-ce de la poussière ou de la fumée, sur le chemin?... C'est le tourbillon d'une armée. Entendez de loin croître le tremblement du sol. Voyez combien d'épées tirées ! Hommes et chevaux arrivent tout en nage. Et soudain le chien aux hurlements plaintifs partit hurlant au fond de Bethléem... Son cri gelait les moelles !

II

LOU CHAPLE

A M. MOQUIN-TANDON

MEMBRE DE L'ISTITUT

Pestelas, coutas vòsti porto,
Car li bómian que soun pèr orto,
Sabès pas, maire, moute van?
Escoundès, levas de davan
E li bressolo e lis enfant ;
Empourtas-lèi luen d'aquest rode !...
Soun li bourrèu manda pèr noste rèi Erobe !
Ni lagremo, ni crid li faran requiela.
Escoundès lis enfant de la,
Maire ! li van escoutela !

II

LE MASSACRE

A M. MOQUIN-TANDON

MEMBRE DE L'INSTITUT

Fermez à clef, accotez vos portes, car les brigands qui courent la campagne, vous ignorez, mères, où ils vont? Cachez, ôtez de devant eux, et les berceaux et les enfants, emportez-les loin de ce lieu!... Ce sont les bourreaux envoyés par notre roi Hérode! Ni larmes, ni cris ne les feront reculer.

Cachez les enfants de lait, mères, ils vont les égorger!

O maire ! dedins li carriero,
 Pèr fugi siegués pas tardiero ;
 Encourrès-vous, sèns defali,
 Que Betelèn vai s'avali !
 Sus voste cor atremouli
 Sarras voste enfant que soumiho ;
 Estoufas, de la man, si crid, se vous rouviho !
 Lou grand chaple acoumenço... Entendès pas gula :
 — Ounte soun lis enfant de la ?
 Que li voulèn escoutela !

Esclapen li porto barrado !
 Un pau d'ajudo, cambarado !
 Dins la porto d'aquest oustau
 Jouguen, jouguen de la destrau !
 — I'a pas res ! subre lou lindau
 Diguè 'no femo touto blavo.

Mai la chourmo deja dins l'oustau escalavo :
 — Dins li membre d'en aut avèn ausi quila !...
 Lou voulèn, toun enfant de la !
 Lou voulèn pèr l'escoutela ! —

Oh ! quènti cop ! quento batèsto !
 Soun pas proun fort ; la maire èi lèsto,
 A pres l'enfant ; mai lou bourrèu
 Que tèn la maire pèr li péu,
 Pico l'enfant qu'à soun mamèu
 Tiravo encaro uno goulado !

Bon Diéu ! que soun espaso èro bèn amoulado !...
 E l'enfant, en dous tros, barrulo apereila !
 — Ounte n'i 'a mai d'enfant de la,
 Que lis anen escoutela ? —

O mères, dans les rues, pour fuir, ne soyez pas lentes; courez, fuyez sans défaillir : Bethléem va s'anéantir ! Sur votre cœur tremblant, serrez votre enfant qui sommeille ; étouffez avec la main ses cris, s'il vient à geindre ! Le grand massacre commence... N'entendez-vous pas hurler :

— Où sont-ils, les enfants de lait ? Car nous voulons les égorger !

Brisons les portes barrées ! Un peu d'aide, camarades ! Dans la porte de cette maison, jouons, jouons de la hache ! — Il n'y a personne ! dit, sur le seuil, une femme toute blême. Mais la horde déjà montait dans la maison : — Dans les chambres d'en haut, nous avons ouï crier !...

Nous le voulons, ton enfant de lait ! nous le voulons pour l'égorger ! —

Oh ! quels coups ! quel combat ! Ils ne sont pas assez forts ; la mère est prête, elle a pris l'enfant ; mais le bourreau, qui tient la mère par les cheveux, frappe l'enfant, qui à la mamelle tirait encore une gorgée. Bon Dieu ! que son épée était bien aiguisée !... Et l'enfant roule, en deux tronçons, là-bas !

— Où y en a-t-il encore des enfants de lait, que nous allions les égorger ? —

E, ço que sèmblo pas de crèire !
 Erode, à la niue, venguè vèire
 S'avien sagata tout lou vòu.
 Betelèn, tout mut, fasié pòu !
 Tèms-en-tèms, soun pèd, pèr lou sòu,
 S'embroncavo i cambo d'un drole.

Erode, en caminant, disié 'nsin : — Qu'acò 's drole,
 De n'entèndre, esto niue, res boufa, res parla !...

Ounte soun, lis enfant de la ?
 Lis an tóutis escoutela ! —

O Rèi ! sies mèstre en aquesto ouro !
 Que te fai Betelèn que plouro,
 Que te fai d'èstre ensaunousi ?
 Digo à ti bourrèu gramaci !
 Dins toun palais, à toun lesi,
 Vai faire un som dessus l'ermino.

Un jour, qu'es pas bèn luen, manja pèr la vermino,
 De toun sèti tant aut te veiren davala...

Soun pas tóutis escoutela,
 Erode, lis enfant de la !

Et, chose incroyable ! Hérode, à la nuit, vint voir si l'on avait égorgé tout l'essaim. Bethléem muet faisait peur ! De temps à autre, son pied, par le sol, se heurtait aux jambes d'un gars. Hérode, en marchant, disait ainsi : — Est-ce drôle de n'entendre, cette nuit, ni souffle, ni parole!...

Où sont-ils, les enfants de lait ? On les a égorgés tous ! —

O Roi ! à cette heure, tu es maître ! Que t'importe Bethléem qui pleure ? Que t'importe d'être couvert de sang ? Dis à tes bourreaux : Grand merci ! Dans ton palais, à ton loisir, va faire un somme sur l'hermine. Un jour, qui n'est pas bien loin, mangé par les vers, de ton siège si haut nous te verrons descendre...

Ils ne sont pas tous égorgés, Hérode, les enfants de lait !

III

LI PLAGNUN

A VITOUR DURET

Sian maire, pourren plus jamai nous assoula :

An chapla

Nòsti bèus enfant de la !

Ai !

— L'enfant qu'amave tant, l'enfant qu'ai fa teta,

Qu'ai muda,

Dins mi bras l'an sagata !

Ai !

III

LES LAMENTATIONS

A VICTOR DURET

Nous sommes mères, nous ne pourrons jamais nous
consoler. Ils ont massacré nos beaux enfants de lait !
— Aïe !

— L'enfant que j'aimais tant, l'enfant que j'ai allaité,
que j'ai emmaillotté, dans mes bras ils l'ont égorgé !
— Aïe !

— Lou miéu, emai tetèsse, èro adeja grandet,
 E si det
 S'arrapèron au teté.
 Ai !

D'esfrai l'enfant quilavo, e, d'un cop de coutèu,
 Lou bourrèu
 Lou derrabè d'ou mamèu !
 Ai !

— Lou miéu avié trauca li dos dènt de davan...
 Paure enfant !
 Siéu cuberto de soun sang !
 Ai !

— Èro moun bèu proumié. Vouguère proun lucha...
 L'an chaucha,
 Sout li pèd l'an escracha !
 Ai !

— Siéu véuso, e pèr soulas n'aviéu qu'un dins l'oustau,
 Tout malaut :
 I' an donna lou cop mourtau !
 Ai !

— N'aviéu dous : èron bèu, mis enfant, èron blound...
 Ounte soun,
 Mi pàuri pichot bessoun ?
 Ai !

— Le mien, quoique non sevré, était déjà grand ; ses doigts se cramponnèrent à mon sein. — Aïe !

L'enfant criait d'effroi, et, d'un coup de couteau, le bourreau l'arracha de la mamelle ! — Aïe !

— Du mien avaient percé les deux premières dents...
Pauvre enfant ! je suis couverte de son sang ! — Aïe !

— C'était mon beau premier-né. Je luttai vainement... Ils l'ont foulé, sous leurs pieds ils l'ont écrasé !
— Aïe !

— Je suis veuve, et, pour consolation, je n'en avais qu'un dans la maison, tout malade : ils lui ont donné le coup mortel ! — Aïe !

— J'en avais deux : ils étaient beaux, mes enfants, ils étaient blonds... Où sont-ils, mes pauvres petits jumeaux ? — Aïe !

— N'en couneissèn plus ges, tant lis an trafiga!
 Fau cerca
 Sèns pousqué li destousca.
 Ai !

E courre de pertout, noun sabe ço que fau
 E m' envau
 Espinchant d'amount, d'avau !
 Ai !

— Sènso te vèire, enfant, vole pas m'entourna...
 Ounte ana ?
 Iéu pode plus camina !
 Ai !

E pamens vourriéu bèn encaro t'embrassa,
 E bressa
 Ti membrihoun estrassa !
 Ai !

— As rèn vist mis enfant ? — Ai pas mai vist li tiéu
 Que li miéu :
 Li maire n'an plus de fiéu !
 Ai !

— Sian maire, e jamai plus nous pourren assoula :
 An chapla
 Nòsti bèus enfant de la !
 Ai !

— Nous ne les reconnaissons plus, tellement on les a transpercés ! Il faut chercher sans pouvoir les découvrir. — Aïe !

Et je cours de partout, je ne sais plus ce que je fais, et je m'en vais, regardant du nord, du midi ! — Aïe !

— Sans te voir, enfant, je ne veux pas m'en retourner... Où aller ? Moi, je ne puis plus marcher ! — Aïe !

Et pourtant je voudrais bien encore t'embrasser, et bercer tes petits membres déchirés ! — Aïe !

— As-tu vu mes enfants ! — Je n'ai vu ni les tiens ni les miens : les mères n'ont plus de fils ! — Aïe !

— Nous sommes mères, et jamais nous ne pourrons nous consoler : ils ont massacré nos beaux enfants de lait ! — Aïe !

AU FELIBRE JAN BRUNET

Ome, tu qu'as ploura coume plouron li femo,
Tu, Brunet, coume iéu, d'abord qu'as vist mourir,
Ah! toco-me la man, mesclen nòsti lagremo,
Mai-que-mai, tóuti dous, poudèn nous dire ami,
Aro que, tóuti dous, avèn dessouto terro
La car de nosto car, eila, que nous espèro.

AU POÈTE JEAN BRUNET

Homme, toi qui as pleuré, comme pleurent les femmes,
toi, Brunet, comme moi, puisque tu as vu mourir, ah !
touche-moi la main, mêlons nos larmes. Plus que
jamais, tous deux, nous pouvons nous dire amis,
maintenant que tous deux, avons sous terre la chair
de notre chair, là-bas, qui nous attend.

Aro que, tóuti dous, quand rintran dins l'oustau,
 Trouvan quaucun de-manco, e voulèn pas ie crèire ;
 Cercan de membre en membre, e d'en bas, e d'en aut ;
 Sèmblo en tóuti li pas, sèmblo qu'anan li vèire ;
 E cercan de pertout sènso li rescountra ;
 E pièi, las de cerca, finissèn pèr ploura.

Mai, de-bado plouran : mancon à la taulado,
 E quand vèn pèr manja, tóuti n'avèn plus fam ;
 De-vèspre, après soupa, mancon à la vihado ;
 Plus res babiho plus, sian mut en nous caufant.
 Nous anan coucha d'ouro, e li niue dourmèn gaire :
 Tu veses toun pichot, e iéu vese moun paire.

Paure enfant ! tout-bèu-just sabié dire : — Mama ! —
 Quand de soun pichot bres, en risènt, s'aubouravo ;
 Vers ta femo, Brunet, e que voulié teta ;
 E, pèr teta 'nca pau, de-fes-que-i'a, plouravo,
 E voulié pas dourmi : l'aviés lèu assoula,
 O maire, em' un poutoun, em' un degout de la !

De sa bouco, au teté, l'enfant se pendoulavo,
 E, souto toun fichu, pièi quand vouliés jouga,
 Toun teté, l'escoundiès, e l'enfant t'escalavo,
 Emé si pichot det venié lou descata !
 E, trefoulido, alor, dins ti gràndi brassado
 Lou sarraves, o maire, uno longo passado !

Maintenant que, tous deux, en rentrant à la maison, nous trouvons quelqu'un qui manque, et ne voulons pas y croire ; nous cherchons de chambre en chambre, et en bas, et en haut ; il semble, à tous les pas, il semble que nous allons les voir ; et nous cherchons de partout sans les rencontrer ; et puis, las de chercher, nous finissons par pleurer.

Mais en vain pleurons-nous : ils manquent à la table, et quand vient pour manger, tous, nous n'avons plus faim ; le soir, après souper, ils manquent à la veillée ; plus de joyeux babil, nous nous chauffons en silence. Nous allons nous coucher de bonne heure, et, les nuits, nous ne dormons guère : toi, tu vois ton petit, et moi je vois mon père.

Pauvre enfant ! A peine savait-il dire : — Maman ! — Quand, de son petit berceau, il se soulevait, en riant, vers ta femme, Brunet, et qu'il voulait teter ; et pour teter encore un peu, quelquefois il pleurait et ne voulait pas dormir : bien vite, ô mère, tu le calmais avec un baiser, avec une goutte de lait !

Par ses lèvres, l'enfant se suspendait à la mamelle ; et, sous ton fichu, lorsque ensuite tu voulais jouer, tu cachais ton sein, et l'enfant t'escaladait, avec ses petits doigts il venait le découvrir ! Et dans tes grands embrassements, alors, folle de joie, tu le serrais, ô mère, de longs moments !

Paure vièi ! rede e blanc, l'ai vist dins si linçòu ;
Counjala pèr la mort, l'ai vist moun paure paire :
Èro tranquile e bèu, e iéu i' ai sauta au còu ;
Tóuti, à soun entour, tóuti disien : — Pecaire ! —
Paure vièi tant ama ! paure enfant tant urous !...
Plouren, que fai de bèn, ah ! plouren tóuti dous !

De iéu, de tu, Brunet, de vous peréu, madamo,
Siéu pièi lou mai de plagne... ah ! digués pas de noun !
Sias jouine, mis ami, e lou bon Diéu vous amo ;
Bessai dins quàuqui mes aurés un enfantoun :
Diéu pòu rendre, quand vòu, un enfant à sa maire,
Mai iéu, o mis ami, quau me rendra moun paire ?

Pauvre vieillard ! blanc et roidi, je l'ai vu dans son linceul ; tout glacé par la mort, je l'ai vu, mon pauvre père : il était tranquille et beau, et je lui ai sauté au cou ; tous l'entouraient disant : — Hélas ! — Pauvre vieillard si aimé ! Pauvre enfant si heureux !... Pleurons, car cela fait du bien, ah ! tous les deux, pleurons !

De moi, de toi, Brunet, de vous aussi, madame, je suis, certes, le plus à plaindre.... ah ! ne dites pas non ! Vous êtes jeunes, mes amis, et le bon Dieu vous aime ; dans quelques mois, peut-être, vous aurez un petit enfant. Dieu peut rendre, quand il veut, un enfant à sa mère, mais moi, ô mes amis, qui me rendra mon père ?

NOSTO-DAMO D'AFRICO

A MOUNSEGNE PAVY, EVESQUE D'ARGIÉ

I'a proun tèms que lou sang t'aroso,
Vièio Africo, e lou sang fegoundo, à tèms o tard ! —
Sang di martire e di sòdard,
O roso roujo, o bello roso,
Sies expandido sus l'autar.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
Pieta, pieta de nòstis amo !
Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
Coume uno douço plueio,
L'eigagno de ti fueio,
Lou prefum de ta flous.

NOTRE-DAME D'AFRIQUE

A MONSIEUR PAVY, ÉVÊQUE D'ALGER

Depuis assez longtemps le sang t'arrose, vieille Afrique, et le sang féconde, tôt ou tard ! — Sang des martyrs et des soldats, ô rose rouge, ô belle rose, tu es épanouie sur l'autel.

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Te bastisson uno capello.
 La bastisson amount, pèr que fugue un signau
 A l'Arabi qu'es à chivau,
 Au marin que la mar bacello,
 E que de liuen ie fague gau.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
 Pieta, pieta de nòstis amo !
 Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
 Coume uno douço plueio,
 L'eigagno de ti fueio,
 Lou prefum de ta flous.

Au souleias que vous esbriho,
 Vàutri qu'anas trimant à travès li sablas,
 Caravanié, quand sarés las,
 Venès au rousié de Mario
 Cerca l'oumbrun e lou soulas.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
 Pieta, pieta de nòstis amo !
 Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
 Coume uno douço plueio,
 L'eigagno de ti fueio,
 Lou prefum de ta flous.

Emé de pèiro, emé de maubre,
 Aubouren la capello, aubouren-la bèn aut !
 Que de tóuti fugue l'oustau !...
 Quand lou rousié sara 'n grand aubre,
 L'assoustara de si rampau.

On te bâtit une chapelle. On la bâtit sur la montagne, pour qu'elle soit un signal à l'Arabe qui chevauche, au marin battu par la mer, et que de loin elle leur porte joie.

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Sous l'ardent soleil qui vous éblouit, vous qui allez, en grande hâte, à travers les sables, voyageurs des caravanes, quand vous serez las, venez au rosier de Marie chercher l'ombre et le délassement.

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Avec de la pierre, avec du marbre, élevons la chapelle, élevons-la bien haut ! Qu'elle soit la maison de tous !... Quand le rosier sera un grand arbre, il l'abritera de ses palmes.

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
 Pieta, pieta de nòstis amo !
 Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
 Coume uno douço plueio,
 L'eigagno de ti fueio,
 Lou parfum de ta flous.

Vierge, ai paga ma redevènço :
 Mis amour an brula dins toun encensié d'or...
 Vierge, refresco-me lou cor !
 E 'ntre l'Africo e la Prouvènço,
 Que touto velo ane à bon port !

Roso d'Africo, Nosto-Damo,
 Pieta, pieta de nòstis amo !
 Nosto terro èi cremado, o roso ! mando-nous,
 Coume uno douço plueio,
 L'eigagno de ti fueio,
 Lou parfum de ta flous.

A ti pèd mete aqueste libre :
 O Tu que sies la vido, e l'espèro, e l'amour,
 Enfestoulis, celèsto flour,
 L'obro proumiero dóu felibre,
 Obro de jouinesso e d'ounour.



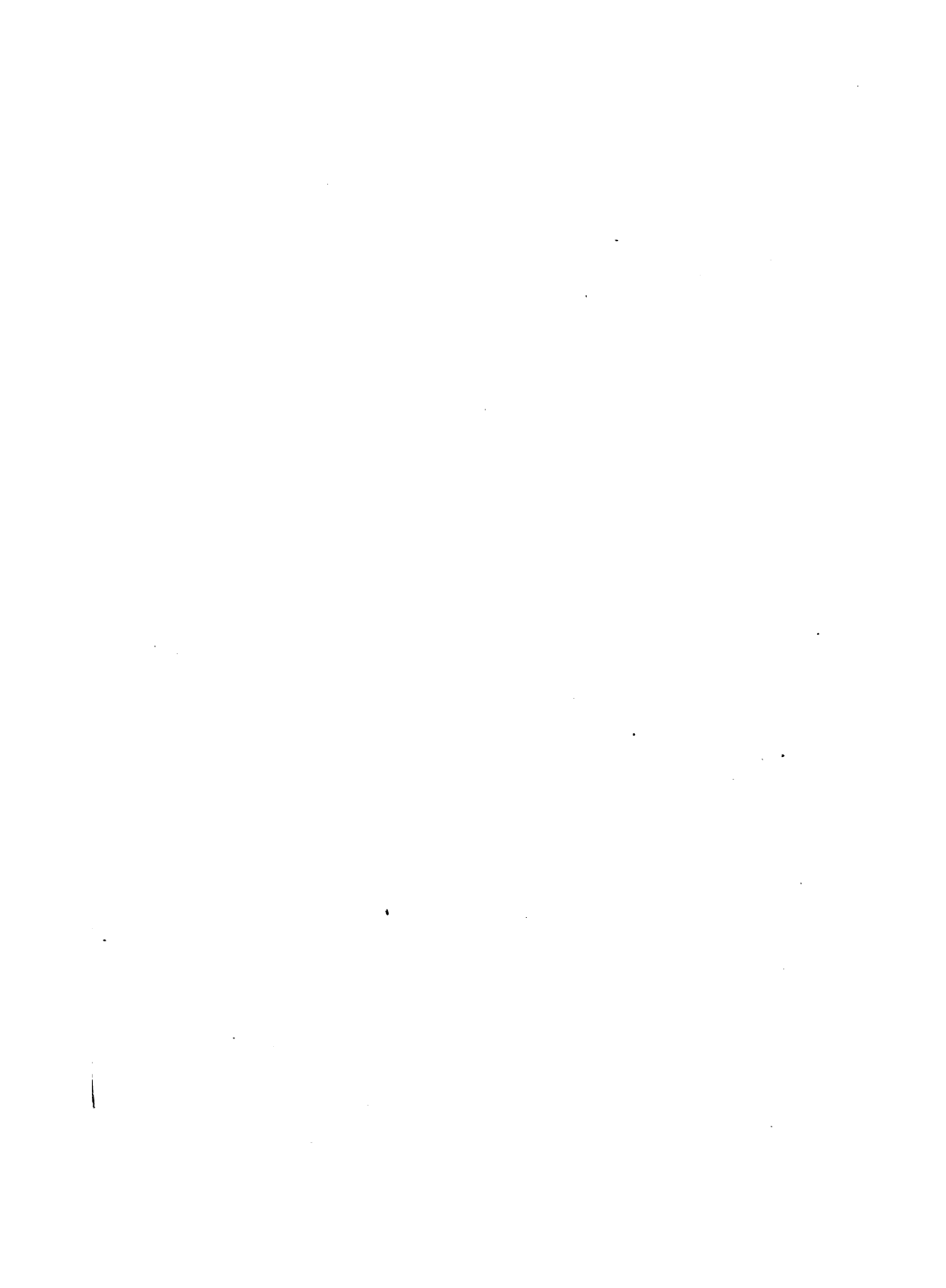
Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Vierge, j'ai payé ma redevance : mes amours ont brûlé dans ton encensoir d'or... Vierge, rafraîchis-moi le cœur ! et, entre l'Afrique et la Provence, que toute voile aille à bon port !

Rose d'Afrique, Notre-Dame, pitié pour nos âmes, pitié ! Notre terre est brûlée, ô rose ! envoie-nous, comme une douce pluie, la rosée de tes feuilles, le parfum de ta fleur.

Je mets ce livre à tes pieds : ô Toi qui es la vie, et l'espérance, et l'amour, *enfestoie*, fleur céleste, l'œuvre première du poète, œuvre de jeunesse et d'honneur.





ENSIGNADOU

ENSIGNADOU

AVANS-PREPAUS DE F. MISTRAL..... vj

I

LOU LIBRE DE L'AMOUR

I. Ai lou cor bèn malaut.....	4
II. Alor, n'avès garda memòri.....	6
III. Ah ! se moun cor avié d'alo.....	12
IV. En tóuti sabès dire.....	16
V. Coume un enfant, urouso e lèsto.....	20
VI. Ah ! ta maneto caudo e bruno.....	24
VII. Nous veiren plus.....	28
VIII. Vous tant urouso à voste oustau.....	30
IX. Ai escala sus la cimo di moure.....	34
X. Dempieï que sias tant liuen.....	38
XI. De-la-man-d'eïla de la mar.....	48
XII. Ah ! vaqui pamens la chambreto.....	54
XIII. Desempieï qu'es partido.....	62
XIV. En pensamen de ma bruneto.....	68
XV. Dins li pradoun, i'a de vioüeto.....	72
XVI. Ah ! ma plago es grando.....	78

INDEX

AVANT-PROPOS PAR F. MISTRAL..... vij

I

LE LIVRE DE L'AMOUR

I. J'ai le cœur bien malade.....	5
II. Vous avez donc gardé souvenance.....	7
III. Ah ! si mon cœur avait des ailes.....	43
IV. A tous vous savez dire.....	47
V. Comme un enfant, heureuse et légère.....	24
VI. Ah ! ta petite main chaude et brune.....	25
VII. Nous ne nous verrons plus.....	29
VIII. Vous si heureuse dans votre maison.....	34
IX. Je suis monté sur la cime des mornes.....	35
X. Depuis que vous êtes si loin.....	39
XI. Au pays d'outre-mer.....	49
XII. Ah ! voilà pourtant la chambrette.....	55
XIII. Depuis qu'elle est partie.....	63
XIV. En souci de ma brunette.....	69
XV. Dans les préaux, il y a des violettes.....	73
XVI. Ah ! ma plaie est grande.....	79

XVII. N'éro pas uno réino.....	82
XVIII. O chambreto, chambreto.....	88
XIX. Vole pas treboula ta vido.....	90
XX. La femo se giblo e s'aubouro.....	104
XXI. O venerablo Roumo, emé ti palais rous.....	110
XXII. De-que vos, moun cor.....	114
XXIII. Dins lis uba de Luro.....	122
XXIV. I'a long-têms que moun cor acampo.....	126
XXV. Ah ! dis amour d'aqueste mounde.....	128

II

L'ENTRELUSIDO

A. WILLIAM C. B.-WYSE.....	140
LA BESSOUNADO.....	142
RÉPONSE DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGE.....	152
LOU MES DE MAI.....	154
A MADAMO ***.....	162
LI TIRARELLO DE SEDO.....	168
LA NRISSÊNÇO.....	174
LI SEGAIRE.....	180
LI PIBOULO.....	190
LIS ESCLAU.....	200
CANSOUN DE NOÇO.....	208
A MADAMISELLO C. L.....	222

XVII. Ce n'était pas une reine.....	83
XVIII. O chambrette, chambrette.....	89
XIX. Je ne veux pas troubler ta vie.....	91
XX. La femme se courbe et se dresse.....	105
XXI. O vénérable Rome, avec tes palais roux.....	144
XXII. Que veux-tu, mon cœur.....	145
XXIII. Dans le septentrion de Lure.....	123
XXIV. Voilà longtemps que mon cœur accumule.....	127
XXV. Ah ! des amours de ce monde.....	129

II

L'ENTRE-LUEUR

A WILLIAM C. B.-WYSE.....	141
LES JUMENTS.....	143
RÉPONSE DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGE.....	152
LE MOIS DE MAI.....	155
A MADAME ***.....	163
LES TIREUSES DE SOIE.....	169
LA NAISSANCE.....	175
LES FAUCHEURS.....	181
LES PEUPLIERS.....	191
LES ESCLAVES.....	201
CHANSON DE NOCE.....	209
A MADEMOISELLE C. L.....	223

III

LOU LIBRE DE LA MORT

PÈR TOUSSANT.....	234
LA FAM.....	242
LOU LUME.....	248
LOU TREGEN.....	256
LI BELOIO DE LA MORTO.....	262
LOU 9 TERMIDOR.....	266
LA BLODO NEGRO.....	272
LA PIÉUCELLO.....	278
LIS INNOUCÈNT : — I LOU CHIN DE SANT JÓUSÈ.....	282
II LOU CHAPLE.....	288
III LI PLAGNUN.....	294
AU FELIBRE JAN BRUNET....	300
NOSTO-DAMÒ D'AFRICO.....	306

FIN

III

LE LIVRE DE LA MORT

A LA TOUSSAINT.....	235
LA FAIM.....	243
LA LAMPE.....	249
LE TREIZAIN.....	257
LES ATOURS DE LA MORTE.....	263
LE NEUF THERMIDOR.....	267
LA BLOUSE NOIRE.....	273
PUELLA.....	279
LES INNOCENTS : — I LE CHIEN DE SAINT JOSEPH.....	283
II LE MASSACRE.....	289
III LES LAMENTATIONS.....	295
AU POÈTE JEAN BRUNET.....	301
NOTRE-DAME D'AFRIQUE.....	307

FIN

AVIGNON. — IMPRIMERIE AUBANEL FRÈRES.





